

L'analyse, une passion lente

Jean-Claude Bourdet

« Il est plus simple de s'éveiller d'un temps dont la beauté n'a pas existé même si elle s'étend comme un crépuscule » A. Gamonedá¹

Quelque part - j'imagine le plateau d'Engadine - Freud, Lou Andréas-Salomé, Rilke marchent, la beauté du paysage ne semble pas émouvoir les amis de Freud qui en dénoncent sa passagèreté². Un sentiment de suspension du temps m'avait surpris à la lecture de ce texte, un malaise aussi, peut être celui de l'impossible renoncement aux idéaux narcissiques qui se manifeste radicalement dans le refus de l'éphémère. Peut-être que je ne pouvais pas desserrer l'étreinte du Surmoi, confronté à la passion narcissique et au masochisme qui prennent parfois la direction d'une cure même si elle est terminée depuis longtemps.

Parler est un risque, on n'en saisit pas toujours les enjeux. J'ai eu besoin, pour cette conférence, comme souvent dans une ascension, d'emprunter des chemins sinueux. La littérature, la métapsychologie, les définitions, mais aussi la poésie et l'art seront autant de camps intermédiaires pour aborder les pentes vertigineuses de ce travail.

« Une conversation où rien ne serait caché, cela s'appelle l'enfer, si je ne m'abuse... la souffrance personnelle est une chance, le terrain d'entraînement pour affronter le malheur de l'existence » fait dire Irvin Yalom au personnage de Nietzsche dans *Et Nietzsche a pleuré*³.

Certains patients pourraient dire cela, ceux pour qui la passion n'est que souffrance, impossible renoncement. Souffrir signifie : porter, soutenir. Mais lorsqu'une situation est en souffrance, il ne nous reste parfois que la solution de supporter son mal, de le prendre en patience. On se rapproche du sacrifice, le couple sadisme/masochisme en est une figure

incontournable. Comment parler de la culpabilité, du masochisme, de la haine dans le contre-transfert, quand ils confinent l'analyste à un sentiment de nullité, quand il se croit détruit par le patient ? Surtout par le plus complexe des ennemis, l'amour dans la cure lorsque celui-ci vient heurter de plein fouet le travail de l'analyse.

L'amour de transfert a été étudié par Freud⁴ sous l'angle de la résistance. Le souci éthique de Freud était alors le maintien et la poursuite de l'analyse. Il essayait, dans son article, de convaincre son lecteur que ce sentiment était injustifié, il fallait que l'analyste soit patient, qu'il attende que l'amour se transpose ou s'atténue. Mais il s'agit d'un véritable amour qui prend sa source dans l'infantile comme une réédition de faits anciens, c'est aussi une folie au sens classique, il peut se parer d'un sentiment de puissance, d'exaltation, le patient acquiert la conviction qu'il peut tout obtenir de lui. Une difficulté peut se présenter parfois, lorsqu'il prend les vêtements de l'érotomanie ou de la passion narcissique. François Perrier⁵ situe le moment érotomane sur une crête entre psychose et déséquilibre passionnel, là où est le danger de perte d'identité pour une personne proche de la psychose. Là où le patient vit cet irréductible qui ne peut s'analyser comme simple actualisation ou répétition, même si cette « expérience de subversion » qu'est la cure permet une forme de réorganisation narcissique.

L'investissement mélancolique, qui semble présider le début de certaines cures, n'exclut pas totalement les multiples destins de l'identification, l'amour et la haine, l'absence du conflit d'ambivalence peuvent signer durablement le transfert pathologique qui se manifeste parfois sous la forme d'un deuil impossible. Lorsque le transfert est défaillant⁶ (Michel Gribinski),

1 A. Gamonedá, *Description du mensonge*, coll. Ibériques/José Corti, 2004.

2 S. Freud (1915), « Passagèreté », *OCF/P*, XIII, PUF, pp. 320-324.

3 I. Yalom, *Et Nietzsche a pleuré*, Galaade, 2007.

4 S. Freud, *La technique psychanalytique*, PUF, 1989.

5 F. Perrier, *La chaussée d'Antin - Œuvre psychanalytique*, tome 2, Ed. 10/18, 1978.

6 M. Gribinski, *Les séparations imparfaites*, Gallimard, 2002.

lorsqu'il souffre d'un excès de réalité, que la perception actualisée de l'infantile est réalité pour le patient, qui ne peut avoir recours au pouvoir de l'hallucinateur pour négativer la présence de l'analyste. D'autre fois, certains patients raniment chez l'analyste un amour infantile flamboyant. Mais, n'est-ce pas cela qui est en jeu dans chaque analyse, cette part de l'intime qui se trouve plus ou moins vivement touchée ? Je réalise à quel point ils touchent juste, sans le savoir, de multiples côtés, en rafale ; quelle est la part non analysée qui demeure en nous ?

Wladimir Granoff dans *Ferenczi, Freud et Lacan* évoque la disposition au transfert qui « est une forme, énoncée théoriquement, de l'aptitude à l'amour et que l'aptitude à l'amour est l'aptitude à l'immatrité. Dans notre désir de devenir grand, la préservation de l'immatrité est la préservation du plus précieux, d'une sorte d'enfance. Et l'amour est toujours lié à une aptitude à un non-savoir ou à une possible dérobade par rapport à lui ». Et il rajoute : « Et vous savez, Freud l'avait gardée, lui aussi »⁷. C'est la mise à jour des racines infantiles de l'amour qui résout les difficultés de Norbert dans *Gradiva*. Les symptômes étaient, pour Freud, des précipités de luttes antérieures à son délire amoureux, ils pouvaient s'inscrire dans le jeu du refoulement et du retour du refoulé. La fonction défensive de l'amour de transfert pouvait être mise à jour dans un registre œdipien, la nouvelle passion venant balayer le délire⁸.

La question de la résistance est centrale dans ces développements limites de la cure. Dans son article « Sabina Spielrein, la psychanalyse de l'amour », Évelyne Sechaud⁹ aborde ces questions sous l'angle des réponses de Freud aux lettres de la jeune femme éprise de Jung. Pour Freud, c'est l'analyse de la dialectique transfert/contre-transfert qui, seule, peut garantir l'éthique du processus analytique. La règle fondamentale en maintenant l'asymétrie de la relation analytique permet le jeu des déplacements et ouvre la possibilité de la réalisation de soi dans une relation amoureuse avec un tiers. Dans sa réponse à Sabina Spielrein, Freud prend la position de tiers absent, cette triangulation de la relation avec Jung permet

à la jeune femme de se dégager de l'emprise de la relation amoureuse transférentielle. Elle peut ainsi dire qu'elle tue cette relation « de cette mort lente et douloureuse qu'est le travail de deuil affecté d'un jamais plus ». Mais que se passe-t-il quand cet amour recouvre une angoisse de séparation destructrice, quand la passion se déchaîne dans la cure ?

La passion trouve ses racines dans l'infantile, mais dans un infantile dominé par les failles narcissiques et la constitution d'un objet dans le registre des pulsions partielles. Le conflit intra-psychique n'est plus seulement un conflit d'amour œdipien, s'y ajoute un conflit narcissique entre la vie et la mort, le Moi y prend alors la place d'une instance d'auto-conservation qui confère à la résistance une place singulière de préservation de l'unité narcissique menacée du patient.

Nous pouvons nous retrouver alors dans une configuration qui est abordée par Sara et César Botella dans un article intitulé « Sur la carence auto-érotique du paranoïaque »¹⁰. Ils explorent l'article de Freud sur « Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique »¹¹. La cure peut ranimer une situation traumatique dans laquelle se retrouver dans les bras d'un homme est intolérable car cette situation confronte à la perte du lien homosexuel avec un objet plus ou moins désésexualisé. Cette situation pouvant provoquer, chez une patiente qui n'a pas constitué un corps érogène, une perte du sentiment d'identité. Le regard de l'homme, pour la patiente de Freud qui se retrouve étendue à demie dévêtue sur le divan, à côté de son amoureux, est intolérable s'il ne lui parle pas, ne la touche pas, elle risque l'abîme psychotique, la terreur du non objet, la détresse absolue.

C'est toute la question du passage de la position de face à face à la position allongée qui est interrogée chez ces patients. Ils semblent être restés fixés à la perception et à la figuration d'une mère dans l'ombre de l'insatisfaction, leurs yeux ne s'ouvrent que dans la frustration et la haine. Avec la perte de l'objet, la « non vue » jusqu'alors synonyme du plaisir de la relation continue, sera associée à la détresse.

7 W. Granoff, *Lacan, Ferenczi, Freud*, Gallimard, 2001.

8 S. Freud (1907), *Délire et rêves dans la «Gradiva» de Jensen*, Gallimard.

9 E. Sechaud, « Sabina Spielrein, la psychanalyse de l'amour », *L'Evolution Psychiatrique*, Vol. 60, n°1, 1995, pp. 55-68.

10 C. & S. Botella, « Sur la carence auto-érotique du paranoïaque », *Revue Française de Psychanalyse*, n°17/1982, pp. 65-79.

11 S. Freud, (1915), « Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique », *OCF/P*, XIII, PUF, pp. 305-317.

L'analyste, pris dans les filets de ce type de transfert archaïque, peut alors agir inconsciemment, comme le poète qui lutte contre l'éphémère de la beauté en la négligeant ou qui se défend de l'amour en le fuyant dans le château de Berg Am Irchel, prêté par le colonel Ziegler, près de Zurich.

Rilke y rédigea un ouvrage publié après sa mort, *Le Testament*¹². Le son de la scie qui ponctue le texte du manuscrit, qui resta en attente, non publié jusqu'en 1974, annonçait-il la fin ? En tout cas un inachèvement transmis comme legs sur la nature de la créativité et les affres de la lutte mélancolique qu'il menait en concurrence directe avec la passion amoureuse qu'il vivait alors.

« La scie travaille depuis l'aube. Ma vue, comme survivante, cerne encore, mélancoliquement, ce paysage en apparence intact dont la démolition s'opère sans répit dans l'ouïe » dit Rilke.

Ainsi, lorsque le patient devient intraitable, lorsqu'« il n'est pas question (pour lui) d'admettre que le transfert est un déplacement ou une nouvelle édition d'un texte ancien. L'analyste est visé dans le présent, en personne, dans son être, dans sa chair... il y a de l'acharnement dans ce qui (...est) passion chez ces patients tout entiers à leur proie attachés »¹³.

L'enjeu, nous dit Jean-Bertrand Pontalis, est de construire un royaume intermédiaire, pas à pas, sans se laisser anéantir.

Mais l'espace intermédiaire, l'aire de jeux chère à Winnicott, peut rester une sorte de ring, lorsqu'il n'est pas possible d'analyser la haine dans le contre-transfert ; lorsque l'analyste reste le médecin dévoué dont parle Harold Searles¹⁴.

Lorsque c'est la crainte de l'effondrement qui gouverne le propos des patients et que l'analyste fait le choix de la résistance, choix la plupart du temps inconscient, qu'en est-il de ce transfert qui fige l'analyste dans un sentiment durable de non pensée, quand la régression n'est pas là, que le discours, pourtant animé du patient, n'évoque rien et que le seul appui possible est le cadre matériel

de la succession des séances : s'il vient c'est qu'il se passe quelque chose, que peut être, une *figure du vide*¹⁵ se constitue pour lui.

Le recours à l'écrit, l'élaboration secondaire, dans l'après-coup, la perlaboration lente, permet parfois de se dégager de la répétition pour ne pas rester pris par le *mort* de la parole lorsque le négatif s'installe durablement dans la cure. Dans le meilleur des cas, le développement d'une épaisseur, d'une profondeur dans laquelle peut se lover le transfert en dessinant des berges, toujours susceptibles d'être débordées, permet peut être, pour un temps de laisser couler le flot du discours. Nous devenons alors, avec Pierre Bergounioux, des pêcheurs attentifs, patients. Il en est ainsi de l'inconscient lorsqu'il se moule dans les plis de la parole, dans le meilleur des cas « on va droit à la chose, comme par enchantement »¹⁶.

C'est étrange comme une pente un peu plus prononcée, une aspérité du terrain qui paraissait toute tracée d'avance se trouve dévier légèrement la trajectoire de la pensée et ouvrir une porte dérobée. Depuis plusieurs jours j'avais en tête un texte de Roger Vitrac, *Connaissance de la mort*¹⁷, il y décline une langue d'une densité effrayante, effrayante car il sait créer le sentiment d'étrangeté que l'on rencontre avec certains patients. Dans ce livre, Roger Vitrac parle de Léa et de Patrice, compagnons malheureux d'un voyage mortel dont les corps se consomment dans l'absinthe. Léa rêve beaucoup, des rêves singuliers dans lesquels elle est seule, face à des passions élémentaires : océans déchâinés, bêtes qui la dévorent comme des rires, immobilité immuable de l'aimé, inaccessible dans l'horreur de la métamorphose de son corps en sirène. « Tu es de la mort et tous ses mystères s'ouvrent pour toi » écrit l'auteur.

Il en est ainsi de certaines cures : le discours est pris pour le vrai et la chose inconsciente bien que, tentant de se verbaliser, il reste comme la monstruosité hideuse de ce film dont j'ai oublié le nom du réalisateur et de l'actrice qui y joue, où le personnage principal, enfermé dans une chambre devenait de plus en plus monstrueux au fur et à mesure que la femme lui donnait de l'amour. Nous sommes alors,

12 R.-M. Rilke, *Le testament*, Seuil, 1983.

13 J.-B. Pontalis, « Penser l'intermédiaire », *penser/rêver*, n°5, *Des Erotomanes*, Mercure de France, Printemps 2004, pp. 237-244.

14 H. Searles, « Le médecin dévoué », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 33, *L'amour de la haine*, Printemps 1986, Gallimard, pp. 249-262.

15 *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 11, *Figures du vide*, Printemps 1975, Gallimard.

16 P. Bergounioux, *La ligne*, Verdier, 1997.

17 R. Vitrac, *Connaissance de la mort*, Gallimard, 1926.

comme le héros de Borges, confrontés à un *Livre de sable*¹⁸ infernal qui risque d'entraîner dans une analyse interminable, installée dans une éternité tout en rétablissant un état de détresse infantile de dépendance à l'amour de l'autre.

« Je vous ai vu à la piscine. Je suis certaine que c'était vous, que vous m'avez regardée, j'ai tout de suite su que vous m'aimiez ». Mais nous n'en étions pas encore là. Elle parlait tout le temps, sans pause, sans ces moments qui nous auraient permis de reprendre notre souffle. Elle me laissait épuisé, dans une attention permanente pour un dire que j'entendais comme un agir. Elle me donnait le sentiment de la porter, comme on porte un enfant malade, malade de la vie ? Sa vie, elle avait pourtant essayé de la changer, en déménageant, en se rapprochant d'une mère qu'elle évitait depuis longtemps. Elle pensait aussi pouvoir retisser des liens dans son couple qui se défaisait. Il lui avait pourtant fallu de longues années pour s'habituer à son ancienne ville, elle avait pu s'y faire une place, être reconnue dans son travail, protéger son foyer. Mais rien n'allait plus, les retrouvailles avec sa mère n'étaient pas aussi chaleureuses qu'elle l'avait espéré, son nouveau travail ne lui apportait aucun plaisir, elle se rétrécissait, n'avait plus goût à rien, éprouvait un mal être que de longues années de psychothérapie n'avaient pas effacé. Les séances se succédaient dans une plainte sans fin qui écorchait son mari infidèle, la laissant, elle, à vif. Cette cure aurait pu en rester à cette apparence : sortie d'un épisode dépressif sévère sur le mode d'un amour de transfert envahissant, j'avais d'ailleurs pensé donner à cette conférence le titre « Entre deuil et mélancolie, l'érotomanie ». Car, entre la dépression et l'amour, il y avait le deuil impossible d'un père, mort maintenant, qu'elle n'avait pratiquement pas connu. Après un temps en face à face, envahi par l'agressivité, la haine, le désespoir, les reproches sur l'inefficacité de mes interventions, à un moment où elle parlait d'arrêter ce travail, je lui avais proposé de faire une analyse. Les choses sont souvent complexes. Avait-elle exercé d'emblée ce mystère singulier que Freud attribue au refoulé, à l'infantile, qui rejoint la puissance du charme qualifié par le *Litré* de passager, qui par bien des côtés peut s'avérer dangereux : « il se tait et ses mots semblent être des charmes » dit Julie dans *Horace* (Corneille, Scène 2, acte III).

18 J. L. Borges, *Le livre de sable*, Gallimard.

Je me suis demandé ce qui m'avait amené à lui proposer ce changement de cadre de deux séances, en face à face, qu'elle utilisait assez bien, en s'épanchant, presque théâtralement sur la figure aimée/détestée de son mari. Ses parents s'étaient séparés dans sa petite enfance, l'espace était occupé par ses sœurs jumelles, ses aînées, elle était celle que sa mère prenait comme confidente. Elle disait n'avoir aucun souvenir de son père, aucune image autre que celle d'un monstre qui les avait abandonnées. Elle était convaincue de ne l'avoir jamais aimé.

En l'allongeant j'allais la priver, littéralement, du support identificatoire qui lui permettait de projeter sur moi cette problématique dépressive qui la laissait pourtant sans ressource. Enseignante en arts plastiques, elle ne pouvait plus créer, était dans une existence opératoire, les séances étaient empreintes d'une telle souffrance et d'un doute si insupportable pour elle qu'elle souhaitait y mettre un terme. J'allais aussi la priver d'un objet de haine, son mari, qui prenait la place de la figure paternelle, honnie par sa mère. Ainsi, j'ai, je crois maintenant, précipité une transformation, une inversion qui va très vite envahir les séances. Car, après cette phase dépressive, c'est le registre amoureux qui s'est déployé, pas tout de suite, insidieusement, allant jusqu'à l'érotomanie et à l'arrêt de cette analyse. Avec cette patiente je faisais progressivement, pas à pas, le constat que l'interprétation des conflits dans la lignée du transfert, tout en favorisant une certaine levée du refoulement, avec apparition de souvenirs de tendresse avec son père, se trouvait tout de suite contrée par une figure maternelle envahissante, toute puissante, impossible à mobiliser. En l'allongeant, bien que le propos prenne une tournure limite, je l'ai longtemps entendu dans un registre oedipien qui n'apparaissait pas dans les séances en face à face. J'ai ainsi maintenu le cadre de trois séances, contre vents et marées des passages à l'acte successifs.

Lors d'une des premières séances allongées, elle dit qu'elle veut me toucher, pour voir si je suis *en vrai*. Elle a une envie impérieuse de me caresser, ce qui l'effraie, elle veut arrêter l'analyse, elle me dit qu'elle veut que je sois efficace, que je trouve les mots. Je ne les ai pas trouvés, enfermé dans une exigence qui m'empêchait de penser. Je cherchais à me dégager de l'emprise transférentielle. « L'absence qui me tient lieu de souffle recommence à tomber sur les papiers

comme de la neige. La nuit apparaît. J'écris aussi loin que possible de moi. » dit André du Bouchet¹⁹. Mais je n'y arrivais pas encore.

Je ne prenais pas de notes de séance, même pas de ces écrits du soir, ce qui me fut possible plus tard, tout en restant secrets ils permettent un certain dégagement de l'attrait puissant de l'identification, surtout à une figure mélancolique. J'étais, je crois dans l'avant de la parole, pris dans un transfert archaïque, fasciné par une Gorgone qui risquait de m'entraîner avec elle, de me précipiter dans l'abîme qui menaçait son être profond. Je n'arrivais pas à l'écouter latéralement, avec les armes de Persée, dans cette période de la cure. Les séances dont j'ai oublié beaucoup de leur contenu se succédaient sans que cet impérieux désir ne se manifeste de nouveau. Elle revisitait une enfance dominée par la dépression maternelle, la fuite d'un père détesté. Il était mort seul dans la plus profonde misère. Une émotion l'avait submergée dans cette séance, ne sachant pas dire d'où elle venait. Elle était déconcertée qu'un homme puisse parler calmement à une femme, sans crier. Je devais, à cette époque, déménager mon cabinet à Bordeaux, elle m'a suivie, ce qui l'obligeait à effectuer de longs déplacements qu'elle me reprochait sans cesse, mais ce changement a aussi été marqué par une nouvelle possibilité pour elle et pour moi de contextualiser son histoire, de l'inscrire dans un lieu. Le hasard a voulu que je m'installe dans un quartier où vivait sa mère, à proximité d'un parc où, justement, son père l'amenait avec ses deux sœurs se promener quand il venait les chercher pour une heure ou deux. Elle se souvenait de son sentiment d'isolement, elle restait à l'écart, ne participait pas aux échanges, aux jeux que son père faisait avec ses sœurs. Elle se rappelait de son hostilité empreinte des propos de méfiance de sa mère. Le travail de parole lui permettait de se dégager de cet affect, de l'identification serrée avec cette mère dont elle pourra dire « quand me laissera-t-elle être heureuse ? » L'image paternelle devenait plus complexe, il pilotait des voitures puissantes, la rumeur de la ville disait qu'il se faisait entretenir par des femmes plus âgées que lui. Il est mort à 39 ans, ce qui lui a fait dire, arrivée à cet âge, qu'elle était en sursis, qu'elle pouvait mourir à tout moment, que ça l'attirait. N'était-elle pas en train de faire un travail de deuil, de ce père absent, mort désormais ? N'est-ce

19 A. du Bouchet, *Dans la chaleur vacante*, Gallimard, 2003.

pas là que se situe le point de bascule de cette cure qui, malgré quelques alertes me semblait alors en mouvement ?

Elle s'était mise à rêver, des rêves de mort, qu'elle me livrait sans associations. Dans l'un de ces rêves, elle s'occupe d'une souris blanche puis ensuite d'un bébé, à un moment, elle a perdu la souris et la retrouve morte. Aucune association, aucune image, la mort est dans le langage.

En rédigeant, je retrouve une aisance associative qui m'a cruellement manqué alors. J'entends la comptine enfantine : une souris verte... je l'attrape par la queue, je la montre à ces messieurs, ces messieurs me disent, trempez-la dans l'huile trempez-la dans l'eau... Mais nous n'étions pas dans ce registre infantile, le vœu d'enfant directement exprimé restait lettre morte, trop pris dans l'emprise d'un transfert passionnel, en creux devrais-je dire, qui ne disait pas encore son nom. La mort, en lumière dans le rêve avait tissé sa toile, je n'entendais qu'elle, j'étais en deuil, de la beauté perdue d'un amour infantile qui n'avait pas trouvé d'objet en elle. La mort était omniprésente dans cette phase de la cure, elle admirait le sang froid et l'absence d'affect avec lesquels une de ses élèves, atteinte d'un cancer, pouvait parler de sa maladie, alors qu'elle, se plaignait tout le temps. Je lui avais dit que cette enfant était peut être terrorisée, sidérée, empêchée d'envisager l'issue fatale de sa maladie, j'avais rajouté que ça faisait froid dans le dos ! C'est après cette séance qu'elle avait pu évoquer la mort de son père, les découvertes scandaleuses de sa vie dissolue, de sa misère affective et morale. À la séance suivante, elle commence par un rêve : elle était face à un oncle, assistait à sa mort et n'arrivait pas à bouger, à appeler l'infirmière, elle voyait les graphiques des appareils de surveillance s'affaisser, quand elle arrivait à appeler, c'était trop tard. Elle pensait que ce rêve signifiait qu'il était trop tard pour changer les choses, pour trouver des liens avec la famille paternelle, trop tard pour tout. Je l'écoutais de trop près, gisante de l'amour, clouée sur le divan, prise dans le vœu de mort de son analyste qui se refuse à elle.

Il faut dire qu'elle se livrait aveuglément à l'analyse, comme on peut dire que l'amour rend aveugle ! Elle s'y livrait avec passion, mais une passion lente, sans s'y convertir, en y résistant, sans pouvoir s'en délivrer, m'y ligotant en même temps, me figeant dans une

figure paternelle tendre qui ne céda pas à la majesté impérieuse de ses désirs que je croyais alors infantiles. Elle voulait me toucher et ce sont mes paroles qui la touchaient droit au cœur, pas leur sens qui lui était indifférent, la prosodie, comme dirait Laurent Danon-Boileau, le timbre, sans faire de mauvais jeux de mots. Je n'entendais alors que la réalité supposée de son propos, j'étais pris dans la chose. Pour moi, elle voulait réellement me toucher, j'étais là à quelques centimètres d'elle et si loin pourtant. Les moments d'accueil et de départ étaient toujours expédiés dans une précipitation troublante, un soulagement pour moi. Une intolérable souffrance pour elle qui revenait alors quelques minutes plus tard, faisant intrusion dans la séance suivante pour s'excuser de s'être si mal conduite, d'avoir été si désagréable. Elle était de tout instant en éveil, en attente d'une parole qui viendrait confirmer sa conviction, satisfaire son angoisse, apaiser une souffrance qu'elle s'imposait en revenant, séances après séances, encore l'effet du charme, même mes silences devenaient signifiants, on sait bien que qui ne dit mot consent ! Puis j'ai commencé à être envahi, à redouter de partir tard de mon cabinet, à imaginer qu'elle était là dans le noir des escaliers, dans un recoin de l'immeuble, figure d'envie et de haine, part sombre de mon psychisme tourmenté ? Nous étions bien loin des faux semblants si subtils du langage amoureux, ou de celui plus codifié de l'amour courtois comme en parle Jean-Claude Rolland²⁰.

Le transfert amoureux se cristallise, prend une tournure inquiétante, elle est angoissée, envahie, me téléphone le soir pour s'excuser d'avoir été désagréable, m'envoie des lettres passionnées. Lors d'une autre séance elle dévoile ce qui me fait de plus en plus penser à un délire érotomane. Elle me prête une intentionnalité dans mes interventions, dit que je dois savoir qu'en lui parlant doucement je sais ce que je fais. Elle dit qu'elle est certaine que je l'aime, elle est à la limite de la dépersonnalisation, le timbre de la voix est désincarné, je crains qu'elle décompense, mais elle vient aux séances, et sans pouvoir effectuer un travail de symbolisation, elle parle, exprime un amour désespéré, adressé, sans souplesse, sans aucune réaction à mes propos qui sont interprétés comme des « ouvertures », comme autant d'invitations secrètes à poursuivre son rêve, comme autant d'espoir qu'il

peut se passer quelque chose avec moi. Le rappel du cadre n'y fait rien. Sortie érotomane d'une phase mélancolique, ou d'un deuil impossible ? Je ne le sais toujours pas vraiment, c'est pour cela que cette histoire est restée en souffrance en moi. Je me souviens, en rédigeant, d'une séance d'avant qu'elle s'allonge : elle était apparue défigurée par une ecchymose énorme à l'œil droit m'expliquant qu'elle était tombée dans son escalier, la veille, en pleine nuit. J'avais alors imaginé le pire, une raclée par un mari exaspéré, une tentative de suicide, enfin elle n'allait pas me laisser tranquille dans mon fauteuil ! Mais je lui ai quand même proposé de s'allonger, que faire de cette décision, de cet engagement. C'est bien de ce côté qu'il s'est passé quelque chose, je lui ai signifié que je serai là, père qui ne la laisserait pas tomber une nouvelle fois ?

J'étais tendu au fil ténu d'une parole qui si elle se taisait se briserait à jamais, une parole de verre, une parole vraie, une de ces paroles d'enfant qui disent pour de vrai un intime si précieux qu'il risque tout le temps de se perdre. Le vrai est dans l'instant du dire et dans l'instant de la réception de ce dire, dans les cours de récréation il se dit toujours « c'est toi qui l'a dit c'est toi qui l'est ». C'est de cette vérité que je n'ai pas pu me dégager avec cette patiente pour rentrer dans le jeu. J'étais l'enfant perdu qui, seul, éloigné de ses parents protecteurs, se retrouvait avec une naïveté invalidante dans une ronde au mouchoir à espérer et croire que la jeune fille blonde, de grande condition, qui était là, allait laisser son mouchoir derrière lui, le transformant en Roméo converti corps et âme à ses charmes. La désillusion, comme dirait Winnicott, bien que nécessaire, n'en était que plus brutale. C'est ce qui était resté refoulé dans cette analyse dans laquelle j'étais si distant et si attentif à la fois aux déclarations amoureuses directes de cette patiente. Sidéré dans un infantile, sous le charme des précieuses qui en jouaient alors et que j'ai forcément haïes. Elle en a fait les frais alors qu'elle ne jouait pas, elle était cette inconnue qui m'écrivait une lettre de chair et de sang.

« À l'intérieur de moi tout vous est acquis... je vous embrasse mentalement, là où ne s'exerce ni conflit, ni interdit » m'a-t-elle écrit. Petit à petit, la tempête s'est calmée et j'ai pris la décision d'interrompre cette cure. J'ai pris le temps, saisi l'opportunité d'une séance où elle insistait sur sa souffrance à

20 J.-C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998.

rester sans réponse à ses demandes d'amour, à s'accrocher à la moindre mimique, regard, phrase, mot prononcé. Elle dit un jour, elle le disait souvent, qu'elle voulait arrêter cette analyse, je lui dis alors que j'étais d'accord avec elle, que les conditions de la poursuite de la cure n'étaient plus réunies. Elle ne s'en est pas tenue là mais est restée dans les limites de la décence et du supportable, je n'ai pas cédé. Elle avait pourtant évolué, réinvesti son travail, pu prendre des responsabilités dans son lycée, noué une amitié avec un collègue et ranimé un certain désir de créativité resté en dehors de la cure si ce n'est sous la forme négative d'une critique régulière, en règle, de la décoration de mon cabinet qui n'avait rien à voir avec ses goûts plutôt portés vers l'abstrait. J'aurais pu être plus attentif au fait qu'elle parlait parfois d'un peintre contemporain. Mais je prenais alors cette phase de la cure comme une évolution, une forme, difficile certes, mais une forme tout de même de sortie de son épisode dépressif. La passion qu'elle avait pour ce peintre, qui se photographiait à chaque œuvre qu'il effectuait, défiant ainsi la mort, est restée clivée, dans les coulisses, laissant le couple sadisme/masochisme dans l'ombre ! J'ai mis un certain temps à retrouver le nom de cet homme d'origine polonaise, déporté à l'âge de 9 ans avec toute sa famille, marqué à jamais dans son corps et dans son âme par les totalitarismes du XX^{ème} siècle, le nazisme et le stalinisme : Roman Opalka. À un moment crucial de sa vie, en 1965, « dans un temps mort » comme il le dit, il décide de visualiser le temps, alors qu'il sentait qu'il était pris par une « haine d'amour » pour l'art. Il consacre alors le reste de sa vie d'homme debout, d'artiste, à peindre ce qu'il considère comme « l'image de la vie, de son commencement à sa fin » en ne retenant qu'une seule qualité de l'homme, celle de l'inutile dit-il dans *Rencontre par la séparation*²¹.

Après plusieurs essais d'affronter le temps, dans ce qu'il nommait alors des « Chronomes » constitués de traits, de zigzags ou de points sans organisation, il décide de remplacer les points modifiables en chiffres capables de créer une progression de nombres en commençant par le un. Il nommera chaque toile *Détail* ; chaque nombre peint est enregistré en langue polonaise, il procède toujours selon le même rituel, peint un nombre en blanc sur une toile noire, de haut

en bas et de gauche à droite, ensuite il photographie son visage toujours dans les mêmes conditions. Arrivé au nombre un million, en 1972, il décide d'ajouter un pour cent de blanc au fond de chaque toile noire, les chiffres sont toujours peints en blanc, jusqu'à ce que chaque « Détail » soit, de nos jours, presque blanc, l'enregistrement méthodique des nombres venant prouver la progression de l'œuvre. Lorsqu'il n'est pas dans son atelier, il peint ce qu'il appelle une « Carte de voyage » pour « supprimer toute possibilité de fuite ». Catherine Desprats Péquignot²² essaie de dégager le travail d'Opalka de ses aspects psychopathologiques évidents d'obsessionnalité en l'analysant sous l'angle du traumatisme. Un des mécanismes de ce processus, dit-elle, est l'identification à l'agresseur, le renversement de la passivité masochique en activité, face au sadisme de ses bourreaux en palliant le traumatique par une transposition artistique-plastique, littéraire, poétique. Opalka trouve l'émotion de la vie dans les erreurs qu'il commet et qu'il ne rectifie jamais, preuve pour lui de l'authenticité de sa démarche. Exaltation dans l'ascèse d'une vie de passion, qu'il assure n'être ni sacrificielle, ni destructrice.

Tout cela était resté masqué, clivé en moi du propos de ma patiente engagée dans une vie de souffrance. J'ai imaginé, en rédigeant, que ce peintre qui avait décidé de figer l'éternité de sa vie, dans le deuil impossible de la jouissance traumatique du beau, figurait le père idéalisé, mort trop jeune de ma patiente. Nous étions dans une sorte de renversement de la passagèreté qui aliénait le peintre, la langue était celle de la mort, le couple haine/amour était indissociable, inscrit durablement dans une tentative de sublimation insensée, très loin du texte de Freud dont parle Edmundo Gómez Mango dans *La mort enfant*²³. Il nous dit qu'il s'agit d'un texte sur le temps qui passe, sur l'éphémère demeure de la pensée, de l'art, de la beauté.

Le conflit pulsionnel était sauvagement absent dans cette langue commune, nous n'avions pas pu atteindre cette conscience aiguë, qu'Antonio Gamoneda déploie dans *Description du mensonge*²⁴. Long poème incompréhensible, comme il le souligne

21 R. Opalka, « Opalka 1965/1- Infini » *Rencontre par la séparation*, *Le travail de l'art*, n°1, hiver 1997, pp 100 - 111, 5 ill. n.b.

22 C. Desprats-Péquignot, *Roman Opalka, une vie en peinture*, L'Harmattan, 1998.

23 E. Gomez Mangó, *La mort enfant*, NRF, Gallimard, 2003.

24 A. Gamoneda, *Description du mensonge*, coll. Ibériques/José Corti, 2004.

lui-même, si on n'intègre pas qu'il découle de la contemplation de ses actes au miroir de la mort. « Dans certains cas, mes mots pourraient traverser tes lèvres, entrer lentement dans ton existence ; non pas ce qu'ils disent mais eux-mêmes les mots, leur exhalaison chaude comme l'amour. Je parle de l'expression, non des cris dont vous cachez la nudité. Sous les porches éclatent des signes d'impudeur : aime-moi, dites-vous au passant, aime-moi avant la mort. Et vous vous entendez dans cette usure. » Il

en est ainsi des multiples histoires en souffrance qui s'énoncent dans nos dire, infiltrent notre mémoire d'analyste, au mieux, le clair-obscur de l'écrit qui se tisse, parfois dans le secret de nos nuits, nous permet d'aller vers cette *Clarté sans repos*²⁵ chère aux poètes de l'indicible. Il nous revient alors, lorsque nous sommes sans repère, de « pêcher l'eau »²⁶.

25 A. Gamoneda, *Clarté sans repos*, Arfuyen, 2006.

26 P. Bergounioux, *La ligne*, Verdier, 1997.

Noli me tangere - Réponse à Jean Claude Bourdet.

Edmundo Gómez Mango

J'ai écouté votre exposé de la même façon que je l'ai lu : comme un conte, un conte de transfert. Votre écriture a la qualité d'un récit parce qu'elle est capable de reprendre l'événement comme s'il s'agissait d'une première fois, comme s'il était une fois », au commencement. Le récit de cette cure tourmentée nous renvoie à « la première fois », légendaire, de l'amour de transfert : la panique et la fuite de Breuer devant l'apparition du fantasme central de l'Œdipe féminin ; être enceinte du père, représenté par l'analyste. C'est Freud qui nous a raconté cet épisode en soulignant qu'il avait retardé considérablement (une dizaine d'années) le développement de la technique analytique¹.

Ne sommes-nous pas toujours en retard pour parler de l'amour et de la technique analytique ? N'est-ce pas l'amour de transfert qui est toujours à l'origine du retard dans le processus de la cure, aussi bien que de ses avancées ? L'amour de transfert ou son contraire, la haine, nous devance toujours, tous les progrès mais aussi toutes les impasses de nos cures, dépendent encore de lui, du transfert, de son « maniement ». Freud le signalait déjà en 1914 : la situation dans laquelle une patiente exprime sans ambages qu'elle est tombée amoureuse du médecin analyste, présente des caractères à la fois pénibles et comiques mais aussi très sérieux, elle est une circonstance extrêmement « embrouillée », parce qu'elle est déterminée par des facteurs multiples.

Dans la présentation des vignettes cliniques on a souvent tendance à mettre en avant la séquence d'une cure où l'analyste semble avoir bien entendu le dire du patient, qu'il a bien compris le message inconscient transférentiel et qu'il n'a pas beaucoup de mal à le mettre en mots et le communiquer sous la forme d'une interprétation. Dans l'exposé de Jean-Claude Bourdet, nous sommes loin de cette « *maestría* », cette maîtrise, cette performance achevée

¹ S. Freud (1914), « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *OCF/P*, XII, 2005, p. 254.

et sûre d'elle-même dont parfois des analystes parent leurs discours.

L'analyste, dans la cure exposée, n'est pas un observateur qui contemple de l'extérieur ce qui se passe dans les séances. Il fait partie de leur dynamique, il vacille, il se sent débordé par l'intensité d'un transfert passionné, il a du mal à soutenir sa position, son « site ». On peut dire qu'il n'écrit pas « sur » le transfert érotique et érotomane, qu'il ne se limite pas à réfléchir « sur » un cas difficile, mais qu'il écrit et qu'il nous parle « à partir de », « depuis » une expérience de la vie blessée d'un transfert amoureux. L'analyste nous a transmis une sorte de désajustement, de trouble ou de *desassossego* pour utiliser le beau mot portugais de Pessoa, pas bien traduit, à mon sens, par « intranquillité », qui est un reflet, une résonance de l'inquiétude érotique, maladroite, inadéquate qui tremblait dans cette cure. La citation de Wladimir Granoff qui met en étroite liaison l'aptitude à l'amour et l'aptitude à l'immaturité va, je crois, dans ce sens. Granoff fait ce rapprochement, riche et profond, dans son commentaire de la correspondance Freud-Ferenczi, après avoir précisé que la véritable question de Ferenczi dans son journal est bien celle-ci : est-ce vraiment un enfant qui se plaint sur le divan ? La réponse de Ferenczi est « oui ». Et Granoff commente : « C'est insoutenable, la plainte d'un enfant ! Alors que la plainte d'un adulte n'est qu'insupportable »². On peut se demander si la passion amoureuse de la patiente est celle d'une femme ou celle d'une petite fille. Le caractère « insoutenable » de cet amour de transfert nous incline plutôt vers la deuxième possibilité. En parodiant le mot de William Wordsworth, on pourrait dire : la petite fille amoureuse est la mère de la femme aimante.

Il n'y a pas, dans le texte que nous venons d'écouter, de transcriptions des séances. Ce n'est pas

² W. Granoff, « Les enjeux et les conséquences », *Freud, Ferenczi et Lacan*, Gallimard, coll. Connaissance de l'Inconscient, Tracés, 2001, p. 141.

l'enregistrement par magnétophone, ce qui nous donnerait un aperçu de ce qui se passe dans une cure. On sait que cette méthode a été utilisée par des analystes superviseurs qui voulaient à tout prix saisir les affects du patient dans la vibration de sa voix. David Liberman, analyste connu de l'école de Buenos Aires, demandait souvent à des analystes en formation qui contrôlaient des traitements avec lui, d'enregistrer les séances. Superviseur et supervisé les écoutaient ensemble. Liberman essayait de percevoir à travers des caractéristiques phonologiques et prosodiques des troubles de la symbolisation psychique. Cette écoute empirique du matériel langagier de la séance ne peut rien saisir des motions inconscientes et fantasmatiques qui animent la parole dans la cure. C'est le langage de chaque analyste le seul capable de nous rapprocher de l'événement sans jamais véritablement l'atteindre. C'est le choix fait par Jean-Claude Bourdet. Il se laisse emporter, dans les moments les plus convaincants de l'exposé, par une sorte de remémoration fragmentée de la cure qui fonctionne par l'évocation des traces, d'une phrase frappante (le cas est introduit par le superbe : « Je vous ai vu à la piscine. Je suis certaine que c'était vous, que vous m'avez regardée, j'ai tout de suite su que vous m'aimiez »). Ou de l'évocation d'un geste qui est déjà presque un passage à l'action corporelle, un éloignement de la parole et du psychisme qui essaye de devenir une caresse, une décharge immédiate de l'excitation sexuelle. Le langage de l'analyste est le seul médium approprié à évoquer quelque chose du transfert. Je dis bien évoquer, parce que le transfert ne se raconte pas, nous rappelle Jean-Bertrand Pontalis, il n'est pas un texte, il n'est pas que langage. L'écriture de l'analyste est essentiellement associative, nécessairement métaphorique, c'est-à-dire ouverte à l'imagination, à l'intuition, à la dimension « esthétique », esthétique, musicale, sensorielle de la parole en séance. L'ouïe de l'analyste devient spacieuse : elle entend plus qu'elle n'écoute. De là, je crois, la nécessité expressive ressentie par Jean-Claude Bourdet de recourir à la citation de la parole poétique et à sa puissante capacité de résonance affective. Ce n'est qu'à la fin de la lecture de ce travail que l'exergue d'Antonio Gamoneda prend sens : « Il est plus simple de s'éveiller d'un temps dont la beauté n'a pas existé même si elle s'étend comme un crépuscule ». Ces mots font entendre la désolation de l'enfance, les abîmes d'enfance, que

cette femme découvre derrière l'idéalisation des figures parentales : un crépuscule des idoles où elle-même risque de tomber, de s'engloutir.

L'écriture de l'analyste est animée par l'inquiétude, le *dessassossego* du transfert amoureux qui envahit les séances ; elle nous rappelle l'étonnement inévitable qui nous saisit quand une cure réellement commence, quand le transfert émerge entre l'analysant et l'analyste, quand une force puissante et obscure, la « force d'attraction » (Pontalis), cette chose muette qui anime ou qui fige la parole, se rend présente. En ce moment initial nous avons l'impression que du nouveau advient et en même temps qu'il s'agit toujours de la même chose. Nous nous sentons parfois dépourvus de la technique qui nous a aidés dans d'autres situations cliniques ; ou quand des éléments de cette technique semblent revenir lors d'une intervention qui nous rassure, nous l'éprouvons comme une trouvaille. Je veux dire que l'expérience de chaque cure ne se transmet pas mécaniquement au-delà de chaque cure. Ou qu'elle se transmet seulement de façon inconsciente, comme des traces refoulées qui vont peut-être, hasardeusement, ressurgir. Chaque traitement psychique est un défi nouveau à la technique. Quand nous avons la chance d'apprendre, encore une fois, à devenir analyste, quand nous pouvons habiter une expérience analytique comme singulière et inédite, rien ne nous assure que la technique que nous avons exercée avec plus ou moins d'habileté dans une autre circonstance clinique, reviendra telle quelle, comme un instrument à nouveau disponible. La technique analytique a quelque chose d'artisanale, elle est proche de celle de l'artiste plastique ou de l'écrivain, on la retrouve ici ou là, dans telle séance et non pas dans une autre. Elle est plus ou moins efficace et satisfaisante, presque toujours de façon fugitive et éphémère. Bien sûr, on a appris à installer la situation analytique, à créer le lieu où se déroulera la scène, selon des règles qui restent plus ou moins invariables, selon des fondements qui assurent la position, le site, de l'analyste. Mais quand il s'agit du plus vif de la technique, l'interprétation ou le silence, le « maniement » du transfert, nous sommes toujours dans la zone du non appris, du non répétable, de l'invention, de l'improvisation. Le dénouement d'un traitement met fin à l'expérience consciente de cet apprentissage technique, et seul demeure l'expérience inconsciente, muette, le tracé du transfert à l'intérieur de chaque analyste.

Inquiétude, immaturité : on pourrait aussi évoquer « la capacité négative » de John Keats, rappelée comme exergue du livre d'Adam Phillips, paru récemment, *Trois capacités négatives*³, « cette qualité qui contribue à former un homme accompli, écrit le jeune poète anglais de vingt deux ans, (...) la capacité négative, lorsqu'un homme est capable d'être dans l'incertitude, les mystères, les doutes sans courir avec irritation après le fait et la raison ». On pourrait encore désigner cette immaturité psychique comme une pauvreté amoureuse. Deux poètes cités par Bourdet, sont des authentiques poètes de la pauvreté, Rainer María Rilke et Antonio Gamoneda. Ils étaient pauvres parce qu'ils aimaient l'exaltation produite par les sentiments nus, intenses, proches de l'enfance. Ils devinent, ils savent que la beauté est toujours précaire, provisoire, et pour cela même, digne d'être aimée. Ils ont appris au plus profond de l'expérience vécue de la poésie, l'*Erlebnis* ou vivance poétique, que le sentiment le plus intense de l'existence les rend à la fois plus pauvres et plus légers. Rilke est l'auteur du « livre de la pauvreté et de la mort ». Gamoneda a écrit : « La belleza/ no proporciona dulces sueños, / (...) la belleza no es un lugar donde van a parar los cobardes ». « La beauté ne donne pas de doux rêves, (...) La beauté n'est pas un lieu où vont s'arrêter les lâches ». La rencontre furtive de deux poètes européens, l'un du Nord, l'autre du Sud, est le produit d'une intuition associative saisissante. L'enfant Rainer, qui a grandi dans les sombres châteaux d'une aristocratie crépusculaire, hantés par des fantômes ou des revenants, et le petit Antonio, qui a connu la misère de Léon, sa ville natale, désolée par la guerre civile, qui a grandi dans une famille très humble, traversent ce texte comme deux frères qui se reconnaissent originaires d'une même patrie, celle de la pauvreté *enamorada*, *énamourée* ou amoureuse du poème. Ils se reconnaissent peut-être dans un même ancêtre poétique : le Baudelaire de certaines proses (« Les yeux des pauvres », « Le joujou du pauvre », mais aussi « Assommons les pauvres ! ») ou du magnifique sonnet « La mort des pauvres ». Ce poète pauvre qui aimait le luxe, le calme, la volupté.

L'expérience analytique qui nous a été présentée est concernée par cette sorte de pauvreté d'enfance. C'est comme si l'intensification de la simplicité avait provoqué la plus grande des difficultés. Dans

3 A. Phillips, *Trois capacités négatives*, 2009, L'Olivier.

ce petit joyau de la littérature psychanalytique, « Remarques sur l'amour de transfert » (1914), Freud signale que l'analyste est convaincu que « la cure doit être poursuivie malgré le transfert d'amour », qu'il ne sert à rien d'opposer les exigences de la morale à la déclaration de l'état amoureux de la patiente, de l'inviter à la répression, au renoncement, comme si la passion pouvait être modifiée par un « discours sublime »⁴. C'est une des comparaisons ou métaphores littéraires célèbres de Freud : « Il n'en irait pas autrement si l'on voulait, par d'artificieuses conjurations, contraindre un esprit à sortir du monde souterrain pour l'envoyer ensuite sous terre sans l'avoir interrogé ». La séance appartient, par ses racines souterraines, au royaume des ombres, des fantasmes. Le refoulé fait irruption dans la cure. La patiente tombe amoureuse de l'analyste. L'amour de transfert est authentique, il est amour, mais il est un amour qui ne reconnaît aucun modèle dans la réalité avant l'invention de la situation analytique. C'est une nouvelle forme de l'amour, l'« amour transfert », une création freudienne, comme certains auteurs ont considéré l'« amour passion » comme une création culturelle de l'Occident chrétien (affirmation que je ne partage pas). L'amour toujours complexe, tendre et hostile, qui est la véritable force motrice qui pousse le patient à collaborer avec l'analyste pour soutenir et poursuivre la cure, se transforme ici en amour passion qui bloque le processus, qui refuse le pacte de travail implicite de l'analyse, qui se rebelle contre la condition essentielle de celui-ci : l'abstinence, la privation, la non satisfaction directe et immédiate de la demande et du désir du patient. Dans ce sens, l'analyste est aussi un pauvre : aucune dépense en dehors du psychique, il ne peut offrir que sa disponibilité à entendre et deviner le sens inconscient de ce qui lui est adressé par le patient. C'est l'énigme clinique de la présentation du cas que nous avons écoutée : pourquoi et comment, l'amour de la névrose de transfert devient une manifestation passionnelle, érotomaniaque, qui se retourne contre le processus analytique en le rendant impossible ?

Nous avons écouté l'hypothèse de Jean-Claude Bourdet : un état dépressif qui concerne la mort du père a été ravivé par la situation analytique, et la poussée irrépressible vers le haut de l'amour

4 S. Freud (1914), « Remarques sur l'amour de transfert », *OCF/P*, XII, 2005.

enfoui pour son père, trouve comme seule issue pour se manifester l'excitation maniaque, comme une forme de mélancolie amoureuse ou érotomaniaque. Mélancolie amoureuse : depuis Robert Burton et sa monumentale *Anatomie de la mélancolie*⁵, œuvre majeure de la Renaissance, on connaît cette figure à la fois médicale et poétique. Cet oxymore rend compte encore aujourd'hui de ce mélange inextricable de ce qui en elle va vers la mort et les morts, et vers l'amour et le vivant. Elle est mélancolie, parce qu'on reconnaît, dans son sein, comme chez cette patiente, l'identification narcissique qui situe l'objet, l'objet mort, à la place du moi ; le moi tend ainsi à devenir l'objet perdu et mort. Mais elle est en même temps passion amoureuse, « énamoration » exaltée par l'extrême idéalisation de l'objet, le moi traite l'objet (le père analyste) comme l'idéal du moi, toute la libido du moi va vers lui, le moi s'appauvrit, se sacrifie à son idole, il veut mourir en s'égarant en lui.

La source de l'amour transfert est, comme celle de tout amour, l'amour infantile. Freud remarque comment la résistance – Bourdet l'a rappelé – s'empare de cet amour transfert pour s'opposer au mouvement du traitement, comment elle essaye de fixer ce mouvement, de l'entraver, de lui donner un coup d'arrêt, qui dans la dérive passionnelle exemplifiée par le cas qui nous a été exposé, devient un arrêt de mort de la cure elle-même. La « livre de chair » est alors exigée avec une radicale intransigeance. On est presque à l'opposé d'un autre moment inaugural de l'invention de la psychanalyse, quand Freud pratiquait encore l'hypnotisme pour dissiper la confusion hallucinatoire de ses patients : le cri d'Emmy Von N., « Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! ».

Elle, la patiente que J.-C. Bourdet n'a pas voulu rebaptiser, peut-être pour ne pas interposer des artifices, des pseudos, des faux, entre la représentation psychique qu'il garde d'elle et le moment de la reviviscence de l'écriture, dans une des premières séances allongée sur le divan, « elle dit qu'elle veut me toucher, pour voir si je suis en vrai, elle a une envie impérieuse de me caresser, ce qui l'effraie, elle veut arrêter l'analyse ». J'avais lu une première mouture du texte que nous avons écouté, avant de voir à Rome, au début de l'été, dans le musée Capitolini, une exposition sur Fra Angelico, ce peintre

5 R. Burton, *Anatomie de mélancolie*, Folio, Gallimard, 2005.

contemporain de Dante à l'aube de la Renaissance. L'association entre les propos de la patiente et le motif du *noli me tangere* qui réapparaissait dans certaines des œuvres exposées, panneaux, codes enluminés, s'est imposée à moi. Ceux qui ont fait des études médicales se souviennent : *noli me tangere* était une sorte de consigne qu'on devait se remémorer devant certains tumeurs de la peau. Mais l'expression « Ne me touche pas » provient du récit de l'évangile de Jean, quand il raconte la scène de la résurrection du Christ. C'est en fait, Marie de Magdala, Madeleine, la prostituée qui avait lavé les pieds de Jésus et qui les avait séchés avec sa longue chevelure, celle qui raconte : elle est le seul témoin de la scène. Après avoir vu le tombeau vide, elle pressent derrière elle la figure d'un homme, elle se retourne et elle croit voir un jardinier. Quand il l'appelle Marie, elle le reconnaît et s'exclame en hébreu : *Rabbouni !* (Maître !), en s'avançant les bras tendus vers lui. « *Noli me tangere* » dit alors le ressuscité. Fra Angelico, comme plusieurs peintres de son époque, reprennent cette scène de façon répétée. Le plus fameux *Noli me tangere* de Fra Angelico est à Florence, dans une des cellules du couvent de San Marco.

Quand nous écoutons les mots de la patiente qui dessinent le geste de la caresse, nous pouvons aussi les imaginer, les figurer. La séance se rapproche du rêve, elle acquiert un caractère onirique. La patiente, comme Marie de Magdala, cherche un absent, elle fait le deuil impossible d'un père, nous dit J.-C. Bourdet, qu'elle avait ressenti et imaginé dans son enfance comme un être monstrueux et qu'elle réincarne chez l'analyste comme l'homme qui parle doucement. Elle a été abandonnée par lui précocement. On peut deviner, avec l'analyste, qu'un des axes fantasmatiques essentiels de cette cure, est la recherche du père. L'impulsion de se retourner et de caresser l'homme analyste qui est derrière elle, le désir de toucher sa chair, semble concrétiser dans ce geste qu'elle pense et dit et qu'elle n'ose pas réaliser, une question : est-il vrai ? Est-il le père ressuscité ? Est-il le maître d'amour qui peut me sauver et que je peux retrouver pour l'aimer ?

Georges Didi-Huberman a commenté avec une grande finesse esthétique le *noli me tangere* et l'œuvre de Fra Angelico. Son livre, *Fra Angelico*, porte comme sous-titre : « Dissemblance et figuration »⁶.

6 G. Didi-Huberman, *Fra Angelico*, Flammarion, 1995.

Une des thèses fécondes de ce livre est que le travail de figuration n'est pas porté essentiellement par les images des personnages de l'histoire racontée comme dans le cas de la fresque : la silhouette du Christ - atteint par l'immaturation ou par la maladresse, dans le détail des pieds inversés, le droit du côté gauche et inversement - ou celle de Madeleine, du palmier, du sépulcre ouvert, etc. La figuration est aussi portée par des zones de couleur sans figure, comme le vert du sol du jardin et surtout par un semis de taches rouges, peintes avec le pigment appelé *terra rossa*, qui parfois constituent des groupes de cinq, comme les stigmates rouges du corps du crucifié. Pour Didi-Huberman c'est dans ces zones apparemment non figuratives que se produit le travail de la figuration du mystère majeur et essentiel du christianisme, celui qui le différencie de l'ancien testament et du paganisme, le mystère de l'incarnation. Les taches de *terra rossa* ne sont pas peintes comme des fleurs, elles ne ressemblent pas à des fleurs ni à des stigmates, mais elles *présentent*, elles sont *la figure* de l'incarnation, la mémoire incarnée de son mystère. C'est dans ces zones étranges, sans figure, que la matière peinture, la couleur, atteint à la fois le mystère de la représentation d'elle-même, et le mystère de l'incarnation. Son acte ou geste essentiel - une tache colorée - produit ainsi une figuration « dissemblante », inquiétante.

Rappelons cette réflexion de Pierre Fédida sur le rêve : rêver est « œuvre de sépulture ». Le rêveur dans la grotte du rêve, comme le peintre dans celle de San Marco ou l'analysant dans celle de la séance, convoque l'ancêtre. Le rêve « touche le mort dans sa nuit » écrit Fédida. L'œuvre de sépulture du rêve et de la séance analytique n'a pas été possible pour cette patiente. Elle n'a pas pu rêver la scène du *noli me tangere* concernant le père, elle n'a pu la présenter comme un reflet du passé dans les mots dits en séance, elle n'a pu que la revivre ou l'agir de façon presque hallucinatoire dans l'adresse à son analyste.

Cette séquence de la cure et le fantasme inconscient qui la soutient semblent être faits par l'entrecroisement ou le tissage des motifs-désirs très puissants, des désirs - démons qui s'enracinent dans l'activité inconsciente de la patiente et qui agissent dans son transfert passionné : celui du père mort, celui de le faire ressusciter dans l'analyste, c'est-à-dire le *réincarner* en lui. Elle ne peut pas se remémorer

l'amour voué à son père, elle ne peut rien dire ou très peu de ce sentiment. Mais elle l'agit (*agieren*) dans le transfert, elle le met sous les yeux de l'analyste, elle veut, si j'ose dire, le mettre entre ses mains. Elle prend l'illusion « il m'aime et je l'aime » comme une réalité objective, elle la ressent avec la conviction d'une hallucination, elle n'a pas pu l'envisager comme une réminiscence. Souvenons-nous de ce passage de Freud, dans un de ses derniers écrits, l'*Abrégé* de 1938 : « Mais le plus remarquable c'est que le patient ne se contente pas de considérer son analyste sous le jour de la réalité objective, de le regarder comme un soutien ou un conseiller, rémunéré de sa peine, qui se contenterait volontiers du rôle dévolu à un guide montagnard pendant une difficile ascension. Non, l'analysé voit dans son analyste le retour, la réincarnation d'un personnage important de son enfance, de son passé, et c'est pourquoi il transfère sur lui des sentiments et des réactions certainement destinés au modèle primitif (ou archétype). » Voici l'étonnement essentiel de la vie psychanalytique, qui perdure jusqu'à nous, analystes du XXI^e siècle. Pour cette patiente, c'est une étrangeté inconsciente qu'elle voudrait rendre consciente, corporelle : se retourner et toucher le père réincarné, toucher par la caresse la réincarnation elle-même. C'est dans l'amour passion, que le désir d'amour et le désir de mort se mêlent et se confondent de la façon la plus intriquée. La mélancolie, comme identification narcissique au mort, comme appréhension dévoratrice et destructrice de l'objet mort, est indissociable de la *Leidenschaft*, de l'amour passion (on entend dans *Leiden*, la souffrance). Mais toucher le fantôme, toucher l'ombre, est impossible ; vouloir toucher l'analyste en personne c'est le faire disparaître, c'est dénier sa réalité psychique, fantasmatique, celle du spectre, c'est mettre fin au royaume des ombres, au royaume intermédiaire, entre la vie et la maladie, celui de la séance. La fin du travail de Bourdet, évoque le titre connu de Jean-Claude Lavie : l'amour est un crime parfait⁷. Tuer le père mort, et en lui, la mort elle-même : c'est ainsi qu'on pourrait nommer un des fantasmes organisateurs de cette cure, un fantasme mélancolique de la petite fille qui désire s'égarer dans l'ombre de son père, et devenir comme elle, mélancoliquement immortelle.

7 J.-C. Lavie, *L'amour est un crime parfait*, col. Connaissance de l'Inconscient, Tracés, Gallimard, 1997.

Selon Didi-Huberman, le véritable travail de la figuration dans la peinture de Fra Angelico se situe dans les fonds du tableau, les fonds qui produisent le *locus*, le lieu de la peinture même. C'est le travail de figuration des fonds qui remémore, qui reproduit, qui agit dans la mémoire vive du croyant chrétien, le mystère de la réincarnation. Le travail de J.-C. Bourdet rappelle cette représentation « dissemblante ». La tonalité d'une cure, son « *Stimmung* », son humeur aussi bien que sa « musique », ses « accords » ou concordances, ne peuvent pas être communiqués seulement par le récit linéaire de ce qui a été dit en séance, par la reproduction de certaines séquences du discours énoncé ou entendu, ni par les éléments, bien sûr importants, de l'*historia*, de la biographie du patient. J.-C. Bourdet a introduit dans son texte des zones apparemment sans « figures » repérables pour la conceptualité analytique, il a essayé de faire « figurer » les fonds du lieu, du *locus* de la

séance, la zone d'ombre, fantasmatique du travail de l'analyste quand elle se réincarne, quand elle devient mémoire réincarnée dans l'écriture et rend audible sa productivité. Il a laissé venir des zones de couleur, des semis de taches poétiques ou picturales, comme le son de la scie qui travaille depuis l'aube et qui obsède l'ouïe de Rilke, comme cette couleur blanche qui gagne progressivement les tableaux d'Opalka et les dernières pages du travail et que nous pouvons entendre comme une figure de la mélancolie blanche dans laquelle semble s'éteindre cette cure.

Jean-Claude Bourdet nous a transmis une « histoire en souffrance » qui nous a marqué par sa « manière » originale et personnelle, il nous a montré sa façon à lui d'essayer de « pêcher l'eau » - c'est à dire la substance, la matière - de l'expérience analytique et de nous la faire partager. Je le remercie très vivement.

Le photographe et l'historien

Jean H. Guégan

Au moment de recevoir l'appel téléphonique de Jean-François Daubech qui me proposait ce travail, je pensais au début d'une séance qui avait eu lieu quelques heures auparavant, et m'avait laissé dans un état d'attente incertaine quant aux processus psychiques engagés par la scène rapportée. De sa voix, ténébreuse à la tonalité incrédule mais toujours étrangement précise, un homme me rapporte ce qu'il désigne comme un souvenir qui vient de surgir alors qu'il traversait la rue : « J'étais à l'époque photographe et je commençais à travailler en agence. Un matin, je sors de chez moi très tôt pour aller au travail. La rue est presque déserte, il n'y a que deux hommes qui nettoient le caniveau. Soudain un jeune sort en hurlant d'un porche voisin, il est en feu. Les deux hommes se sont précipités vers lui avec un tissu humide. Je me sens un peu coupable de vous le dire, j'ai sorti un boîtier alors je n'ai pas bien vu ce qui se passait et j'ai fait une pellicule. Je suis parti, je n'ai rien dit, rien vu, et le soir en rentrant j'ai vu sur le trottoir la cassette écrasée, tombée de mon sac, il n'en reste rien ».

Ce sont les tous premiers temps d'une psychothérapie en face à face que cet homme a engagé après le suicide d'un proche. Il craint que dans sa vie ne se répètent certains agirs qui n'ont pas été sans danger pour lui, de ce genre de choses qui font d'une vie une histoire de cas. En ce début de cure il apporte quelques scènes, parfois un rêve mais ne peut rien associer et se perd dans des digressions factuelles. Nous nous trouvons cette fois dans un accès presque direct à l'infantile, face aux processus primaires. Quel statut psychique donner à ce matériel condensé à l'extrême qui sature le visuel, perception externe, ou interne, souvenir écran, rêve ou fantasme, les limites sont imprécises ?

Je crois que j'ai entendu « Histoire(s) en souffrance » avec tout ceci dans la pensée et je me suis dit, devant l'ampleur de la tâche que j'allais rester au plus près de cette formulation et essayer de la faire travailler à l'intérieur de la théorie freudienne et de quelques éléments cliniques.

La question suggérée par le Comité scientifique est très brève : Histoire(s) en souffrance. Le glissement d'Histoire aux histoires - au pluriel - m'a fait imaginer plusieurs mouvements. Par essence, à chaque instant l'Histoire s'accroît et comme si cette accumulation continue du présent avec sa contingence, ne lui suffisait pas, cette histoire se déforme et cherche à se réécrire sans cesse. Au niveau collectif, l'Histoire s'est spécialisée en diverses histoires. Il y a comme une nécessité pour chacune des disciplines de l'esprit de garder les traces de ses élaborations, de les rouvrir, d'en construire de nouveaux objets de pensée qui peuvent avoir leur destin propre.

Et il y a les histoires singulières, chaque être humain est pris dans un passage du temps qui sans cesse simultanément se fait et se défait, il n'y a nul moyen d'en sortir, vivant tout au moins. Il n'est aucun moyen de savoir le futur et, le présent ne se saisit que dans l'éphémère, laisse des traces, ou les creuse à nouveau, crée des souvenirs, et au mieux, ces formes élaborées, ce concentré de liaisons qui constitue l'expérience. Mais, Walter Benjamin¹ nous rappelle que « *L'image authentique du passé n'apparaît que dans un éclair. Image qui ne surgit que pour s'éclipser à jamais dès l'instant suivant.* ». Des histoires quotidiennes au roman familial, chacun cherche de multiples façons de tisser le présent en un discours intérieur qui composera un passé. Contrairement à notre historien quotidien, l'analyste lui, serait surtout concerné par la répétition de l'épreuve d'un passage, peut-être une transformation anachronique du temps.

J'ai préféré conserver à la locution « en souffrance » son acception habituelle. Est « en souffrance » comme une lettre, un colis ou une affaire, ce qui est mis en suspens, ce qui est en attente. Une tension est perceptible entre un mouvement vers une destination ou un destinataire et une cause ou une force qui s'y oppose. Cette idée de l'attente peut suffire à

¹ W. Benjamin, « Sur le concept d'histoire », *Les Ecrits Français*, Gallimard, 1991, pp. 333-356.

certaines langues, mais en français, il reste difficile de ne pas y entendre sinon un certain pathos, tout au moins l'idée de forces qui empêcheraient l'accès à certaines inscriptions psychiques. L'Histoire et les histoires peuvent ainsi, une fois engrangées, être mises longtemps en attente, au point parfois de ne plus être lisibles que comme traces fossilisées à peine retraductibles sans le recours à la fiction.

Je voudrais revenir d'abord à la question de l'Histoire, il n'est pas question pour moi d'aborder de front un champ qui m'est assez étranger, hormis les histoires naturelles. Mais je vais vous faire part de quelques brèves étapes ou plutôt « escales » d'une flânerie déjà ancienne, émaillée de tentatives pour saisir les articulations entre l'individuel et le collectif, ou de l'incidence du passé sur le présent. Questions aussi provoquées par la rencontre en psychanalyse de mots qui ne vont pas toujours de soi comme Histoire, temps, temporalité, historiser, historiciser ou historicité. Histoire et expérience du temps me paraissent en tous cas indissociables et ceci sera le fil conducteur.

Il y a une dizaine d'années, j'ai découvert que, bien avant *Illiade et l'Odyssée*, qui constituaient pour moi, de manière erronée les références les plus anciennes pour le récit historique, les Assyriens nous avaient laissé, à la fois les premières traces écrites et aussi, un texte extraordinaire « l'épopée de Gilgames » publiée en 1992 par Jean Bottero². Evidemment c'est une traduction après de multiples modifications de copistes et diverses traductions. Ce qui a retenu mon attention, c'est que, presque au moment de l'apparition de l'écriture cunéiforme, d'abord limitée à quelques actes juridiques, est inventé le récit de l'épopée, comme tentative de conserver des traces qui historicisent. Ces traces, par le travail même de la mise en récit et son action poétique, ne peuvent échapper aux déformations. En quelque sorte, une des fondations du récit historique, se fait dans la fiction et il y a plus de 4.000 ans !

Toute Histoire est associée à l'expérience du temps à l'époque de son inscription dans une culture donnée, on pourrait même dire dans une politique donnée. Dans la période antique, le cyclique, la circularité du temps (sur le modèle de la nature) s'est imposée sous l'égide de dieux immortels. Plus tard l'Histoire s'est trouvée limitée dans la temporalité linéaire du monde

2 J. Bottero, *L'épopée de Gilgames*, Gallimard, 1992.

chrétien, passé présent avenir ou naissance vie mort devenant un parcours plus ou moins compliqué pour aller du début à la fin mais parfaitement codifié. Cette forme du temps n'a guère varié alors que le champ de l'Histoire s'est complexifié au siècle des lumières. L'Histoire, si on met de côté tout le domaine « de récit d'histoires événementielles », est alors devenue une discipline qui a des liens tendus vers la philosophie, l'anthropologie, la politique et bien d'autres champs de la pensée. Je ne peux que très brièvement rappeler les bouleversements que l'Histoire a vécus au cours des deux siècles passés, devenant avec les philosophes un concept rationnel, à partir de Hegel un procès de l'esprit humain, et s'est déplacée, à la période moderne vers un relativisme historiciste. Il faudrait retenir le difficile concept d'historicité (*geschichtlichkeit* et ce mot signifie d'abord qu'un événement a eu lieu) mais ce concept apparaît au 19^{ème} et sera très discuté comme « expérience propre à l'existence humaine » dans son actualisation, ce terme a pu être utilisé par des analystes (ainsi est-ce dans le titre d'un article de Lore Schacht³ dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*). Les concepts phénoménologiques comme celui d'« Histoire interne de la vie » (*innere Lebensgeschichte* de L. Binswanger) resserrent encore plus le rapport de l'expérience vécue (*erlebnis*) à l'expérience propre (*erfahrung*) dans une appropriation de l'histoire subjective.

Ce resserrement nous pousse plus encore vers l'idée d'une « histoire du temps présent ». Il y a quelques années, j'avais découvert dans le dédale d'une biennale d'art contemporain le dialogue entre une photo de Valérie Jouve⁴ et le texte « L'être est singulier » d'Arlette Farge⁵. La première, Valérie Jouve, est photographe, l'œuvre retenue est un instantané en couleurs sombres. En premier plan, une femme brune est pensivement accoudée au parapet d'une passerelle, de dos, le visage très légèrement de côté. Devant elle s'étire toute droite, une rue en perspective, le point de fuite est un peu décalé. Il y a des voitures mais peu de personnages d'ailleurs plutôt flous.

L'autre, Arlette Farge est historienne et fait face à cette photographie. D'abord elle se situe dans cet

3 L. Schacht, « Découverte de l'historicité », *NRP*, n°15, *Mémoires*, printemps 1977, Gallimard.

4 V. Jouve, Photo, Sans titre n°2 (Personnages).

5 A. Farge, *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*, coll. Fiction & Cie, Seuil, 2000.

espace, « *happée par une tension forte entre l'être singulier photographié et l'espace qui l'entoure... L'individu a son histoire ; l'espace a la sienne* ». Valérie Jouve, la photographe, explique son expérience comme : condenser les associations d'idées en une seule image. Arlette Farge écrit : « *chacun se pose là et de sa posture personnelle et sociale il faut faire histoire* »⁶. Cette photo rappelle une manière d'écrire l'histoire, « *la rencontre chaque jour des récits d'archives aux scènes éclatées* ». Dans d'autres textes, Arlette Farge a mis en scène la rue au siècle passé, avec tous ses bruits, les artisans qui s'invectivent, les souffrances des uns, les rires des autres, tout le désordre de la vie... « *Chaque individu dans cette réalité, produit et invente son alliance ou sa mésalliance avec l'intrigue collective qui le façonne malgré tout* ». Elucider les écarts, les failles, les ruptures individuelles « *sans divaguer dans l'anecdotique et en fondant le récit historique sur ce qui le suspend, en cherchant à donner un statut à la discontinuité...* ». Elle écrit aussi : « (...) *Ces personnages m'emmènent loin vers un XVIII^{ème} siècle où tant de « vies minuscules » offertes à une lecture minutieuse des archives entraînent du vertige* ». Tout ceci est une des manières sans doute assez proche des positions de Michel Foucault, de travailler en historien d'aujourd'hui. Si l'instantané photographique fige le temps, le met à notre disposition, le récit vient le reprendre, un passage qui redonne sens aux histoires dans l'Histoire.

Saisir la conception du temps dans laquelle on baigne est très difficile, elle s'inscrit dans notre culture et se perçoit au travers de formes multiples, la linéarité, la circularité, l'anachronie... etc. On peut tenter de définir d'une part un temps de la nature ; une de ses dimensions m'intéresse beaucoup mais j'ai décidé ici de la laisser de côté : c'est la théorie phylogénétique qui a, comme l'œuvre freudienne, bouleversé la forme donnée au temps. Notons que si Darwin n'avait pas eu le talent de l'observation du surgissement de la vie au présent, il n'aurait sans doute pas pu découvrir la théorie de la sélection naturelle et penser l'évolution des espèces. Il y a le temps vécu, de notre vie quotidienne, qui ne se saisit qu'au travers de dispositifs analogiques qui en sont essentiellement des représentations spatiales et qui semblent de nos jours, avec des notions comme le « temps réel » accentuer à l'extrême l'idée d'un temps comme succession

⁶ A. Farge, op. cit.

d'instantanés ponctuels (je pense aux travaux de Paul Virilio⁷). C'est une représentation très contemporaine qui pose gravement la question de la constitution, pour l'individu, de l'Expérience. Enfin, il y a aussi ce temps cosmique que fréquentent les scientifiques et qui, s'il n'est pas essentiellement traité en équations ouvre sur le vertige de l'impossibilité de le penser.

Ce petit parcours dans l'histoire et le temps nous expose à chaque détour à ce travail de fiction indispensable à chaque sujet humain pour vivre psychiquement et pour pouvoir sécréter son propre temps. Dès la naissance le petit humain, saisi dans le passage du temps, historise, c'est-à-dire tente de donner du sens, établir des liens, élaborer une expérience à partir des incessantes informations qu'il reçoit de son système perceptif. Dès l'enfance, s'établit ainsi un tissage de relations causales, de théories infantiles (sexuelles), de mythes personnels et de romans familiaux, indispensables pour informer ou traduire un monde découvert dans la détresse et l'envahissement par le sexuel infantile. Dans « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », Freud⁸ décrit cette constitution des souvenirs, par chaque individu : d'une part il engrange des données conscientes à la façon d'un chroniqueur, d'autre part, les souvenirs d'enfance subissent un sort analogue à l'histoire des temps héroïques et à son écriture, ils sont fixés, puis rappelés, subissant à chaque fois des déformations « *au service de tendances ultérieures* » est-ce une manière de penser de l'après-coup ? De diverses manières, le psychanalyste travaille sans cesse avec le temps, que ce soit dans les conditions formelles de sa pratique, la durée et le rythme des séances, la durée des cures ou le processus analytique lui-même et les configurations temporelles que suggère la théorie bien que Freud ne thématise que très peu le concept même de temporalité.

La cure psychanalytique permet de ré-ouvrir une historisation, plus que le contenu historique, c'est un processus même qui est relancé par la réminiscence des scènes devenues figées, puis mises au présent, actualisées et de nouveau symbolisées, et ceci fait partie de la perlaboration. Pour que ce processus puisse se dérouler, il a fallu que Freud mette au point une méthode et élabore une théorie qui assure un

⁷ P. Virilio, *L'espace critique*, Christian Bourgois, 1984.

⁸ S. Freud (1910), « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », *OCF/P*, X, PUF.

traitement tout à fait nouveau de la temporalité. La théorie de l'étiologie sexuelle des névroses et de la séduction a d'emblée donné une base temporelle et l'idée d'un processus comme déterminant une causalité psychique.

Dans le texte de 1899 « Des souvenirs-couverture »⁹ est posée la question des souvenirs et du processus temporel qui entraîne leur déformation. Dans le dialogue avec son interlocuteur, Freud lui explique à propos des scènes du goût du pain et du jaune des fleurs jetées : « *C'est cela ; projeter les deux fantaisies l'une sur l'autre et en avoir fait un souvenir d'enfance. La séquence sur les fleurs alpestres est alors en quelque sorte la marque de l'époque de cette fabrication. Je peux vous assurer qu'il est très fréquent qu'on fasse inconsciemment de telles choses, pour ainsi dire comme une fiction poétique* ». Et il conclura après avoir insisté sur l'authenticité des souvenirs d'enfance, en écrivant : « *Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de la vie, non comme elles étaient mais comme elles sont apparues à des époques d'évocation ultérieures* ». L'expression « souvenir-couverture » masque quelque peu l'importance du mouvement temporel, la flèche du temps n'est plus passé/présent/futur mais présent/passé/futur et se trouve évoqué un processus complexe de déformation-transformation. Ce texte ne semble pas renvoyer nommément à l'Après-coup tel que proposé dans l'*Esquisse*, mais en donne cependant une remarquable démonstration et donne forme à une nouvelle conception de la temporalité.

À cette époque, depuis déjà plusieurs années, Freud élaborait la notion d'inconscient, d'abord à partir de la clinique pour comprendre les issues de l'excitation, le processus de refoulement découvert comme « sans conscience ». Puis il échafaude des représentations théoriques sous forme de noyau central, origine de structures ramifiées et de nœuds, et un « inconscient » de plus en plus clivé. Il y aurait eu une nécessité dans cette première topique, de penser une différence radicale de temporalité entre les processus inconscients et le système préconscient-conscient.

Si on reprend la description de Freud dans la métapsychologie¹⁰ en ce qui concerne la

9 S. Freud (1899), « Des Souvenirs-couverture », *OCF/P*, III, PUF, p. 269.

10 S. Freud (1915), « Métapsychologie », *OCF/P*, XIII, PUF, p. 226.

temporalité : « *Les processus du système inconscient sont atemporels (zeitlos) c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, ne se voient pas modifiés par le temps qui s'écoule, n'ont absolument aucune relation avec le temps. La relation temporelle elle aussi est rattachée au travail du système conscient* ». J'ouvre une petite parenthèse à propos de la traduction de « Zeitlos » : « *Die Vorgänge des Systems usw sind zeitlos, d.h. sie sind nicht zeitlich geordnet...* », mot d'une précision absolue selon J.-C. Rolland,¹¹ qui le traduit par « sans temps ». On le retrouve comme qualité propre du ça et selon la traduction de J. Laplanche¹², le mot qui correspond est l'« atemporel ». On lira parfois intemporel ce qui en français me semble avoir la connotation d'immatériel, pourquoi pas ? A. Green¹³ utilise plutôt « hors temps » : « *ausser Zeit* » ?

Pour l'inconscient, il faut aussi prendre en compte l'absence de la contradiction, les processus primaires et le remplacement de la réalité extérieure par la réalité psychique. Il s'est avéré indispensable pour la première topique, que soit élaboré par inférence un système qui dérouté absolument ce qu'on constate au niveau conscient. Cette qualité d'atemporalité de l'inconscient n'est pas très facile à entendre pour « un observateur extérieur » si cela est imaginable ! Récemment le physicien Étienne Klein,¹⁴ un grand connaisseur de Chronos, s'en étonnait après la lecture d'André Green, il accepte le terme de « temps éclaté » mais il explique que s'il y a bien une invariance de l'inconscient, mieux vaudrait se garder de l'appeler intemporalité ou atemporalité. Si l'inconscient perdure sans s'user, c'est bien parce qu'il est porté lui-même par le cours du temps qui précisément continue à le faire être identiquement à lui-même. Le fait qu'il échappe à la flèche du temps n'implique nullement qu'il est hors du temps. Il baigne simplement dans un temps sans devenir. S'il s'agit bien de processus, relevant donc d'une certaine procession, comment ceux-ci pourraient-ils avoir lieu sans aucune relation au temps ? Et il propose aux analystes le terme quantique de « la variable cachée » puisque le non-temps est en soi impensable (sinon

11 J.-C. Rolland, « La séance, unité de travail psychique », *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998, pp. 260-261.

12 J. Laplanche, « Court traité de l'inconscient », *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Quadrige, PUF, 1999, p. 93.

13 A. Green, « Le temps et l'autre », *Le temps éclaté*, éd. Minuit, 2000, pp. 167-180.

14 E. Klein, *Les tactiques de Chronos*, Champs Flammarion, 2004.

peut-être pour Lewis Carroll). Ceci est évidemment très difficile à utiliser, sinon comme métaphore. Mais en convoquant ainsi une théorie qui a permis de penser la possible superposition d'états différents à un niveau élémentaire, Étienne Klein rejoint la description de Rome de « Malaise dans la civilisation » (1929) ; « une fable, qui est censée faire imaginer au plus près ce qu'est l'atemporalité de l'inconscient », je cite François Gantheret¹⁵ lors des Entretiens de 2007. La conservation du terme « atemporel » me paraît autant nécessaire pour éviter une représentation simple d'un inconscient qui serait fait de contenus masqués, que pour traduire cette attraction de la psyché, qui est aussi une attraction de toutes les théories qui tentent d'expliquer la réalité - depuis les théories infantiles - pour un point originel, inatteignable atemporel et constamment au présent.

Le modèle de la séduction généralisée de Jean Laplanche (et de ce qu'il a dénommé « situation anthropologique fondamentale ») nous fait voir les choses sous un angle bien précis : l'adresse énigmatique de l'autre s'implante et une part intraduisible, forme ce reste qui devient le processus inconscient, cet autre interne. Et je cite Jean Laplanche : « Selon cette perspective, l'adjectif atemporel (*zeitlos*) ne désigne pas une qualité extrinsèque de l'autre en nous, mais son être-même, déterminé par sa genèse : l'exclusion du travail de temporalisation, propre au système Préconscient / Conscient ». Et Jean-Claude Rolland¹⁶ écrira « Cette temporalité de l'inconscient, nous la connaissons dans l'actualisation où l'excitation pousse la trace mnésique à se décharger sur toutes les scènes qui lui sont disponibles : le rêve, le symptôme, la représentation de mot dans l'expérience transférentielle ». Peut être est-ce essentiellement dans le transfert ou plutôt dans les transferts, dans le modèle de la fulgurance du temps interprétatif, comme dans le modèle du « Witz », que se révèle l'insaisissable temps du processus inconscient. La fulgurance de ce temps ne peut être figurée.

L'analogie avec l'expérience esthétique est séduisante mais incertaine même si cette épreuve pose aussi la question de la mise en forme de forces en mouvement.

15 F. Gantheret, « L'art aux limites. Exploration aux frontières dans le malaise dans la culture », *Documents & Débats*, n°70, 2007, pp. 33-34.

16 J.-C. Rolland, « Compulsion de répétition, compulsion de représentation », *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998, pp. 201-258.

Dans la tentative de création, nous avons toujours simultanément recours à différentes catégories de la représentation. Ainsi, Lessing¹⁷ au XVIII^{ème} a rouvert ce débat ancien, en reposant le problème du Laocoon, c'est-à-dire reprenant la réflexion autour de cette statue romaine (Le prêtre et ses deux fils, étouffé par un serpent). Quelle serait meilleure représentation pour le cri (ou la jouissance ou le point de la mort), est-ce la sculpture ou le récit poétique ? C'est-à-dire, faut-il avoir recours à la forme plastique, offerte à la vue comme la sculpture ou la peinture (nous revenons donc à l'image !) ou faire le choix, radicalement hétérogène de la poésie dont l'objet propre est une action par et dans le langage.

Avec les propositions de la deuxième topique, l'inconscient est englobé dans un ensemble où tout n'appartient pas au refoulé, une part du moi fonctionne avec les processus inconscients. La figuration d'un chaos comparable à un chaudron plein d'excitations en ébullition (Freud,¹⁸ 1933) donne une représentation du psychique comme étant d'une grande pluralité de nature qui rend plus difficile la discussion de cette atemporalité et conduirait à d'autres représentations de la pulsionnalité.

L'idée de pulsionnalité nous rappelle qu'on ne peut concevoir de système vivant sans rythmicité, est-ce là d'ailleurs ce qu'on dénomme l'archaïque ? Je crois même qu'au-delà, l'ondulatoire est une condition de l'univers, tel que nous le pensons. On ne peut percevoir directement l'écoulement du temps mais la périodicité est une des formes qui le rend saisissable. Dans le « Bloc-notes Magique » Freud¹⁹ souligne : « J'ai fait l'hypothèse que des innervations d'investissement sont envoyées par coups périodiques rapides de l'intérieur vers le système Pc-Cs perception-conscience pleinement perméable et sont ensuite retirées. (...) ce serait comme si l'inconscient par le moyen du système Pc-Cs tendait en direction du monde extérieur des antennes qui après qu'elles en ont dégusté les excitations, sont rapidement retirées. » Cette métaphore du bloc-note magique est très éclairante pour la notion d'inscription des traces sur une psyché naissante. Cependant avec

17 Lessing, *Laocoon*, Coll. Savoir sur l'art, Hermann, 1990.

18 S. Freud (1933), « La décomposition de la personnalité psychique », XXXI^e leçon, *OCF/P*, XIX, PUF, pp. 156-157.

19 S. Freud (1925), « Notes sur le Bloc Magique », *OCF/P*, XVII, PUF, 1992, p. 143.

ce modèle reste un point d'interrogation. À quoi peut correspondre pour l'inconscient ce « déclenchement » qui implique un « passage au temps » vers les autres systèmes. Le recours à l'expression freudienne, répétée dans la métapsychologie de « processus inconscient » permettrait de considérer comme indispensable la désignation d'une base inerte originaire, atemporelle ou plutôt hors temps, du processus qui lui-même ne peut qu'être temporalisé et repérable par ses conséquences au niveau du préconscient et du conscient.

Catégories voisines, continuité et discontinuité sont constituants essentiels du rythme de la vie, tant dans sa dimension diachronique que synchronique. Avec le « Jeu de la bobine », présence/absence, disparition/retour, gestualité ludique et utilisation du langage en présence d'un adulte qui écoute, Freud associe cette articulation du champ du langage avec celui de la pulsion, un moment de symbolisation et de passage à une organisation de la temporalité. Ces composantes de la temporalité sont structurantes pour la psyché, et leur dynamique essentielle, dans ce qui se constitue pour l'individu comme expérience. D'autre part, les conséquences cliniques sont multiples. Citons les rythmes divers qui s'instaurent et se répètent dans les cures entre l'analyste et son patient et à de multiples niveaux, parfois à peine perceptibles (la voix et sa musicalité, le tempo de la parole par exemple) et qui participeront aux configurations du transfert. Dans le dispositif de la cure, continuité et discontinuité initiées par la succession des séances, feront partie des éléments singuliers qui participent au processus analytique. Une discontinuité dans le fonctionnement psychique accompagnée d'agirs, peut aussi affecter gravement la possibilité d'engager ou de poursuivre une analyse.

Le travail de Freud avec l'homme aux loups a donné lieu à de multiples commentaires, il est exemplaire pour la question de l'après-coup et du travail singulier de Freud avec le fantasme de scène primitive. J'envisageais plutôt de rechercher un exemple (petite contribution au travail d'histoire) d'analyse menée par Freud « au-delà de 1920 » alors qu'on ne dispose que de peu de documents de sa propre main. Ce qu'a écrit S. Blanton²⁰ est difficilement utilisable, de même

20 S. Blanton, *Journal de mon analyse avec Freud*, Le fil rouge, PUF, 1973.

que le livre de Josef Wortis²¹ récemment réédité chez Karnac, par contre j'ai lu avec beaucoup d'intérêt le livre d'Abram Kardiner²² *Mon analyse avec Freud, réminiscences*, publié en 1977, alors que la cure s'était déroulée en 1921-1922, dans une période charnière sur le plan de la théorie et je vais en rapporter quelques points qui me semblent intéressants.

A. Kardiner a rejoint après son analyse l'Institut de New York créé par Brill et a ensuite créé à Columbia un Institut avec d'autres analystes dont Rado. Il est connu comme un des fondateurs du groupe « Culture et personnalité » et s'est distingué par ses travaux d'anthropologie culturelle mais ce n'est pas cela qui nous concerne présentement. Cet ouvrage autobiographique est un témoignage très précis et concis de son travail analytique personnel.

Un entretien préliminaire est brièvement relaté, Kardiner parle à Freud de quelques séances effectuées aux USA avec un psychiatre nommé Frink. Freud lui demande ce qu'il en a retiré, n'obtenant pas de réponse de Kardiner, il termine sa phrase « une petite névrose » ! Puis l'engagement de la cure est décidé.

Au cours de la première séance, inaugurée par un « vous savez ce que vous avez à faire » Kardiner fait une description extrêmement précise et interminable de la vie de sa famille et de sa vie d'enfant, immigrant à New York au début du XX^{ème} siècle. Il a perdu sa mère à l'âge de 4 ans de tuberculose, sa sœur aînée s'est d'abord occupée de lui - il parle de survie - puis une belle-mère au comportement ambivalent alors que son père avait les plus grandes difficultés à organiser sa vie. Il donne une précision : enfant il avait peur des Indiens, une terreur mortelle des masques portés par les enfants et garde le souvenir de l'effroi intense devant des personnages en cire (des meurtriers), vus dans un musée. Durant ce long récit Freud ne dit pas un mot, puis à la fin lui demande s'il avait préparé, lui dit que c'est une présentation parfaite et rajoute en allemand « *Druckfertig* » (= bon à tirer).

Aux séances suivantes, la même chose se produit, c'est la suite infiniment documentée de son histoire, au début Freud fait d'abord une brève remarque sur

21 J. Wortis, *My analysis with Freud*, Jason Aronson inc., Northvale, 1994.

22 A. Kardiner, *My analysis with Freud. Reminiscences*, Norton, New York, 1977.

sa tendance à s'identifier à sa belle mère puis ne dit plus rien. Nous en arrivons à la description de toutes ses études et de ses relations avec les autres. Après un long temps, Freud intervient, reprenant ce qu'il avait dit quelque temps avant et soulignant la répétition entre sa réaction à une rupture affective et sa réaction à la mort de sa mère. Il reconnaît l'importance de ses sentiments d'inutilité, d'abandon et de dépression mais lui dit avec insistance que s'il peut être effondré, il ne perdra jamais le sens de la réalité (ma traduction). Sans transition Kardiner reprend son récit sur ses études puis aborde un ancien rêve déjà raconté à Frink. Freud donne longuement son avis, reconnaissant l'humiliation qu'il a vécue, la dureté de son combat pour survivre. À propos d'une fantaisie sexuelle avec sa belle-mère qu'il a décrit comme séductrice (« ce n'est pas ma mère, mais quand même une belle proie ! »), Freud précise : « *Il n'y a rien d'inconscient là-dedans. C'est une manifestation du complexe d'Œdipe.* »

Ensuite, il interprète un autre rêve comme une résistance à le laisser creuser dans son passé et propose la construction suivante : « *Après l'arrivée de cette belle-mère, le caractère de votre père s'est amélioré ainsi que vous auriez pu le désirer, mais vous êtes cependant resté obéissant et soumis pour ne pas exciter ce dragon endormi !* » Là, Kardiner manifeste son désaccord. Il nous explique en note qu'il y a réfléchi pendant des années, que Freud a fait une erreur et que « l'inventeur du transfert » n'a pas décelé le transfert dans ce qui se passait là à l'instant et que de cette façon il a ramené toute la scène actuelle vers le passé et a fait de l'analyse une reconstruction historique. Kardiner reprend le même thème et Freud élève la voix et dit « *Vous vous trompez au sujet de votre belle mère. Même s'il est exact qu'elle vous a procuré un environnement structuré, elle vous a aussi sur-stimulé sexuellement augmentant de ce fait votre culpabilité à l'égard de votre père. Ce dilemme vous a fait fuir dans une homosexualité inconsciente par la voie d'une identification à votre mère naturelle. Finalement vous vous êtes identifié à votre mère en totale détresse par peur de vous identifier à un père d'une telle agressivité* ». Un peu plus tard Freud entreprend de lui réexpliquer l'homosexualité inconsciente dans le complexe d'Œdipe. Kardiner qui ne manque pas d'humour signale qu'entre « étudiants » - ceci désigne le groupe d'analysants de Freud qui se retrouvent à

Vienne - ils ont comparé leurs notes et reçu la même construction de « routine » ! On peut penser qu'il y a là un moment de crise pour les deux belligérants, un moment important où dans le transfert, le jeu des forces pulsionnelles est exacerbé et relance le processus analytique.

La perlaboration ne tarde pas. Kardiner explique qu'il a fait un rêve de masque qui lui a causé une grande frayeur et repense à son ancienne phobie des masques et des figures de cire habillées. Il associe sur l'immobilité faciale, l'absence d'expression, de sourire, et se souvient d'autres rêves dans lesquels il se regardait dans un miroir et voyait son visage ne refléter aucune émotion, et qu'il se mette à rire ou à faire des grimaces, rien ne changeait. Freud construit : « *Le premier masque que vous avez vu, c'est le visage de votre mère morte* ». Lorsque quelque temps après, Kardiner se renseigne auprès de sa sœur, il s'avère qu'en effet, lorsque sa mère est décédée il était seul avec elle dans la maison et la réponse de Freud suggère qu'il n'y a pas à insister sur la vérité matérielle mais plutôt sur la vérité historique.

Le texte autobiographique d'Abram Kardiner a été récemment étudié par Haydée Faimberg (2009) pour illustrer les concepts d'après-coup et de construction. Cet auteur souligne l'idée que la construction a le même effet qu'un souvenir retrouvé et crée un lien manquant, que ce qui est répété dans la cure soit n'a jamais existé comme représentation, soit n'a pas pu être intégré dans l'espace psychique. Kardiner a répété au lieu de se souvenir, l'après-coup a été anticipé par son récit sur ses phobies, mais aussi par ses actions (*agieren* de transfert) pour rendre Freud « vivant ». Ainsi, Freud a pu élaborer ce qui devient sa construction et qui se fait justement autour du « manque de réponse » du visage.

Ce qui s'est actualisé dans le transfert est une expérience de la mort et du sexuel qui avait été inaccessible à l'enfant. L'après-coup est au présent en ce point où se découvre le sens de la phobie et cette reprise symbolisante doit sans doute être associée à ce qui s'est produit depuis le début de la cure dans le transfert avec l'analyste. Il y a eu comme remise à disposition de forces pulsionnelles jusqu'à ce que Freud « élève la voix ! ». En lisant le texte de Kardiner, même si on peut supposer qu'il y eut une longue élaboration entre le travail d'analyse et la publication on est saisi par la sobriété et l'aspect contemporain

de ce travail de Freud. Je crois que ceci donne tout son sens à ce que Jacques André, lors du Congrès des Psychanalystes de Langue Française, nous a proposé. *Du Trauma à la signification : « L'après-coup est passage, de la répétition à la remémoration, de l'imaginaire (le surgissement de la représentation inconsciente) au symbolique (la réintégration du passé), du chaos à l'histoire, du silence au récit, de l'infantia à la parole. »* et je cite un peu plus loin : « (...) Il condense, il fond ensemble deux mouvements que la logique distingue : passé vers présent, présent vers passé mais il ouvre le temps, le procès de temporalisation. »

Dans « Remémoration, répétition, perlaboration », Freud²³ écrit que « l'analysé répète au lieu de se remémorer, et il répète tout - ce qui provenant des sources de son refoulé, s'est déjà imposé dans son être manifeste - beaucoup de choses y compris les symptômes. » (...) « Nous n'avons pas à traiter sa maladie comme une affaire d'ordre historique mais comme une puissance actuelle. » (...) « Et alors que le malade le vit comme quelque chose de réel et d'actuel, nous avons à y opérer le travail thérapeutique qui consiste pour une bonne part à ramener les choses au passé ». Ceci est écrit en 1914 et rentrera vraiment dans la théorisation en 1920. Comme d'autres concepts freudiens, la compulsion de répétition a d'abord été décrite à la fois par son action dans le processus analytique et comme une difficulté pour la cure, une résistance au travail de remémoration, une poussée au service de l'agir et de la destructivité, ce qui peut donner à l'histoire personnelle une forme de destinée. Elle pourrait se situer aussi dans le registre des symptômes comme dans la névrose obsessionnelle. Mais finalement la compulsion de répétition, cette contrainte issue du ça apparaît dans « Constructions dans l'analyse »²⁴ comme une force en action dans le transfert, une action vers l'autre en présence, une modalité de liaison. Ses transformations, dans les conditions même de la cure sont alors partie prenante du processus analytique.

Ces approches de l' « Histoire » m'ont fait repenser à un patient que j'avais quelque temps, sur ma

23 S. Freud (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF/P*, XII, PUF, 2005, p. 191.

24 S. Freud (1937), « Constructions dans l'analyse », *OCF/P*, XX, PUF, 2010.

scène intérieure, surnommé « l'historien ». Un homme dont j'avais un moment douté de sa capacité à entreprendre une analyse.

Lors du premier entretien, j'avais été très inquiet par ce qu'il disait de son état psychique. Il évoquait une inhibition dépressive, importante pour cet homme d'une cinquantaine d'année qui faisait carrière dans le milieu culturel. Il disait clairement (et de manière provocatrice) l'enjeu vital d'une amélioration rapide. Il rajoutait des éléments familiaux propres à m'inquiéter. Il approchait de l'âge auquel son père était décédé, après une dizaine d'années de réclusion chez sa propre mère ayant mélancoliquement tout abandonné de la vie sociale.

Au cours de quelques entretiens préliminaires il m'est apparu plus mobile psychiquement et doté d'une insolence et d'une ironie assez vive. Il avait une connaissance assurée de la théorie et de la pratique analytique, et je pensais qu'il avait déjà dépensé une énergie considérable dans l'évitement d'une cure personnelle et assez rapidement nous nous sommes mis d'accord pour une cure analytique.

Dès le début de sa cure, les séances sont entièrement occupées, saturées par un interminable récit, cet homme parle sans cesse, très bien d'ailleurs, le vocabulaire est choisi, un peu suranné, critiqué. Je me disais qu'il avait une réelle capacité de conteur. Il conte l'histoire de sa famille, surtout maternelle ou de ses ancêtres, et ne m'épargne aucun détail de ce qui va constituer pendant de nombreux mois une sorte de roman à épisodes. Un long récit très peu associatif et sans incident, sans lapsus, sans rêve. Je rêve parfois en visitant et revisitant tous ces lieux qui me deviennent familiers.

Pendant un certain temps, je suis à l'affût des mots et des petites failles du langage. Peine perdue tellement le contrôle est rigoureux et lorsqu'il m'arrive de reprendre un mot, la réaction est vive : « Commencez pas à jouer au lacanien ! ». Mais j'ai l'impression d'être en fait une grave menace pour son monde interne.

Maintenant, je le trouvais désagréable et je devenais de plus en plus silencieux. Sur la scène il y a un enfant tout puissant qui ne joue jamais, ne parle qu'à des adultes et qui sait tout, ouvre toutes les portes. Et puis, je garde en mémoire une répétition. C'est un souvenir très souvent rappelé : « Je suis très jeune, je cours très vite dans la rue pour arriver à l'heure à

l'école ». Il y a différentes versions. C'est aussi dans la cure, il est toujours rigoureusement à l'heure mais parfois vraiment très essoufflé et puis il y a eu au début beaucoup de discussions sur les horaires et des modifications multiples.

À un moment, j'ai l'impression d'un petit changement, il semble jouer en se moquant de mon appartement. Mais ce rapprochement est vite chèrement payé par un déplacement du transfert. C'est un coup de foudre pour une femme (médecin) qui travaille à l'autre bout du pays. Les séances deviennent difficiles dans la réalité matérielle et toute sa pensée est occupée par cette idylle. La scène s'est en partie déplacée mais je me dis que l'enfant est toujours là.

Son affaire amoureuse s'est terminée aussi brutalement qu'elle avait commencé. Sa compagne habituelle a découvert une lettre. Lorsqu'il en a parlé, j'ai eu l'impression qu'il devenait un adolescent surpris et furtif attendant une réprimande, façon de m'assigner une position transférentielle.

Le déroulement de cette cure s'est alors trouvé modifié, dans un laps de temps assez bref autour de quelques séances. Tout d'abord, j'ai dit qu'il ne rapportait jamais de rêve, ce n'était plus tout à fait exact, il y avait eu quelques fragments, à peine interprétés. Un jour, il arrive et me dit d'emblée qu'il a rêvé. Deux gardiens, un homme très âgé qui ne sait pas qu'il est malade et un homme plus jeune « un intellectuel » qui frappe légèrement dans l'ébrasure de la porte. Comme à son habitude, il associe peu, attend, puis commence un petit cours de français « *J'ai dit ébrasure mais c'est rare, il y a deux mots possibles on peut dire aussi embrase...* » Je rajoute « ...ment ». Il rit, ce qui n'est pas habituel et dit « non, embrasure... », donne une explication sur le mot, conclut « *Je me suis fait avoir* » et la séance se termine.

Je suis un peu étonné et je me dis « petit cadeau de départ », je sais qu'il part pour deux semaines.

À son retour, il parle de son travail puis dresse le portrait d'une femme « *absolument terrifiante* » avec laquelle il a dû discuter de contrat, parle de ses craintes de rater l'avion du retour après un incident... puis associe le retard... repense à une des versions de cette scène d'enfance : *le petit garçon court très vite seul dans la rue...* et j'interprète : « *et il s'éloigne très vite ...* ». Il y a un assez long silence. Il reprend son flux habituel. Il ne reparlera vraiment de ce moment que quelques

années plus tard « comme un bouleversement radical ».

À la séance suivante, il arrive plutôt agité. Il évoque une altercation avec sa mère au téléphone et un souvenir d'enfance est revenu vivement à sa mémoire : au cours d'une crise de nerfs, elle avait provoqué un début d'incendie.

Par rapport à cette séquence, le repérage du temps est bouleversé. Je voudrais d'abord souligner l'importance de la période du transfert latéral, véritable éruption volcanique qui a provoqué une rupture de rythme autant dans le déroulement matériel de la cure que dans le cours interne des séances. Mais le détournement de mon attention est resté relatif et je me rapprocherai de la solution proposée par Laurence Kahn²⁵ « (...) *Le parvis du théâtre est malgré tout un dedans déguisé en dehors. L'analyste considérera alors le transfert latéral comme un avatar du transfert en ce qu'il redouble la résistance ordinairement opposée à celui-ci, celle que Freud repère sous l'aspect de la « déformation par transfert ». Il traitera donc le transfert latéral comme une déformation de la déformation.* ». Il s'agit là d'envisager une autre solution, celle de l'acting out. Ceci a sans doute permis le maintien et l'intensification d'un mouvement régressif et un réinvestissement réciproque du terrain du langage, ce qui rouvre un terrain de jeu, lieu d'une symbolisation dans le transfert. Dans cette cure, alors que toutes les « histoires du passé » avaient tendance à s'effacer de ma mémoire, une actualisation conflictuelle a permis de réinvestir la séance (son embrasement), puis d'interpréter son « rapprochement/éloignement » (de l'analyste) lors de son aventure et de son récent voyage en lien avec la scène infantile. Dans la suite de la cure il n'a repris que partiellement le récit de ses histoires de famille mais il a pu commencer à mettre en place ce qui sera une longue élaboration de ses figures imagoïques.

Au cours de ce trajet, à chaque contact avec l'histoire je m'en suis éloigné, la situant plutôt du côté des modes de défense secondarisés et des résistances. Il y a de nombreuses manières d'évoquer l'issue du travail analytique, lever l'amnésie infantile, rendre l'inconscient conscient, et puis le « *Wo Es war, Soll*

25 L. Kahn, « La confusion des réels », *RFP*, LXXIII, 2009, n°3, pp. 667-679.

Ich werden »²⁶ et ses interprétations et l'espoir d'un processus civilisateur aux différents niveaux que ce mot permet d'envisager, et parfois la formule « réappropriation de l'histoire personnelle » est soulignée.

La notion d'historicité est aussi convoquée, surtout dans des textes anglo-saxons, et dans un sens assez analogue au terme d'historisation. Ce processus est alors souvent mis au travail comme une des issues de la création de l'espace transitionnel. Selon Winnicott, le jeu et l'expérience culturelle permettent de relier le passé, le présent et le futur, donc il y a entre autres créations celle de la temporalité, ce qui pourrait nous amener à ouvrir la question d'un rapport à la sublimation.

Nul n'échappe au cours du temps dès l'arrivée au monde, entre le bouillonnement du chaudron et la mise en ordre historisante inaugurée par l'accès au langage ; il peut y avoir beaucoup d'essais et d'erreurs et d'impasses, autant de discontinuités. Le travail analytique nous donne accès à l'émergence de l'infantile, et on peut se poser des questions sur le

devenir de ce qui est ainsi mobilisé, questions toujours différentes dans leur singularité mais bien présentes. Après une intervention de Freud, Kardiner lui demande ce qu'il va bien pouvoir en faire ! Freud lui répond « *votre Œdipe, vous allez vous réconcilier avec lui...* ». Cette réconciliation avec son histoire, est-ce une façon de penser l'après du travail analytique ?

Certains analystes, dont Jean Laplanche, insistent sur l'idée de reprise d'historisation dans la cure, mais une reprise qui serait transformante. Dans l'instantané des moments interprétatifs, dans le moment de l'actualisation comme nouveau passage du temps en présence de l'autre, par cette symbolisation issue de l'épreuve de l'autre dans le transfert, l'analyse permet au patient de se resituer dans son histoire singulière avec de nouveaux refoulements qui se substitueront aux anciens, et de reprendre le fil de sa construction historique.

Je crois que finalement les histoires, les événements sont quoiqu'il en soit toujours en suspens, toujours en souffrance de se réinscrire ou pas dans le flux continu d'une histoire qui sans cesse se forme et se déforme entre la fulgurance de l'instantané et l'attraction du récit de la fiction.

²⁶ S. Freud (1933), « La décomposition de la personnalité psychique », XXXI^e leçon, OCF/P, XIX, PUF, p. 163.

Commentaire du texte de Jean H. Guégan

Jean-Claude Rolland

Pardon d'abord à tous, à Jean H. Guégan, et à mes collègues et amis de l'APF de ma défection bien involontaire, et frustrante pour moi surtout ; pardon aussi de l'obombration que subit nécessairement ma réflexion au constat de ce qui m'empêche d'être, ici, aujourd'hui, en présence, avec vous. Et merci au Conseil de sa généreuse amitié.

La question de l'associativité encadre à mon sens la réflexion de Jean H. Guégan, elle est explicitement présente à l'entrée et à la conclusion de son texte ; elle est aussi sa référence centrale dans son examen de l'histoire, de la temporalité, du temps dans l'analyse, qui fait le corps de son texte. Ce mot d'associativité vient à la mode, je m'en réjouis car cela signe un retour de la théorie vers la clinique de la cure. René Roussillon, dans le dernier numéro des *LCP*, rappelle avec justesse que Freud a conduit une recherche minutieuse sur l'associativité dès les *Etudes sur l'hystérie* et que celle-ci représentait à ses yeux une sorte de préconception de ce qui serait l'essence associative de l'appareil psychique. Au-delà de l'aspect strictement technique du traitement de l'hystérie, l'associativité ouvre une question théorique fondamentale. Le même auteur rappelle encore justement que pour Freud l'associativité englobe, et le cours particulier des associations verbales énoncées par le patient sous l'effet du transfert, mais aussi et tout autant ce que le patient exprime par son corps, ses gestes, ses attitudes, sa prise de possession du cadre, ses retards, ses absences etc.... Pour Freud l'associativité est cette conjonction d'une sémiologie, par définition langagière et d'une sémiotique des images et des postures ; un tissage où se figurent et se représentent, où se répètent, les formations inconscientes actualisées par le transfert sur l'analyste.

Je veux insister sur une autre dimension de l'associativité, découlant de ce que je viens de dire, qu'elle est au service absolu et exclusif de la remémoration de l'infantile « dans tous ses états », permettez-moi ce mot évoquant l'intitulé de la Journée APF de Lyon.

Elle est aussi bien au service du retour des souvenirs refoulés, que de la reconstruction des motions de désir abolis par le clivage, que de la retrouvaille des objets anéantis par la violence de la négativité. En séparant de façon caricaturale et radicale ces catégories de la mémoire inconsciente, je veux faire apparaître que la remémoration déterminant l'associativité accomplit des tâches hétérogènes, explore des lieux psychiques très différents, s'affronte à des forces pulsionnelles diverses voire contradictoires. Mais ces opérations se rangent toutes sous la bannière de ce que Freud appelait « levée de l'amnésie infantile » et dont il pensait - il l'a répété en de nombreuses circonstances - qu'elle était la condition même de la guérison du symptôme, de toute guérison. Tâche éminemment complexe, expliquant la pénibilité du travail de l'analyste et la longueur des cures.

La négativité présente étymologiquement dans ce concept d'amnésie avec son préfixe privatif est de l'ordre d'une violence, plus structurale que pulsionnelle, mais affecte des degrés variables et si je lis analytiquement le beau texte de Jean H. Guégan, je constate que les deux illustrations cliniques qui portent sa réflexion se situent justement aux deux extrêmes de cet éventail. Dans la scène de rue rapportée par le premier patient, centrée sur l'homme en flamme, le recours à l'image photographique indique la valeur projective qu'il a aussitôt attribuée à ce spectacle et que le récit de l'analyste rapproche clairement du suicide des proches à cause desquels il a entrepris son traitement. Disant cela, je parie que le discours de l'analyste rapportant le matériel d'une cure est partie intégrante de l'associativité. Mais j'ajouterai que le récit concernant plus ponctuellement la destruction du boîtier contenant les images enregistrées compulsivement et comme dans un autre espace que l'espace psychique propre, viendrait indiquer la destruction « analogue » des traces mnésiques infantiles activées par ces suicides. Je parie ici que l'évocation par le patient de cet événement actuel est

déterminée par un événement infantile si détruit que la seule voie de la métaphore est ouverte à son retour. L'écrasement des traces mnésiques, la dispersion de leurs fragments à distance de l'explosion, et leur exclusion du champ de la subjectivité sont des opérations de l'amnésie infantile que, pendant longtemps le travail analytique, l'associativité, ne lève pas mais contourne, la projection est ici ce contour.

À l'inverse celui qui est nommé l'historien met en scène, figure d'une façon assez vivante et familière la relation infantile violemment ambivalente qu'il a nouée, et continue de nouer à travers l'analyste, avec un père proche et lointain, aimé et haï ; d'un côté il isole son analyste, le dépouillant de son aptitude interprétative ; de l'autre en arrivant tout essoufflé à sa séance, il expérimente par répétition, et aussi par représentation, l'attraction amoureuse le précipitant vers lui.

Alors que dans le premier cas, il est comme interdit de penser que l'image de l'homme en flamme sert de support visuel à « un objet œdipien » répudié, dans le second cas l'objet paternel trouve à se figurer sans ambiguïté. Bien sûr c'est la proximité, dans le récit que nous donne l'analyste de cette cure, des référents « forclusion », « père », « précipitation », les deux premiers sémiologiques, le troisième sémiotique, qui nous permet d'entendre que s'actualise là une telle motion infantile ; mais on voit aussi que c'est l'écoute qui repère cette proximité : dans la cure, c'est l'écoute de l'analyste (et l'interprétation) qui disjoint la répétition de la représentation. Une même tendance compulsive les rapproche, les confond et cependant il n'échappe pas à Jean H. Guégan dans la construction même qu'il nous donne de cette cure qu'un très fort transfert paternel tente de s'y symboliser.

Sur la question du temps, à laquelle je vais m'arrêter avant d'aborder celle de l'histoire, Jean H. Guégan dit deux choses, bien connues, largement admises mais auxquelles il fait faire une rotation assez intéressante : Le *Zeitlos*, terme par lequel Freud définit l'atemporalité de l'inconscient, mérite en effet qu'on déploie son extrême subtilité. C'est, si l'on veut, un « hors temps », un « non temps », si l'on définit le temps comme ce qui s'écoule, comme le fleuve se perd dans la mer, ou comme la flamme consume la bougie qui la nourrit ; mais c'est quand même un temps, Étienne Klein a raison, un temps arrêté, un « temps qui ne passe pas » comme dit J.-B. Pontalis, un temps dont l'écoulement

naturel a été suspendu, entravé, par un travail de contre-investissement pulsionnel et de constructions défensives qui font la matière même de la maladie psychique. Donc un temps activement arrêté, et pour les besoins du moi (contre l'angoisse), et aussi pour ceux du ça et la conservation de ses précieux objets œdipiens. Jean H. Guégan évoque Darwin et, en effet, ce temps arrêté de l'inconscient que le travail de la cure vient remobiliser, on pourrait le comparer à ce qui se passe pour des espèces animales ou végétales qui, du fait de conditions climatiques ou géographiques particulières, conservent des formes archaïques abolies ailleurs par l'évolution. À la différence que le psychisme doit construire les conditions permettant cette conservation et c'est un travail coûteux.

La seconde chose concerne la temporalité caractérisant l'émergence, ou la représentance, des formations et de la mémoire inconsciente dans la situation analytique : ce qui est passé et est demeuré en l'état originare, s'y présente au présent, en présence, je ne joue pas sur les mots ; l'actuel, objet ordinaire de la narration, tout l'actuel, le plus insignifiant comme le plus traumatique, y sert de support à la mémoire de l'infantile. C'est ici qu'intervient le travail analytique, l'activité interprétative de l'analyste et tout autant l'activité associative du patient. Elles viennent séparer ce présent du passé, c'est mieux de dire, restituer à partir du présent ce passé ; et par là faire subir une rotation au jeu de la compulsion mise en acte par le transfert en substituant, à la répétition, la représentation. Le présent qui se découvre un passé se représente, renonce à sa présence.

Ce qui me paraît important est que cette temporalité qui mêle et disjoint différents temps, comme elle mêle différents registres d'expression, qui est donc une temporalité multiple, hétérogène et dynamique puisqu'elle convertit incessamment les modes verbaux, cette temporalité caractérise fortement l'associativité dont je parlais tout à l'heure et rend compte de son efficacité quant au changement psychique et au pouvoir psychothérapeutique de la cure. Elle caractérise aussi le rêve.

Mais il y a une troisième chose que ce texte fait apparaître d'une façon non thématique, par une voie plus associative voire poétique, peut-être par la confrontation que vous faites des visions opposées qu'ont de la temporalité différentes sciences. C'est

une chose à laquelle je n'ai jamais pensé, je ne peux la formuler qu'au travers d'une interrogation : et si le temps, celui qui mesure l'écoulement, qui organise la vie, qui institue l'histoire, si ce temps était un donné extérieur à l'individu, un donné de la culture, comme l'est la langue, et qui vient ordonner, symboliser, comme le fait encore la langue et, seulement jusqu'à un certain point, la matière pulsionnelle et structurale de l'appareil psychique ? Cela m'a frappé de penser le soin qu'on prend à inculquer à l'enfant cet ordre temporel séparant le sommeil de l'éveil, le repos du travail, et rythmant les besoins du corps et qui est peut-être analogue au soin qu'on prend à lui transmettre sa langue. Le temps pourrait-il être comme celle-ci qualifié de maternel ?

Là, j'ai un gros regret de n'être pas là avec vous pour rêver et discuter de cette étrange hypothèse. Si en effet, le temps, comme la langue, est ce lieu, cette instance, cette interface où le « sujet » s'articule à la « culture », où la « psychologie collective » se convertit en « psychologie individuelle », où la grande histoire se mue en biographie, alors je comprends beaucoup mieux l'importance que Freud attribue à l'événement historique, à l'événement réel traumatique, toujours en cause dans le déclenchement de la maladie névrotique ou psychotique et qui le plus souvent succombe à un violent oubli. Il faut, dit Freud, retrouver reconstruire son souvenir pour venir à bout de la pathologie. Je le suis absolument : lorsque le travail analytique réussit cette opération, cela entraîne toujours un changement radical dans l'économie du sujet. Dans un texte à paraître, je tente de décrire les chaînes associatives qui ont permis à un patient de retrouver le souvenir d'une maltraitance physique subie par lui de la part d'un oncle auquel, du coup, il resta fixé homosexuellement dans la paranoïa qui

en fut la conséquence. La valeur œdipienne de cet objet fut alors reconnue et put être abandonnée.

On dirait que le temps de l'histoire donne existence au fantasme inconscient en lui fournissant sa chair perceptive, comme la langue lui ouvre la voie de la symbolisation et du renoncement. Il se pourrait, je vais maintenant un peu vite, que la destruction du souvenir historique soit la condition immédiatement nécessaire à la négativation de l'objet dont la conservation est assurée par le dispositif morbide. Qu'elle soit le premier temps d'une opération qui en comportera bien d'autres.

Cette temporalité propre à la destructivité psychique inhérente à l'incorporation de l'objet, m'a évoqué l'histoire suivante rapportée par Levi Bruhl au sujet du culte des morts chez les primitifs. Dans une tribu isolée de la forêt amazonienne découverte à la fin du siècle dernier, la coutume pour l'inhumation du chef obéissait au rituel suivant : dans un premier temps on enterrait ses biens les plus intimes, ses armes, son canoë, ses parures. Dans un second temps on consommait sa chair dans un banquet festif. Dans un troisième temps on broyait ses os qu'on absorbait en décoction.

À cette restitution si importante du souvenir historique, pourquoi n'y parvient-on pas toujours ? D'abord parce que la tâche est réellement ardue, qu'elle nécessite de pénétrer des territoires psychiques aussi isolés et archaïques que le lieu de vie de notre tribu. Mais aussi parce que nous connaissons encore mal les constituants et déterminants de l'associativité et ne percevons pas les voies qu'elle ouvre naturellement à la sauvegarde de la mémoire.

Merci à vous cher Jean H. Guégan d'avoir attiré notre attention sur ce sujet.

Commentaire du texte de Jean H. Guégan

Jean-Yves Tamet

Assis à cette table, je suis à une place où je n'étais pas convié car ma présence est une conséquence d'un événement extérieur fâcheux ; cependant, c'est bien parce qu'ont existé des situations qui lui préexistent que j'y suis aussi et qui me permettent d'intervenir. Ainsi le temps bousculé et les errances auxquelles ton texte nous invite, est-il déjà présent dans le dispositif inhabituel de cet après-midi. J'espère que mon intervention ne sera pas trop déplacée.

Cependant l'effraction nous la connaissons car elle traverse les séances, désorganise les idéaux, met en échec les souhaits d'ordonnement, et chamboule les velléités de conserver ou de mettre en forme. Pensons aux instants où une trouvaille, une éclaircie dans le déroulement d'une séance nous fait souhaiter en garder le souvenir. Souvent, peine perdue, l'instant précieux a disparu, l'oubli a frappé et l'effort de mémoire pour ramener à la conscience ce petit bonheur de séance s'avère vain. Tel est un aspect presque ordinaire d'une misère présente dans le travail psychothérapeutique face au temps qui fuit ou face à la force du refoulement.

Je ne sors pas indemne de cette lecture : le texte est fort, argumenté, écrit sur un rythme qui laisse du champ pour que la pensée du lecteur, celle également de l'auditeur, puisse entrer en conversation avec tes propositions. Une opportunité de partager cette promenade analytique autour du temps nous est offerte. Cette place laissée à l'autre est le signe que l'analytique peut se manifester. Je ne sais pas trop ce que veut dire ce que je viens d'écrire mais pour moi cela concerne la possibilité que des incidences apparaissent, comme autant de prolongements, d'*Einfall* émergeant des lignes.

Je suis donc dans l'embarras pour saisir une entrée précise et je saisis le mot de disparition, non pas que tu l'utilises mais bien plus parce qu'il court dans le texte entre les propositions ou commentaires. D'abord et surtout, dès le début où une scène forte, placée comme un chapeau, coiffe la suite du propos. La

perte d'un être cher par suicide pousse cet homme à l'analyse : ensuite sa volonté comme photographe l'amène à tenter de conserver dans son boîtier une scène d'horreur, un homme en feu. L'incendie et le feu seront des évocations que nous retrouverons dans la suite, organisant la succession des moments cliniques. Difficile d'échapper, comme tu le dis, à la prégnance du visuel, à la captation implacable de l'attention qui immobilise les mots. A quoi cet homme photographiant tente-t-il d'échapper ? De et vers quoi s'évade-t-il ? A quoi renonce-t-il en se détournant ? Cette scène nous plonge également dans le chaudron de l'analyse avec les tentations de fuite qui guettent l'analyste soumis aux excès transférentiels.

A partir de là, j'ai trouvé que le propos prenait un chemin très méticuleux sous l'apparence d'un parcours avec des auteurs. Cette promenade réalise un temps d'attente, un temps d'élaboration durant lequel s'apaise la violence de l'actuel, ce « temps réel » qui nous vrille par la succession de points douloureux dont il est constitué. Ainsi, place à la fiction, avec Bottero et le vertige dans le temps qu'il convoque. L'importance de la fiction m'avait troublé quand lors de deux moments institutionnels forts elle avait été abordée et j'ai plaisir à les citer sous la rubrique de « je me souviens... », il s'agit des conférences *Histoires de cas*¹ et des conférences *Traces*².

La fiction a comme mérite de rétablir un sentiment de continuité dont l'homme a sans doute besoin, à voir comme il s'y accroche et, faire un pas de plus, ne se fait qu'au prix de se penser inchangé ; alors raconter une histoire de soi ou de ce que l'on fait participe à la fabrique de cette unité fragile car défilable par l'angoisse entre autres. Cette fiction est à entendre comme la constitution par chacun de son temps avec son rythme et sa scansion. On est proche des « vies minuscules » qu'un certain regard

1 Publiées en partie dans la NRP, N°42, « Histoires de cas », Automne 1990, Gallimard.

2 Documents et débats 45 présentation par E. Gomez Mangò.

historique a honorées tant chez les historiens (Arlette Farge) que chez les romanciers. Je me demandais si les récits de cas, tranches de vie de personnes ordinaires, que Freud avait publiés dans les *Cinq psychanalyses* avaient pu participer de l'installation de ce mouvement qui a privilégié le petit et l'ordinaire comme source de l'exceptionnel ? Depuis, les archives ont livré des écrits de vie comme autant de fragments qui ouvrent sur un ensemble plus large.

Avec le minuscule s'accrochent la fulgurance et l'éclatement : la fulgurance est celle du *Witz* dans la langue, de ce petit mot qui désoriente et éclaire et ouvre vers l'interprétation et dont tu nous donnes un exemple. Quant à l'éclatement ce sont les différents lieux psychiques qui accueillent les manifestations.

La métaphore de l'interprétation artistique, peinture et sculpture, est précieuse car il me semble qu'en clinique elle fonctionne : il existe des moments de cure où le langage a la capacité de figurer et les pauses, les tableaux pourrait-on dire, sont prévalents que cela soit dans le registre hystérique, bruyant et mouvementé, ou dans le registre mélancolique, lent et figé. Une scénographie manifeste occulte alors l'usage langagier. Certaines postures de femmes avec leur enfant montrent le trouble plus qu'elles ne le parlent. D'une manière triviale, la figuration de l'inerte ou du mort ne pourrait s'exhiber que sous l'aspect d'une mise en scène : l'exemple de la phobie que tu rapportes souligne que la violence du refoulement de ce souvenir a nécessité un long travail analytique pour pouvoir se figurer dans la langue.

Tu attires donc notre attention sur les modalités progressives de transformation, sur le passage du masque à la phobie des masques d'indiens. En somme le patient et la patience nécessaire à l'analyste portent bien leur nom : il s'agit de supporter et d'endurer et l'un et l'autre sont à ce titre placés sous le même toit. Quand tu rajoutes la syllabe « ... ment » à embrase et par là même convoque le feu, un autre aspect chaud survient, après quelques séances, c'est le souvenir inouï de l'incendie accidentel occasionné par la mère ! Il n'est pas le lieu de reprendre ici, de manière régrédiente, le lent chemin qui se parcourt entre les images de seuil, de départ qui ont déterminé et dramatisé la séparation ainsi que les figures humaines qui véhiculent des représentations de la femme terrifiante ou de la mère incendiaire. Je pense alors à deux aspects :

- Le premier, et pour cela il faut y associer le trait de la phobie de Kardiner, serait la valence œdipienne de ces deux refoulements levés et de rapprocher ainsi la question du destin du complexe d'œdipe, vu sous l'angle de sa disparition ou de sa transformation ?

- L'autre est lié au récit en somme à l'histoire clinique racontée, cette fiction que tu proposes comme historien et photographe où en écoutant tes mots nous voyons des images. Comment se fait-il que cette simple évocation de la syllabe rajoutée puisse, après quelques lignes de présentation, camper une séance et, avec elle, un moment analytique, si nettement ? Comment le déplacement dans le temps d'une telle expérience est-il possible ? Ceci me permet de revenir sur un point soulevé mais pas discuté lors de l'intervention au samedi du printemps par Léo Bleger et Yvette Dorey concernant le *verbatim*. Un certain courant privilégie cette forme de récit, le *verbatim*, le mot à mot, pour rendre compte de l'expérience analytique ; d'autres avaient imaginé le magnétophone quand ce moyen technique fut possible. Je suis sensible à la déperdition très particulière que représente ce mode d'échanges car en valorisant le mot comme chose, il fait disparaître les images et les possibilités de restitution qui en découlent. Certes le temps de restitution de la séance privilégie les mots mais la fonction de recueil et de suggestion des images est atteinte : comme tu le soulignais, le dialogue entre la photo et son commentaire est sinon nécessaire du moins une part importante de notre mise en mémoire. Retour à Georges Perec qui s'impose à ce moment de ton propos : bien sûr à celui qui tourne un film, « En descendant la rue Vilin », preuves visuelles à l'appui, sur les lieux de son enfance mais aussi, son dernier souvenir de sa mère dit-il, gare de Lyon, lui en partance pour le Vercors, avec dans sa main un journal d'enfant où un homme est en parachute. Il reprend le souvenir et pense que ce sont les bretelles d'un pantalon qui donnent l'aspect d'un parachute et désormais le souvenir est travaillé ainsi comme une scène de départ, un saut dans l'inconnu. Or il semble que la précision de ce souvenir soit sujette à caution car il n'y a pas eu de journal enfantin avec une telle image à cette époque, d'où retour à une image de fiction construite sur la scène d'un drame : un enfant doit quitter brutalement les fils qui le relie à sa mère.

Je terminais ce bref commentaire quand j'ai pensé

que ton texte qui ouvre un panorama ample réalise et construit un espace, une « chambre » particulière où les mots et les images se défont et se font et où le temps a perdu sa linéarité et conservé sa puissance évocatrice d'images. Cette puissance parle aussi de l'écoute, elle la fabrique. Alors j'ai vu qu'à ma droite, depuis l'été le livre de Barthes

La chambre claire est posé ; il parle de la photo « comme d'une image vivante d'une chose morte ». Je conserve cette phrase comme dernière évocation vivante de ton texte qui nous parle d'expériences disparues, celle de la séance, celle de la lecture que tu as éclairées et rendues de nouveau présentes.

Solitude extrême.

Essai de mise en perspective psychanalytique

Pierre Ferrari

« Être dans la solitude » a constitué le thème d'un numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* à l'automne 1987. J'ai choisi de revisiter ce concept de « solitude » dans une perspective différente, sans pour autant méconnaître l'importance de ces divers moments de solitude de la psyché que questionne ce numéro et que je ne ferai, ici, qu'évoquer en préambule à mes propres développements.

- La solitude, ce moment que l'on se donne, où l'on s'absente volontairement à l'autre, le temps de se retrouver, de retrouver une proximité à soi-même, de reprendre contact avec sa propre intimité et sa créativité.
- La capacité de solitude, celle de l'enfant en présence de sa mère, évoquée par Winnicott : capacité à se sentir seul en présence de la mère, cette capacité à jouir pleinement d'un rapport nouveau à soi-même et à sa vie psychique que permet à l'enfant la confiance acquise dans la sécurité intérieure apportée par la présence de sa mère.
- Certaines solitudes intenses enfin, avec leur tragique actualité ou pour des raisons externes, un certain nombre de personnes humaines voient se déliter le lien vivant et communiquant qui les reliait à autrui.

Je n'évoquerai donc pas ces moments de solitude qui peuvent parfois traverser la psyché humaine mais je me pencherai sur ces états fondamentaux de la psyché que j'ai choisi de dénommer « solitude extrême ». Pourquoi ce terme « d'extrême », parce que la solitude que je rencontrais alors, solidement ancrée à la personne du sujet, avait un caractère intense, comme un état immuable et indifférent à toute approche ou événement externe. Quelque chose de très fort, comme un mode d'être au monde. Quelque chose de marqué aussi du sentiment de désespoir. Quelqu'un venait frapper à la porte de l'humain sans pouvoir accéder à ce quelque chose de la rencontre humaine que pourtant il ne cessait d'entrevoir et sans doute de désirer. Ces patients, bien

qu'ils ne constituent classiquement des indications de cure analytique classique, n'en croisent pas moins, parfois, le chemin de l'analyse.

Seront ainsi évoquées, dans ce texte, certaines parties des cures de deux patients qui malgré leur grande diversité sur le plan clinique, n'en possédaient pas moins tous les deux ce noyau de « solitude extrême », entrave à leur capacité d'aimer. Au travers du récit de certains moments de ces cures, différentes questions seront abordées :

1. Ces analysants nécessitent-ils des aménagements de la pratique et du cadre analytique ?
2. À quelles rencontres sont confrontés leurs parcours analytiques et quelles problématiques métapsychologiques viennent sous-tendre ces parcours ?
3. Quels questionnements posent ces états de solitude à la théorie analytique : de l'incomplétude de l'être, au clivage du moi à la dépendance addictive vis-à-vis d'une enveloppe d'excitation maternelle.
4. Existe-t-il une unité de ces solitudes extrêmes ou au contraire une diversité qui dépasserait les cadres de la « nosographie analytique » ?
5. Sortir d'un enfermement solipsiste pour aller à la rencontre de l'autre constitue-t-il, dans ces cas, un défi majeur pour l'analyse ?

PREMIERE SOLITUDE

Un Homme sans Regard

M. R., 40 ans, occupe un poste important dans la direction d'une grande entreprise industrielle. Il n'éprouve aucune fierté de sa situation mais plutôt une certaine tristesse : afferré d'être là, lui, qui passe son temps au travail, isolé, célibataire, sans vie affective aucune. Il veut effectuer un retour sur lui-même, changer de vie. Il aurait voulu pouvoir aimer - « aimer » un mot qui pourtant n'a pas de sens pour lui. Aimer une femme « parfaite », celle qu'il vient de rencontrer mais

qui ne répond à aucune de ses timides approches. Nous étions l'un et l'autre, face à face. Alors que ce premier entretien touchait à sa fin, comme un malaise s'installait entre nous. J'avais devant moi « un homme sans regard ». Je me mis à chercher, ce regard qui m'échappait. Je ne trouvais « rien ». Une impression étrange : quelque chose d'essentiel de l'échange humain se déroba. Je m'interrogeais : la solitude extrême s'origine-t-elle dans ce malaise de la non rencontre de regard ?

M. R. émit le souhait de me revoir. Au début d'une seconde séance, en face à face, il se leva, puis sembla comme se jeter sur le divan sur lequel il s'allongea, j'allais dire analytiquement, sans solliciter mon avis, comme s'il voulait me contraindre à commencer d'emblée son analyse. Il forçait mon espace analytique. Il me forçait la main avant même que la question de l'analyse ne fut ébauchée, sentant peut-être en moi comme une hésitation à m'engager dans une telle entreprise ? Voulait-il aussi échapper à un danger manifeste, celui d'une mutualité de nos regards, qui devait constituer pour lui une épreuve insoutenable ?

Cependant son message me parut porteur d'une certaine ambiguïté. En même temps qu'il semblait me demander de porter sur lui un autre regard que le regard visuel, il paraissait déposer en moi toute une série d'empreintes visuelles, que je ressentais comme autant d'« images iconiques » sorties de son non-regard. Dans un mouvement d'identification projective, il installait en moi une pensée, une image, l'image en somme d'un non-regard, background sensoriel envahissant, qui accompagnera longtemps mon cheminement analytique avec lui.

Pour sortir de ma propre solitude analytique, dans laquelle cet excès d'images visuelles déconnectées de toute parole commençait à m'enfermer, j'éprouvais alors le besoin, pour la cure, de comprendre comme l'évoque M. Khan, la « sémantique de cette iconicité » déposée tant dans l'espace analytique que nous partagions en commun qu'à l'intérieur de ma propre psyché. Ce visuel externe et interne de la cure, certes, nous n'avons pas pour habitude de le considérer comme partie du champ d'investigation analytique, bien que Freud ait pu parler, à propos du rêve, du « langage propre des images ». J'entrepris donc d'entendre analytiquement ce que mon œil avait perçu du visuel de la cure et du visuel aveugle que

M. R. avait comme installé au sein de ma psyché. Son enfance qu'il disait heureuse dans la maison de sa grand-mère maternelle où semblait vivre l'ensemble de sa famille, il n'y avait « rien à en dire de particulier ». J'étais frappé surtout par sa difficulté à construire quelque chose de la mère qui puisse faire image pour moi et pour lui. Un blanc s'invitait dans mon espace psychique, en lieu et place d'une attente de mère. Ce fut presque en raison de mon insistance qu'il consentit, à évoquer cette dernière. Un jour, je me surpris à lui dire, sous la forme d'une question un peu suggestive invitant au travail psychique : « Et si vous me parliez de votre enfance et de votre relation à votre mère ». « Rien à en dire ». Il ne pouvait évoquer sa mère, « une image de vide s'imposait alors à lui, semblait l'envahir » et envahir aussi le champ même de l'analyse. J'insistais pourtant. Le paradis de son enfance prit un autre aspect : « Ma mère, elle n'exprimait jamais aucun sentiment, aucune émotion. Elle ne jouait jamais avec moi » ; « Lorsque elle semblait s'adresser à moi, ma mère ne parlait jamais d'elle-même, ni de moi. Elle me parlait toujours d'un tiers, mon père ou une autre personne. Ce qui m'a le plus pesé, c'est que ma mère ne puisse jamais me parler d'elle-même » ; « Je ne sais pas ce que c'est que l'amour, je n'ai jamais eu le sentiment dans mon enfance d'être aimé et pourtant j'étais l'objet de l'intérêt de toute la famille, car le premier enfant ». Il dit n'avoir jamais été pris dans les bras de sa mère, ni de quiconque et lorsque plus tard quelqu'un essayait de le prendre dans les bras, il refusait et s'arc-boutait en arrière. Ce récit même s'il fut dit de façon un peu lasse et triste avait la vivacité d'un récit vécu qui tranchait avec le récit monocorde habituel.

Il conclut la séance : « Le souvenir de mon enfance : c'est celui d'un enfant mutique, assis par terre, observant du fond de son silence le monde des adultes » ; « Ma mère, conclut-il, était une femme sévère avec des principes éducatifs rigides, n'exprimant jamais ses émotions, une intellectuelle trop occupée par ses responsabilités professionnelles ». Il dit enfin : « Ma mère, c'est un véritable mystère » ; « À quoi pensait-elle, ma mère ? C'est une énigme, je n'ai jamais su ce qu'elle avait dans la tête, ce qu'elle pouvait penser et éprouver, j'avais l'impression que dans sa tête il y avait une souffrance ». Il s'interroge : « Qu'en est-il du désir de ma mère ? » ; « Pourquoi a-t-elle épousé mon père ? Qu'est-ce qui a pu l'attirer en lui ? ». Son questionnement ouvrit la voie à mon

propre questionnement sur les images insistantes et énigmatiques de son non-regard, que je sentais le besoin de relier à son récit pour leur donner sens.

Des hypothèses : Une construction théorique de la mutualité du regard avec la mère

Je livrerai maintenant les hypothèses que je fis à partir de ce récit de son enfance et des traces que ses identifications projectives avaient laissées en moi. Ces hypothèses ne prétendent pas à dire la vérité d'un passé refoulé ni encore moins à décrire une « reconstruction des interactions néo-natales de mon analysant nouveau-né et de sa mère ». Cela restera pour moi plutôt une construction théorique à usage personnel, fruit de la confrontation du « déposé en moi » et de mes propres élaborations conceptuelles à ce contact. Il ne me fallait pas rester seul, dans le début de ce voyage analytique et éclairer ma démarche.

Cette construction pour accompagner mes premiers pas analytiques avec cet analysant, c'était une construction théorique importante pour moi, certes, mais temporaire, modifiable en fonction des avancées cliniques et jamais définitivement fixée. Bien sûr, elle ne pouvait être livrée, en l'état, à l'analysant. Elle pouvait, néanmoins, nourrir des interventions interprétatives de l'analyste.

Je fis l'hypothèse qu'entre mère et fils un sentiment profond de solitude s'était tôt noué autour d'un impossible échange de regard, d'un non-accrochage des regards et surtout d'une non congruence entre le visible sur lequel semblait se poser le regard maternel et ce que portait l'invisible de ce regard : désir, parole, affects exprimés ou surtout retenus. C'est dans le champ de la mutualité du regard mère - enfant que s'organise la relation primaire à la mère, réparation de la coupure qu'avait instaurée la naissance, et tissage d'un lien libidinal, vital et unificateur entre mère et enfant. Deux regards avaient-ils tenté mutuellement de se rencontrer mais sans se trouver et sans trouver ce que chacun cherchait. La mère cherchait-elle, sans fin, cet autre, dont elle ne cessera de parler plus tard, en s'adressant à son fils. Un mari qui s'échappait, un amant déjà perdu, un père, un ancêtre disparu venant la revisiter.

Je fis l'hypothèse que dans cette relation primaire à sa mère un drame s'était noué : perdu dans le champ de leur regard, M. R. n'aurait pas été reconnu

comme objet d'amour, de partage de sens et d'affects par le visible du regard d'une mère tandis que l'invisible de ce regard maternel errait vers d'autres préoccupations.

Je fis l'hypothèse également que l'action conjuguée de la parole qui accompagne habituellement la trajectoire du regard articulant dans une même cohérence affect, représentation et signification, au sein de l'échange interactif mère-nourrisson avait fait défaut. M. R. pensait-il retrouver dans mon regard la terreur désorganisant qu'il avait pu autrefois éprouver dans sa recherche d'un impossible accrochage structurant, au regard maternel ? Cette terreur l'avait-elle poussé à m'imposer la position analytique pour s'épargner la vue de mon regard ? Cette défaillance de la fonction organisatrice du regard maternel sur la psyché de l'enfant comportait aussi, on peut le supposer, une défaillance de la fonction réverbérante et unifiante de l'enfant, de miroir psychique que constitue pour l'enfant le « visage maternel » (Winnicott). M. R. n'avait pu sans doute reconnaître et identifier dans le visage de sa mère ni ses propres états mentaux, ni ceux de celle-ci.

Le langage et la solitude

Si la solitude de M. R. semblait bien s'originer dans son rapport au regard de la mère, l'analyse fit émerger la seconde dimension de cette solitude : celle de son rapport au langage.

« Je suis un handicapé de la communication. J'ai toujours pensé que le langage oral c'était une sorte d'à peu près, une bouillie incohérente, pas logique, une sorte d'arbitraire, contraignant, formaté par les générations antérieures, fonctionnant pour lui-même mais incapable de représenter la réalité. »
« Je pense que le mot lorsqu'il arrive sur la chose, vient la détruire, la faire éclater comme éclatent les bulles de savon. Le langage opère une destruction de la réalité. Le mot ne peut pas exprimer la réalité. Le mot, c'est la chose. Il ne doit pas y avoir d'écart entre eux. » Bien que ne le considérant pas, à priori, comme psychotique, l'éclairage qu'il m'apportait sur son rapport au langage n'était pas sans m'évoquer certains des mécanismes de cet ordre. Il déniait au langage tout pouvoir de représentance, de la réalité externe et interne et lui attribuait un pouvoir de destruction de la réalité. J'étais aussi surpris de sa propre destructivité vis-à-vis du langage. Je découvrais

alors un nouvel aspect de sa solitude : l'homme sans regard était aussi un homme pris dans une entreprise de destruction du langage.

Allait-il réussir à ébranler les repères analytiques « représentation de mot, représentation de chose » et à démanteler l'appareil conceptuel de l'analyste ? Comment allait-il réagir à la cure de parole que constitue l'analyse ?

Une nouvelle coupure se fit jour aussi dans son être de langage. Entre ce langage oral, symbole pour lui du chaos, il y avait de l'autre côté du gouffre sur l'autre bord, un autre langage, l'Écriture, symbole de la perfection, la Lettre (une image sans lien pour lui avec le langage oral). « Mais n'allez pas croire que c'est le sens de l'écriture qui m'intéresse, non c'est la beauté et la perfection de la forme. Les pages d'écriture, c'est toujours un vrai plaisir pour moi. J'aurais dû vivre au Moyen Âge. J'aurais été un moine copiste ». Je lui soulignais que son rapport au langage était questionné, dans sa solitude. Il me dit « Ma mère m'a peut-être aimé, je ne sais pas, mais elle n'a pas trouvé ni les mots, ni les gestes adéquats aux mots pour me le dire et maintenant, je ne peux ni aimer ni me sentir aimé ». Ce lien qu'il faisait entre se sentir aimé, pouvoir aimer et les premiers mots de la mère me semblait confirmer mes hypothèses premières. Je lui dis qu'une certaine adhésion au langage pourrait l'aider à émerger de la solitude. Il s'exclame alors : « mais il faut que je capitule, c'est comme une capitulation en rase campagne ». Je suis étonné par son emploi du mot de capitulation.

Une nouvelle dimension de son rapport au langage apparaît alors. Il était engagé dans un vrai combat contre cet ennemi que constitue, pour lui, le langage. Il était en guerre et je me souvenais soudain de ce qu'il avait dit à ce sujet : il avait entrepris la construction d'un autre langage qui serait logique, un langage où à chaque chose correspondrait le mot adéquat, à l'image de l'herbier qu'il avait constitué étant enfant où chaque fleur, chaque plante avait sa place et son nom. Créer une langue universelle. Donner à chaque représentation le mot nécessaire, immuable qui la signifierait

M. R. avait en lui une « potentialité délirante », à l'image de Wolfson (*Le Schizo et les langues*), il nourrissait secrètement le projet de détruire la langue maternelle pour construire une autre langue non fondée comme

pour Wolfson, sur une autre musicalité, une autre phonologie du langage que celle du langage maternel, mais construire une langue universelle où chaque objet aurait son mot nécessaire et immuable qui le signifierait. C'était sa folie à lui. Il l'avait identifiée comme telle et il pensait la maîtriser.

Métapsychologie de la solitude de M. R.

Un homme avait fait irruption en analyse pour apprendre à aimer, à aimer une femme, lui qui disait ne pas savoir aimer. Cet homme qui donnait dans une première approche l'image d'un homme bien inséré socialement, « image de normalité tranquille » découvrit bientôt les profondeurs de son être, le processus analytique dans son développement laissa apparaître toute une organisation intra-psychique que ne laissait pas supposer la première approche analytique. Je pensais alors à certains aspects du clivage du moi évoqué par Freud où cohabitent, sans lien dialectique entre elles des parties différentes de la personnalité. Mais je me rapprocherai aussi dans mes réflexions sur M. R., des écrits de M. Khan sur « Aspects cliniques de la personnalité schizoïde », écrits dans lesquels lui-même se penche sur les réflexions de Fairbairn à propos du cadre des personnalités schizoïdes dans lequel se situait M. R. Je percevais là comme « un clivage du moi », tel que le décrit Freud moins dans l'acceptation d'une réalité et de son déni, que dans ce clivage intrasystémique d'un moi non intégré réduit à des parties d'un moi qui ne serait pas encore unifié. Que cherchait-il à travers cette recherche essentielle pour lui d'une femme ? Il demandait à pouvoir aimer, sans trop comprendre ce que ce mot recouvrait. Il disait n'avoir jamais éprouvé quelque chose comme cela. Parfois il parlait d'elle, comme d'une personne à aider et à soutenir. Il percevait par ailleurs, chez elle, une solitude proche de la sienne, une même souffrance.

Cherchait-il un autre lui-même ? Son double jumeau féminin ? Où cherchait-il l'altérité ? Cherchait-il le féminin ? L'altérité du féminin ? Cette femme n'était-elle qu'un « mythe, une fragile construction de mot ? », comme il le disait parfois. Par moment, je pensais qu'il était moins à la recherche de l'altérité que dans une quête infinie d'une partie manquante de lui-même.

Dans la recherche de l'autre, il me paraissait se confronter à sa propre incomplétude d'être. Sa solitude était la solitude d'un manque à être, plus

qu'une solitude du manque d'un objet possédé mais perdu. Quelque chose qui ne serait pas sans lien avec cette incomplétude fondamentale de l'être humain qu'évoque Freud. Comment concevoir cette « Solitude liée à ce sentiment incomblable de l'incomplétude de l'être » ?

M. R. estimait ne pas constituer une « totalité », il n'avait pas un sentiment d'unité. Il était comme il disait « deux morceaux collés l'un à l'autre, un morceau de père, un morceau de mère ». Il ne se percevait pas comme le fruit de leur union créatrice d'une nouvelle individualité. Sa solitude reposait pour lui sur un sentiment d'incomplétude, lié aux failles et ruptures qu'il percevait dans son être. Le sexuel était coupé en deux :

- Une auto-sexualité, soigneusement cachée et un corps sexué-asexué, qu'il n'habitait pas vraiment. Il disait n'avoir jamais ressenti vraiment de désir sexuel. Un rêve le montrait par ailleurs enfermé dans la recherche d'une illusion androgyne, abolissant la séparation des sexes.
- Faille du langage-chaos, d'un langage dépourvu de sens. Langage qui creuse le vide entre les mots et les choses, entre les mots et le moi.
- Faille d'un toucher, lui-même porteur d'un risque de destruction de l'autre, et qui ne permet pas le rapprochement des corps. Il y avait eu entre cette femme et lui, lors de leur rencontre un interdit du toucher : il fallait respecter l'espace entre les corps. Un effleurement des joues peut-être ! Le toucher n'était vecteur d'aucun ressenti, ni plaisir, ni désir, rendant impossible la caresse et le contact des corps.
- Faille de la mutualité du regard, rappel d'une impossible rencontre avec le regard de la mère accroissant l'écart entre eux, rendant impossible la rencontre avec l'énigmatique visage d'une mère qui ne lui a jamais donné accès à son intériorité personnelle. Regard qui creuse ainsi le vide entre soi et l'autre, image sans doute d'une inaccessibilité à l'altérité de la mère et à son intériorité.

L'alternative était pour lui :

- Recherche d'un « autre », reconnu dans son altérité et avec lequel un contact non destructeur pourrait s'esquisser, un regard s'amorcer, un sourire se dessiner, une caresse créant un espace de circulation de désir, un entre-deux de sensibilité partagée ?

- Ou bien, une recherche « solipsiste de toute puissance narcissique », quête animée aussi par la conviction de sa propre supériorité intellectuelle et destinée à retrouver une unité se suffisant à elle-même, comme il pensait sans doute l'avoir constituée au temps reculé des origines : Moi idéal de la toute puissance narcissique. Narcissisme de la prime origine qui n'a pas besoin de l'altérité de l'autre.

Il vivait dans cette nostalgie d'un état antérieur, originaire d'une complétude, qu'il n'avait sûrement jamais connu, mais dont il voulait garder l'illusion de la possibilité. Dans cette belle totalité mythique qui se suffit à elle-même, l'autre n'a évidemment pas sa place sauf à se constituer comme objet fusionné au moi pour en reconstituer la « totalité » perdant de ce fait sa propre altérité. Dans son aspiration à cette totalité toute-puissante, il s'employait à détruire le langage, rêvant de reconstruire un nouveau langage logique et personnel, qui lui permettrait une autre appréhension du monde. Il avait la tentation de se réfugier dans cette solitude d'un Moi idéal, idéal certes, mais dramatiquement seul, et alors, cette femme dont il était en quête, n'était-elle dans cette perspective qu'une fragile construction de mots destinés à maintenir un illusoire sentiment de complétude narcissique ?

Fallait-il qu'elle ne reste que cela ? Lors des dernières séances, même si leurs corps restaient éloignés, un certain rapprochement des psychés se fit jour. Elle commençait à lui livrer son intériorité dans leurs échanges, commençait comme à dessiner l'esquisse de « l'autre », une autre parlant de lui qui pouvait l'écouter et lui livrer un peu de sa propre intériorité, ce que sa mère n'avait pu faire. Dans l'analyse le transfert était évident : un autre, l'analyste l'écoutait, lui livrait ses propres pensées analytiques sur lui.

Rencontre avec une autre solitude

Evidente d'emblée, chez le premier, la solitude fut découverte plus tardivement, fruit du travail analytique chez le second.

M. T., 35 ans, venait plutôt me décrire la belle vie qui était la sienne, lui qui n'avait jamais connu le besoin de travailler pour vivre. Tout allait bien. Il avait une belle prestance, prenait grand soin de son corps et était parfaitement conscient de son pouvoir de séduction auprès des femmes. Deux activités semblaient constituer l'essentiel de sa

vie, ses rencontres féminines nocturnes et ses activités boursières. Tout cela dans une atmosphère de grande fébrilité et de grande excitation. Il ne pense pas. Il n'en a pas le temps mais son attention scrutant le monde autour de lui est sans cesse en mouvement. Il se décrit comme un point dans l'univers, confondu à lui, subissant les mouvements de celui-ci, sans maîtrise de son propre destin. Son corps est animé d'un mouvement perpétuel qui finit par me donner à moi aussi le vertige. Agitations corporelles fébriles et incessantes. Il semblait caresser l'ensemble de son corps, d'un mouvement rapide de la main. Je pensais : vient-il renouveler en permanence sur le corps du nourrisson qu'il était la caresse de la séduction maternelle ? Je ne comprenais pas pourquoi il avait tant tenu à me voir. Il semblait vivre heureux dans le monde qu'il s'était construit, et n'avoir besoin de personne. Satisfait de sa propre personne, sans arrogance, simplement enfermé dans un système narcissique autosuffisant qui ne laissait guère de place à l'autre, considéré le plus souvent avec quelque mépris.

Une ouverture pourtant se fit jour qui détermina la mise en route du processus : il dit un malaise, « le regard des femmes ne se portait, plus vers lui comme auparavant ». Profonde frustration qu'il ne pouvait supporter, premier témoin d'une solitude extrême qu'il tentait de masquer derrière fébrilité et agitation.

Un regard pour exister

Nous commençâmes dans ces conditions, une thérapie analytique. Il demanda de s'allonger mais peu après, se releva brusquement, revint en fauteuil et dit : « J'ai vraiment besoin de voir votre regard parce que vous comprenez, moi, je n'ai que ma peau, et mon apparence pour exister, à l'intérieur de moi je n'ai pas de consistance. Et j'ai besoin de voir ce qui se passe dans votre visage quand je parle, pour sentir exister ma parole. »

Je lui dis : « besoin d'un regard pour exister. Je restais quelques temps en silence et rajoutais... Le nourrisson a besoin du regard d'amour de sa mère pour exister. »

La mère de son enfance

Il évoqua la mère de son enfance, celle qui vantait auprès de ses amies la beauté de son fils, surtout la beauté du sexe de celui-ci, faisant circuler auprès de ses amies comme preuve de l'importance de ce sexe,

des photos de son jeune garçon nu et du sexe de celui-ci. Lui même gardait précieusement ces photos sur lui comme on porte sa carte d'identité. Lui comme offrant son sexe à sa mère devenait ainsi le phallus de celle-ci, celui qu'elle montrait partout dans une sorte de vénération incestueuse. Il dit : « J'ai du être abusé dans mon enfance, je n'en suis pas sûr, mais j'ai été aimé, adulé. Au fond, c'est peut-être là que j'ai été abusé dans ce transpercement érotique du regard des autres. C'est peut-être de cet abus érotique par la mère dont j'ai la nostalgie. »

Une nostalgie d'un état antérieur

Nostalgie, celle d'un monde intérieur composite dont il était prisonnier.

Il ne pouvait survivre que de reconstituer sans cesse l'union fusionnelle à la mère, d'être l'objet de son regard et de sa séduction. Le regard de l'autre maternel devenait l'abuseur, prenant possession de son corps et de sa pensée. Il gardait maintenant comme un besoin addictif de ce regard maternel pour exister.

Une identification au phallus absent de la mère l'aliénant au désir maternel, jusqu'à devenir objet érotique de celle-ci dans une union incestueuse mère-fils prisonnière de ce phallus à montrer ». Cette union incestueuse (scène primitive où il mimait sans doute son propre auto-engendrement) semblait constitutive de son narcissisme mais il fallait constamment en ranimer la flamme au cours de fêtes-cérémonies dionysiaques.

Des fêtes dionysiaques

Célébrer des fêtes dionysiaques où son phallus devait être reconnu et honoré. Il occupait une grande partie de ses nuits et de ses journées dans ces fêtes, orgies sexuelles qui regroupent le petit monde parisien de la nuit. Il y trouve rassemblées des femmes jeunes dont il ne parle qu'avec le plus grand mépris. Il passe la nuit à montrer son sexe, demander qu'on l'admire, en même temps qu'il se livre à une consommation intensive d'alcool, de cocaïne et autres produits. Il dit alors se sentir « tout-puissant, un dieu, le possesseur de toutes les femmes ». Je pense au « père de la horde primitive ». Mais la mère semble présider aux festivités : une photo d'elle est présente dans un coin de l'appartement, cachée cependant soigneusement au regard. Rien dans ces mises en scène ne doit faire

penser à la mère, surtout pas à son sexe, « ce grand trou béant », qui l'effraie.

Quelques réflexions métapsychologiques

Il était comme prisonnier d'une image de la mère, qui le maintenait en état de manque. Une soumission addictive à une image de la mère phallique incestueuse qui l'aurait dépossédé de son propre phallus, dont il faudrait sans cesse se réassurer de la possession, tout en donnant, à la mère, des gages de fidélité de fils incestueux. Il agissait ce scénario chaque nuit. Sa soumission n'était pas sans haine. Il dit : « Il n'y a que ma mère que j'ai pu aimer, mais aussi haïr » ; « elle voulait prendre possession de moi et j'ai eu envie de la détruire ». J'ai été frappé par l'impact violent qu'avait sur sa vie psychique au quotidien l'ensemble de ce scénario fantasmatique, une véritable « toxicomanie psychique » à laquelle sa vie était consacrée. La caresse incessamment renouvelée de son propre corps d'adulte constituait-elle l'enveloppe d'excitation qu'il devait sans cesse réactiver et contenir ce scénario incestueux enchevêtré dans son être. Il avait, certes, construit un système de défense pour échapper au manque de cette enveloppe d'excitation. Il avait recours alors à une autre addiction, celle à la cocaïne. Il disait : « la cocaïne c'est ma mère. Je suis sûr qu'elle ne me manquera jamais puisque je pourrai toujours l'acheter » ; « Ne pas s'en remettre de cette union incestueuse », en avoir la nostalgie, en éprouver le sentiment de toute puissance narcissique dans un fantasme d'auto-engendrement quasi divin, crainte d'en manquer et d'en ressentir la dépendance, tenter de la maîtriser, par l'ataraxie « ce bonheur sec » que procure la cocaïne. Tel était le scénario contraignant que semblait avoir programmé pour lui son inconscient, pour occuper chacun des moments de sa vie.

Comme une descente aux enfers - rencontre avec la Solitude extrême.

La fête pour lui se terminait souvent mal. Il se trouvait alors confronté à ce sentiment de solitude extrême que toute son excitation incestueuse cherchait à cacher. Défoncé, il donnait alors de lui une image pitoyable, incohérente, objet de la risée des autres. Il retrouvait ses vieilles angoisses d'enfant dans une crise d'angoisse persécutrice paranoïaque. « Trou noir » : il ne savait plus où il était, le sentiment d'être perdu dans l'espace, de ne plus exister, de ne plus

connaître sa filiation. La fête terminée, il se retrouvait dans un grand état de solitude, personne près de lui, personne dans son lit. Il ne pouvait ni donner ni recevoir de tendresse, ni n'aimer personne. De ce monde qu'il avait rencontré il ne restait plus rien. Un carnet d'adresses dont il savait la totale inutilité. Sa solitude il en connaissait la nature : une impossibilité à aimer une autre femme, autre que la mère. La crainte de tomber dans la dépendance affective de ce besoin de l'amour de l'autre, un risque qu'il ne pouvait pas prendre : « Je ne peux aimer et ma solitude est extrême. Si quelqu'un me manifeste de l'amour, je le repousse. J'ai très peur de la dépendance, de la mienne qui me rendrait toxicomane de l'autre ou de celle de l'autre qui m'étoufferait ».

La question de la mort de la mère

Il évoqua sa mère, la mort de celle-ci. Il s'allonge « pour parler en profondeur : du lien avec ma mère, très étouffant, envahissant » ; « Elle ne voulait pas que je la quitte. Elle pensait qu'elle avait le droit de vie et de mort sur moi. » ; « Deux mois avant sa mort, on s'est battu. Mon père ne s'est jamais interposé entre elle et moi. Je lui ai dit que je voudrais qu'elle meure. Dans les jours qui ont précédé sa mort j'ai fait la fête toutes les nuits. Après son décès je n'ai éprouvé aucune douleur, je n'ai pas pleuré, je n'avais pas de sentiment. J'ai repris immédiatement la même vie ». Propos brefs, sans commentaire et sans émotion apparente.

L'adieu à la mère et son risque mélancolique

Je lui dis : « Je pense en ce moment que c'est comme si votre mère n'était pas morte mais au contraire bien vivante et agissante en vous ». Était-il prêt à faire le deuil de cette mère, à affronter la souffrance liée à un tel deuil ? Et surtout celui de la dyade incestueuse unifiée qu'il avait installée au cœur de son narcissisme et comme pilier de celui-ci. Considérer la mère comme autre et l'introduire à ce titre, comme autre à aimer dans le cadre d'une conflictualité oedipienne laissant se dessiner l'esquisse d'un père. Abandonner sa toxicomanie incestueuse, abandonner son fantasme d'omnipotence narcissique, pour comme le disait Freud en laisser « s'échapper un pseudopode d'Eros vers autrui ». Tout cela me semblait une condition essentielle pour qu'il puisse sortir de son extrême solitude et reconnaître l'autre comme quelqu'un à aimer. Mais je pense qu'il sentait que ce dégagement pouvait être porteur pour lui d'un risque mélancolique.

Il y fit quelquefois des allusions discrètes. Un rêve : « un jeune garçon blond un revolver à la main menace de se tirer une balle ». Cependant après avoir tenu ces propos il fait état de deux autres rêves, qui laissent entrevoir cette possibilité de dégageant. Dans l'un, il fait allusion à la douleur qu'il aurait dû ressentir à la mort de sa mère. Sa mère lui mord le poignet, comme pour lui rappeler la douleur qu'on doit éprouver de perdre sa mère. Dans l'autre, il prépare avec elle ses bagages pour quitter l'appartement de son enfance.

Conclusions

Ces deux analyses ont en commun le forçage de la part des analysants pour entrer dans l'espace analytique de l'analyste. Le cadre analytique ne m'a pas semblé menacé par ce forçage initial. Si aucune de ces deux analyses ne sont des analyses classiques dans leurs indications, le déroulement du processus et de la pratique thérapeutique sont cependant toujours restés analytiques. Mais quelques précisions doivent cependant être apportées.

Pour le premier (M. R.), la tâche était la plus difficile.

Les écrits de Fairbairn (cités par M. Khan dans son chapitre « Aspects cliniques de la personnalité schizoïde ») soulignant certains traits et aspects de ces personnalités schizoïdes méritent d'être rappelés ici rapidement, car ils rejoignent l'expérience que j'ai vécue avec ce premier patient : une quête narcissique, au cœur de l'être et des capacités d'insight et de transfert inattendues. Une commune impossibilité dans l'enfance à s'être sentis aimés réellement pour ce qu'ils étaient et à s'être sentis véritablement reconnus comme des personnes de plein droit. Rappel enfin de la solitude extrême de ces patients qui ne peuvent ni aimer ni être aimés.

Dans un premier temps, M. R. livrait plutôt le clivage de son être et d'un moi non rassemblé. Le travail interprétatif n'avait pas encore sa place à ce moment là. Il s'agissait plutôt de lui permettre d'« atteindre une unité intégrative » (pour reprendre l'expression de Fairbairn) et de lui permettre de prendre possession d'une vision de son être psychique à partir de l'éclairage analytique proposé. Ce premier travail, « porter un regard analytique sur son être », le seul possible dans un premier temps eut pour effet une certaine reprise de sa vitalité psychique, un nouvel intérêt pour lui, son corps, sa psyché si particulière. Ce temps qui s'est imposé à nous n'avait bien sûr aucune

visée réparatrice ou normative. Permet-il pourtant une atténuation du clivage du moi, une plus grande cohésion de celui-ci pour reprendre l'expression de Fairbairn ? Permet-il un début de réconciliation de M. R. avec le langage ? Ce temps en tout cas était indispensable avant que ne fut possible le travail interprétatif plus spécifiquement analytique qui poursuit actuellement son développement. Au début, la femme qu'il disait vouloir aimer restait la partie manquante de son être, « une fragile construction de mots » dont il doutait parfois de la réalité. Elle est devenue progressivement elle aussi une « autre » dont il pouvait se rapprocher, l'entendre, silencieux, lui parlant d'elle, mais dont il ne pouvait pas encore reconnaître l'altérité féminine.

Le second acceptait facilement les interprétations. Il voulait même les devancer pour ne sentir aucun lien de dépendance vis-à-vis de ma parole. L'analyse s'est heurtée au lien de dépendance toxicomaniaque vis-à-vis de son « enveloppe incestueuse d'excitation ». Le transfert fut à double versant :

- Maternel, une mère dont on quête le regard admiratif pour survivre,
- Mais aussi paternel comme un reproche adressé au père qui n'avait pas su faire obstacle à la proximité incestueuse.

L'importance de son narcissisme me semblait parfois constituer un obstacle majeur à son amour de l'autre.

Quelques points théoriques communs parcourent ces analyses.

- **La question du narcissisme** est pour trois raisons au cœur du problème de la solitude : à la fois par sa nature de captation amoureuse du sujet par lui-même, à la fois du fait des infléchissements qu'il impose à l'organisation du moi et enfin de par les objectifs secrets qu'il fixe au fonctionnement de la psyché. Captation amoureuse de lui-même et de son image, le narcissisme est bien sûr à l'origine d'une surestimation de soi, surestimation de ses qualités internes et des objets internes prestigieux auxquels le sujet s'identifie.

Cette idéalisation profonde de soi a pour corollaire un certain mépris de cet « autre » aussi indispensable qu'inatteignable. À certains moments difficiles, pouvait aussi surgir un certain mépris de lui-même, devenu un instant cet autre déprécié et inatteignable.

Le narcissisme est par essence au service de la constitution d'une « belle unité » de l'être humain. Mes deux analysants avaient constitué, chacun à leur façon leur belle unité : un « Moi idéal de toute puissance narcissique », comme ils pensaient sans doute l'avoir constituée aux temps reculés de leur propre origine, sans besoin de l'altérité de l'autre. Le Narcissisme travaille à se constituer une « belle unité », unité dont la beauté se mesurera à l'aune de l'omnipotence et de l'auto-suffisance.

Pour M. T., ce Moi idéal trouvait sa source dans un fantasme de fusion incestueuse d'auto-engendrement avec la mère gardée, non morte, ainsi à l'intérieur de lui. Il était le possesseur sexuel de toutes les femmes mais aucune à aimer. Le risque de dépendance était trop grand. Une autre femme ne pouvait remplacer la mère, seule la cocaïne...

Pour M. R., ce Moi idéal semblait trouver sa source dans le besoin de rassembler en un tout cohérent et porteur de sens les morceaux épars de son être et de son Moi. Faire de son Moi un être enfin unifié à l'image de la perfection formelle d'une belle page d'écriture calligraphiée dont il rêvait. Sa toute-puissance était celle de pouvoir recréer un langage où chaque mot et chaque chose auraient leur lien nécessaire. Dans cette quête de Moi idéal narcissique tout-puissant, l'autre ne pouvait trouver une place. Un pseudopode d'Eros ne pouvait s'échapper de cet univers narcissique pour investir un autre, une autre à aimer. Il ne pouvait saisir cet autre qu'il disait aimer.

Le narcissisme dans ces deux cas a exercé un effet « clôturant » ne permettant pas d'emblée la reconnaissance de l'autre autrement que comme la pièce manquante de la structure narcissique du sujet, une pièce pour en fermer la complétude et en parfaire l'unité. Ce narcissisme qui venait entraver le travail de liaison de soi à l'autre ne venait-il pas alors constituer une image du narcissisme négatif.

L'analyse, dans un premier temps, a permis d'établir l'analyste comme un « autre » permettant ainsi que se « dé-clôturent » les barrières narcissiques, pour ouvrir cet espace « à l'autre » sans que pour autant s'établisse le lien d'une dépendance affective si redoutée.

La question du regard

La question du regard était omniprésente aux origines de la solitude, dans ces deux cures :

- Chez M. R., c'est d'emblée que la question s'est posée. Une mutualité structurante des regards, celui de la mère et celui du fils, n'avait pu s'établir avec échange de sens, d'affect, installation des fondements du narcissisme : se sentir reconnu dans son être, par le regard de la mère. C'est l'hypothèse que je fis au début de la cure et qui soutint alors mes interventions interprétatives.

- La question du regard s'est posée également chez M. T. : la défaillance du regard de l'autre, rendant insoutenable pour lui son image narcissique fut à l'origine de sa demande d'analyse. Le déroulement de l'analyse permit aussi que fut dévoilé le rôle d'un regard maternel trop chargé d'érotisme sur le corps de son enfant, devenant alors abuseur sexuel de celui-ci.

- La question du regard s'est posée également à l'analyse et à l'analyste. Par le non-regard de M. R., les projections qu'il en fit dans ma psyché constituèrent le matériau sur lequel j'appuyai mes premières théorisations sur la mutualité du regard.

Enfin et pour conclure il faut répondre à la question : « La Solitude extrême » possède-t-elle une unité métapsychologique ?

Je ne le crois pas, mais je pense que néanmoins ces solitudes, malgré leur caractère trans-nosographique ont en commun la question toujours posée du narcissisme de sa visée : affirmer sa belle unité, son individualité, constituer une « totalité auto-suffisante » n'accepter l'autre qu'inclus dans sa structure narcissique c'est-à-dire dépourvu de son altérité. Cependant ce qui différencie les deux solitudes, c'est à mon sens que la question du narcissisme solitaire ne se pose pas au même niveau de la structuration de l'être :

- au début de la constitution de l'appareil psychique chez le premier (M. R.).

- plus tardivement chez le second, au moment de l'édification œdipienne et de la perte de la totalité que l'enfant œdipien constitue avec sa mère et de la nostalgie de cette totalité.

Du geste au signe : imitations et transmission. Au seuil de l'entrée de l'enfant dans une communauté de locuteurs.

Caroline Rossi

La question de l'imitation est un point nodal pour les théories sur l'acquisition du langage, du behaviorisme au « problème logique » repéré par Chomsky : celui de l'impossible correspondance entre la « pauvreté du stimulus » et la productivité infinie dont fait preuve même le tout jeune locuteur. S'ensuivent de nombreuses constructions théoriques toutes plus abstraites les unes que les autres, à la recherche d'une « grammaire universelle »... Mais depuis les années 1970, on s'est remis à travailler sur la langue, on a redécouvert la richesse du discours adressé à l'enfant, contre cette pauvreté alléguée par Chomsky. On a aussi redécouvert le rôle de l'imitation, comme indicateur de ce que Vygotsky¹ appelait la « zone proximale de développement ». Paula Menyuk (1968) a par exemple montré que l'enfant n'imitait que les structures qu'il connaissait déjà. En fait, l'imitation serait sélective et se produirait justement au seuil des capacités de l'enfant² comme le suggérait déjà Vygotsky³ au début du siècle.

On sait donc désormais quelle fonction a l'imitation pour le chercheur (outil, indicateur) mais on ne sait pas exactement quel rôle elle joue pour l'enfant. Se pourrait-il qu'il s'agisse d'un puissant mécanisme d'apprentissage, en lien avec des processus de bas niveau (apprentissage statistique) ? D'un point de vue linguistique, on sait que la répétition permet de construire des items robustes (« entrenched ») qui vont peu à peu se grammaticaliser : comme par exemple le verbe aller qui devient un marqueur de visée (« je vais le faire »). Mais qu'en est-il de l'imitation dans ce qu'il est convenu d'appeler la période pré-linguistique⁴ ?

¹ L. Vygotsky, *Thought and Language*, Cambridge, MA : The M.I.T. Press, 1934.

² Kinney & Kagan, 1976.

³ Op. cit.

⁴ Même si ce terme masque un développement graduel plus qu'il ne le décrit. Nous verrons justement que les étapes n'existent qu'en tant qu'outils analytiques.

Premières imitations : les premières productions vocales, fabriquées en résonance

Les premières productions vocales évoluent très vite : les cris du nouveau-né, d'abord produits par une contraction spontanée, acquièrent grâce à l'interprétation qu'en fait l'adulte une fonction d'appel, puis se différencient en marques d'étonnement, ou de satisfaction, avec des courbes intonatives déjà incroyablement proches de celles de la langue adulte. Au bout de cinq à six semaines, le bébé se met à roucouler après avoir été nourri, il gazouille en se réveillant. « Sur tous ces points, on peut souligner avec J.-S. Bruner l'importance certes, d'une communication utilitaire, mais aussi, inversement, celle d'une activité qu'on peut appeler jeu ou source de plaisir, ainsi que l'imitation comme source propre de satisfaction et le fait qu'on va «de la communication au langage» et non pas le contraire. »⁵

C'est bien en tant qu'elles sont intégrées dans des échanges communicationnels au sein desquelles elles acquièrent très vite des fonctions variées que les premières productions de l'enfant deviennent langagières. Et les développements ultérieurs vont de pair avec celui des interactions de l'enfant avec son environnement. Entre 3 et 8 mois, le bébé commence à se tenir assis, il suit du regard les éléments mobiles de son environnement plus ou moins facilement, ses mains saisissent et lâchent des objets, il reconnaît les visages et les émotions. Le babil augmente et présente une grande diversité : reprise en écho de certaines syllabes, reduplications, qui permettent une exploration du système syllabique de la langue. On voit bien ici comment s'articulent la dimension communicationnelle et la dimension de pratique ludique, comme variations imitatives. D'une manière générale, l'enfant manifeste très tôt une étonnante capacité d'imitation de tous comportements vocaux (hauteur de voix, durée des vocalisations peu à peu contrôlée) qui va s'enrichir et se préciser régulièrement.

⁵ F. François, in Bresson et al, 1977.

Mais on note aussi une étonnante créativité, car l'enfant produit alors des enchaînements complexes qu'un adulte a bien du mal à imiter. Il articule aussi des sons qu'il va bientôt perdre : chez les francophones, il est fréquent d'entendre le /r/ très tôt (les premiers *arheu*, avec des sons glottaux, souvent dans les premiers mois) puis de voir un enfant le perdre jusqu'à plus de deux ans (Boysson-Bardies, 1996).

Du geste au signe ?

On peut considérer les premières productions vocales de l'enfant comme autant de gestes acoustiques, qui « font signe » à son entourage. Mais pour analyser le passage du geste au signe, certaines manifestations gestuelles précoces sont plus parlantes. Le pointage d'une part, et d'autre part la négation, présentent des traits communs même s'ils sont fonctionnellement distincts. Ils sont particulièrement importants car ils se situent à l'articulation des développements cognitifs, moteurs et communicationnels de l'enfant. Ils permettent de mettre en avant l'importance de la dimension gestuelle pour ce que l'on pourrait appeler l'entrée de l'enfant dans le symbolique.

Le pointage : porte d'entrée dans le signe ?

Je ne reviendrai pas ici sur les réflexions de Cassirer, auxquelles nous avons consacré une séance de notre atelier. Je vais plutôt m'intéresser au geste, et à l'articulation forme-sens qu'on peut y lire. Il s'agit d'abord (dans l'ontogenèse et dans la phylogenèse) du geste de préhension, auquel on donne du sens : du moins peut-on distinguer ces deux temps pour les besoins de l'analyse, car ils ne correspondent pas nécessairement à deux « étapes » développementales. Cette distinction montre que le pointage est toujours déjà signe, qu'il fait signe dès lors qu'il se détache de la simple préhension pour intégrer la perspective de l'autre. Il acquiert alors deux fonctions principales : demande (on parle de pointage proto-impératif) et désignation, fonctions qui se construisent ensemble, et se distinguent en contexte.

Le non

Aux sources de la négation chez l'enfant, on retrouve aussi un geste, celui de détourner la tête, rotation sur l'axe sagittal qui rappelle le « réflexe de foussement » (Spitz, 1957). Mais cette fois l'enfant va intentionnellement détourner la tête pour refuser par exemple la nourriture.

Je propose ici aussi de discuter, sur la base d'enregistrements vidéo, de la façon dont ce geste est immédiatement interprété (« t'en veux pas ? »), et s'accompagne de productions vocales qui évoluent et peuvent ensuite le remplacer. L'enfant dira alors « non » et/ou « pas » / « plus », d'abord en référence à des éléments du contexte immédiats, puis il saura refuser tout ou partie d'un énoncé. Faut-il parler alors d'une évolution vers un « non » plus abstrait ? Quelles sont les conditions de ce passage du geste au signifiant puis à des énoncés de plus en plus proches de ceux que la communauté de locuteurs adresse à l'enfant ?

Origines mimétiques du langage ?

Nous avons mentionné les capacités précoces d'imitation ou de reprise en écho de comportements vocaliques : pour Meltzoff & Moore (1995), la capacité d'imiter des comportements contraints (comme bouger la langue d'un côté et de l'autre), que l'on observe dès six semaines, correspondrait à une première forme d'intentionnalité. Sans aller aussi loin, peut-être pouvons-nous suggérer, avec Zlatev (2003), qu'il s'agisse de prémices menant au développement de l'imitation proprement dite, à condition d'être intégrées dans des pratiques et interactions sociales. Ce seraient donc toutes les verbalisations qui entourent ces pratiques mimétiques et les intègrent dans la communication, qui en feraient un facilitateur, un point d'appui pour l'enfant qui entre dans le langage.

Ce point d'appui, on peut dire qu'il est de nature sensori-motrice (en même temps que psychique⁶) : ces premières imitations construisent le contrôle articulatoire sur la base des premières productions vocales « exploratoires ». De la même manière, plus tard, avec l'utilisation d'onomatopées ou de termes iconiques, on fait appel à des schémas moteurs connus. Par exemple quand on dit « petit », ou « tititi » pour imiter le bruit d'une petite bête (qui monte !), la voyelle fermée et aiguë est iconique puisqu'elle dit cette petitesse. Le symbolisme sonore reposerait

⁶ On peut en ceci le comparer au portage, avec sa double dimension physique et psychique. Les reprises proposées par l'entourage de l'enfant de ses premières productions vocales et les jeux d'imitations réciproques qui se mettent en place témoignent de l'intégration psychique par l'enfant des fonctions parentales, physiques et psychiques, en même temps qu'ils rythment et encadrent son développement.

donc sur la production de gestes articulatoires qui font immédiatement sens pour le locuteur qui les produit (on trouve déjà cela dans les travaux de Sapir, 1929; Oda, 2000; Hamano, 1986; puis plus récemment Ramachandran and Hubbard, 2001).

Ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, c'est qu'au cours de ce développement des formes de mimesis puissent être utilisées comme signes auxquels un sens conventionnel est associé, et permettre ainsi un premier partage de représentations. Nous considérerons ainsi les «gestes» mimétiques, onomatopées ou pantomimes comme moyens d'expression intégrés dans les premiers développements langagiers. Ils sont toujours déjà signes puisqu'ils font immédiatement sens, mais ils ne le deviennent pleinement que dans et par leur intégration aux pratiques langagières d'une communauté de locuteurs.

Onomatopées et mimes

Mes travaux de thèse, qui portent sur des suivis longitudinaux d'enfants francophones et anglophones, montrent que la part des onomatopées et des mimes est importante en français comme en anglais : elle l'est peut-être bien dans toutes les langues du monde, même s'il n'existe pas de recherches sur l'acquisition de certaines d'entre-elles (langues en danger notamment). En répétant le mouvement perçu, l'enfant parle d'une activité, en donne une première nomination dynamique. Il est donc intéressant de constater que les mimes sont relativement nombreux dans les premiers enregistrements, et vont en diminuant avec l'élargissement du vocabulaire : les onomatopées constituent une ressource précoce qui diminue à mesure que le langage de l'enfant s'approche de la « langue cible » adulte. Ils sont presque toujours suivis d'une nomination par la mère de l'activité mimée : elle établit ainsi cette « cible », comme but à atteindre pour l'enfant.

Symbolisme et mimétisme sonores sont en fait souvent considérés comme « remarquablement absents » dans les langues indo-européennes (Nuckolls, 1999). Pourtant les onomatopées sont très présentes dans le discours adressé à l'enfant et les jeunes enfants y sont particulièrement sensibles, ils produisent eux aussi des onomatopées comme « (bada) boum », « poum », « broum broum », qui attirent l'attention sur la manière de se mouvoir. Les enfants s'en serviraient d'abord

pour apparier les nouveaux mots aux nouvelles formes (Köhler, 1929). Les travaux récents d'Imai, Kita et al⁷ proposent même qu'ils facilitent l'apprentissage des verbes. Les verbes sont particulièrement difficiles pour l'enfant parce qu'ils ne parlent pas de quelque chose qu'on peut immédiatement isoler et figer à un moment donné (comme on peut le faire pour un objet désigné). Cette difficulté suggère qu'il y ait bien une « barrière » du langage que l'enfant doit franchir. Les travaux récents sur le rôle des onomatopées et de la mimesis montrent que l'origine du langage chez l'enfant serait plus liée aux perceptions non linguistiques (perception visuelle ou auditive du mouvement, par exemple) et que l'iconicité aiderait les enfants à franchir cette barrière⁸, justement parce que l'iconicité fait appel à des gestes articulatoires que l'on associe facilement à la réalité désignée (cf. supra).

Entrée dans l' « arbitraire du signe », entrée dans l'institution⁹

Au vu des réflexions que nous venons d'esquisser, il semble que cet « arbitraire » soit loin d'être aussi absolu que ne le voulait Saussure. Peut-être y a-t-il deux façons (non exclusives) de voir les choses : soit les enfants rentrent dans cet arbitraire en trouvant d'abord des formes de motivation proches de leur vécu sensible, soit ce sont les adultes qui ménagent une entrée progressive dans l'arbitraire par rapport à une notion intuitive de ce qui est facile ou difficile (mais là aussi, c'est ancré dans le sensible).

On peut se poser la même question pour les autres fabriques de la langue : est-ce qu'il ne s'agit pas toujours de sortir de l'arbitraire, de remotiver le signifiant ?

L'arbitraire est aussi lié à une grande question pour qui veut comprendre l'acquisition du langage : celle de savoir comment l'enfant passe du son au sens. C'est la question de la référence.

La référence et les premiers mots

Compréhension : Les mots sont d'abord appréhendés comme des formes sonores, que l'enfant sait

7 À paraître.

8 Maurer & Mondloch, 2008; Ramachandran & Hubbard, 2001.

9 Ou dans ce que F. Rastier appelle la « zone distale »

reconnaître et mémoriser dès 7 mois¹⁰ avant de s'intéresser à leur dimension référentielle. Avec la compréhension assez précoce de certains mots ou énoncés en contexte, l'association son/sens (ou signifiant/signifié) commence à se mettre en place, mais elle est d'abord étroitement liée à une situation, à la présence de certains objets ou événements. La question de l'accès au sens, qui est au cœur de notre compréhension de l'acquisition lexicale, se prête difficilement à des réponses qui lèvent entièrement le mystère. On le voit bien à travers la parabole de Quine (1960) qui nous interroge sur notre compréhension d'une langue qui nous serait totalement étrangère : supposons qu'un locuteur s'exclame « gavagai » en voyant passer un lapin, on pourrait formuler l'hypothèse raisonnable qu'il désigne le lapin, mais il se peut aussi qu'il parle de la couleur, de la forme, ou de l'activité de l'animal. Il en va de même pour le traitement que font les enfants des formes sonores perçues : tout au plus pouvons-nous postuler l'existence de quelques grands principes opératoires pour mettre en correspondance le son et le sens, désignation du tout plutôt que de parties ou propriétés, les mots différents ont des significations différentes¹¹. Le reste se construit progressivement.

De la compréhension à la production ? Les comptes-rendus parentaux¹² donnent des indications riches et assez fiables sur l'ensemble du développement communicatif de l'enfant de 8 à 30 mois, et permettent notamment d'évaluer la compréhension précoce d'items lexicaux. Sur un échantillon de 1 211 sujets francophones répartis en 621 filles et 590 garçons, Hilaire, Kern et al. (2001) ont dégagé trois groupes appariés en fonction du nombre de mots compris : sur les 414 items proposés, les 8-9 mois qui comprennent en moyenne moins de 50 mots, les 10-11 et 12 mois qui en comprennent entre 50 et 100 mots, et enfin, les 13 mois et plus dont les scores sont entre 100 et 200 mots. Mais ces mots qu'ils connaissent, les enfants ne les produisent pas tout de suite : les auteurs s'accordent sur un décalage de 4 à 5 mois¹³ qui montre que le passage de l'un à l'autre n'a rien d'évident.

Sur le plan biomécanique, la *boucle audio-phonatoire*

désigne le passage de la perception à la production des sons perçus. Ainsi les phénomènes de reduplication (sorte d'écho du discours adressé) s'apparentent à un entraînement phonologique, mais ils ne semblent pas constituer une étape nécessaire dans cette boucle, puisqu'on ne les retrouve pas chez tous les enfants. Ce serait plutôt un style d'acquisition, comme le suggère de Boysson-Bardies (1996).

Du point de vue de l'activité de l'enfant, on observe, en gros, les mêmes évolutions que pour la compréhension : il produit d'abord des formes stables en relation avec des situations, puis il devient capable de généraliser ces usages et de les détacher de ces situations particulières, avec, souvent, des phénomènes de « sur généralisation » qui consistent par exemple à nommer « chien » tous les animaux.

Le pointage, la deixis comme opération/dispositif fondamental(e). On peut alors se demander ce qui permet à l'enfant d'apprendre que les mots font référence à des choses, des personnes ou des événements, en lien avec des représentations psychiques et des « vécus ». Il faut d'abord que les objets puissent être localisés et reconnus comme séparés : l'enfant qui sait désigner sait agir sur les objets à distance. En désignant un objet, il l'isole symboliquement des autres, en même temps qu'il lie des représentations nouvelles à celles qu'il a gardées en mémoire. Il y a cependant bien plus que cela dans les premières désignations, qui s'opèrent chez presque tous les enfants grâce à un geste de pointage. Le pointage marque probablement l'étape la plus fondamentale : celle qui consiste à signifier quelque chose pour quelqu'un d'autre, à attirer l'attention de l'autre sur un objet d'attention commune. Ce partage d'attention, ou triangulation, se met en place très tôt. Mais c'est seulement vers un an, lorsque l'enfant pointe pour désigner ou demander quelque chose, qu'il initie le partage et montre par là qu'il intègre à ses représentations la perspective de l'autre. M. Tomasello appelle cela la « révolution socio-cognitive » dès 9 mois (1995) : les premières désignations et demandes gestuelles sont la trace de ce que l'enfant comprend et perçoit son entourage comme autant d'agents doués d'intentionnalité. Bien plus, en pointant l'enfant met en place un « lieu commun de discours et d'échange »¹⁴ un véritable

10 Jusczyk & Aslin, 1995.

11 Markman, 1989, 1992.

12 Fenson, L., et al. 1993; Kern 2006 pour l'adaptation française.

13 Benedict, 1979 ; Menyuk, 1994.

14 Brigaudiot & Danon-Boileau, 2002.

thème conversationnel. En ce sens, le pointage est un geste spécifiquement humain, et de par les opérations cognitives et symboliques qu'il suppose, il articule déjà geste et langage. Tomasello suggère d'ailleurs que le langage ne soit pas autre chose qu'une forme particulière de cette aptitude au partage d'attention :

« Language is nothing more than another type - albeit a very special type - of joint attentional skill; people use language to influence and manipulate one another's attention. » (2003 : 21)

Et des études récentes montrent que pour bien

comprendre le fonctionnement de ce geste, qui peut-être tantôt déclaratif, tantôt impératif, il faut en intégrer la dimension multimodale¹⁵. En effet, le geste n'est qu'un élément d'un dispositif complexe comprenant aussi la direction du regard en fonction des configurations toujours particulières de l'environnement, et qui intègre parfois des productions vocales aux courbes prosodiques variables, ainsi que des contenus psychiques-imaginaires en lien avec les partenaires relationnels présents ou absents.

¹⁵ Leroy, Mathiot & Morgenstern, 2009.

Le transfert fabrique de la langue

Kostas Nassikas

« La parole de l'analysant cherche son centre (...) qui semble se configurer par le dispositif de façon négative - en négatif - puisque la parole en parlant le désigne par son propre évitement ». ¹ P. Fédida

Le mot « fabrique » est à entendre ici dans son double sens : il désigne, en tant que substantif, un lieu ou un espace ou, mieux, un dispositif dont la synergie des éléments peut produire quelque chose ; il désigne aussi, en tant que verbe, une action, mue par une énergie, qui est et contient les auteurs, les metteurs en scène et les acteurs de la production de cette « chose » qui est la langue.

Cette conception du transfert est inhabituelle. Le transfert charrie du « hors langue » dans la situation analytique ; ce « hors langue » est le même qui compose les contenus du rêve avant que ceux-ci soient traduits (Freud dit transférés) dans les pensées et le récit du rêve. Ces contenus ou « émois inconscients » ont tendance à établir, dans le cas du transfert, des « connexions » ou des « mésalliances » (Freud) avec les éléments perceptifs de la situation analytique ; ils prennent ainsi la voie de l'actualisation à la recherche d'une satisfaction pulsionnelle hallucinatoire ; les « contenus inconscients » de cette actualisation sont sans doute les mêmes que ceux du rêve ; le paradoxe est que cela, l'actualisation, se déroule à l'intérieur de l'acte de parole, cette « matière » dans laquelle la cure s'élabore.

Nous pouvons ainsi dire qu'à travers les mots de la cure deux systèmes de sémantisation sont présents simultanément : le premier est le système de signification qui vient de leur appartenance « naturelle », c'est-à-dire de la langue ; le second est un système séméiotique (séméion : signe) ou un « langage perceptif » ayant une syntaxe différente de celle de la langue. Ce deuxième « langage » est celui par lequel le transfert s'exprime en poussant les

mots de l'analysant à quitter leur syntaxe linguistique et à régresser vers celle de l'action.

Cette régression formelle des mots, produite par la force du transfert, les désignifie² par rapport à la langue bien que cette désignification ne soit jamais complète. En gardant leur « arrimage » à la signification linguistique du premier plan du récit de l'analysant, les mots participent simultanément à l'actualisation hallucinatoire des « contenus inconscients » ; les éléments sonores et gestuels des mots intègrent la présence des éléments psychiques non verbaux tels que les représentations des choses conscientes et inconscientes, les affects, les états sensoriels du corps propre de l'analysant, les représentants d'actes et, comme le dit Freud, les idées et jugements qui représentent la réalité dans le Moi. Cette régression formelle de l'expression de l'analysant accompagne sa régression topique, qui est caractérisée par la quête de satisfaction des contenus inconscients actualisés par le transfert dans la situation analytique ; cette régression topique de l'analysant est en interaction avec celle de l'analyste, qui participe, derrière son écoute « également flottante » et à son insu, à ces actualisations. La « lyse » produite par l'analyse est justement cette désignification du sens apparent des mots de l'analysant. Les tenants de la théorie de l'Inconscient « structuré comme un langage » pensent que le signifiant se libère, pendant cette désignification, des fausses connexions ou des fausses syntaxes ; il peut ainsi retrouver ses « vraies » connexions, celles qui lui permettent de dire les « vérités » sur l'histoire du sujet. Sans nous occuper ici de la dimension religieuse de cette notion de vérité liée à une sorte de « valeur absolue » du

¹ Pierre Fédida, « Le rêve architecte d'un lieu », *L'inactuel*, n°5, *Dispositifs de parole*, Circé, 2000.

² Plusieurs auteurs ont employé le terme de « désendeuillement » ; cela sous-entend que les mots de la langue sont en deuil de « l'objet perdu » et c'est celui-ci que le transfert les fait rejoindre. Comme nous le voyons ci-après, il s'agit, bien plus que de retrouvailles, d'un retour aux conditions de la création du sens et des signes.

signifiant dans le fonctionnement psychique, et à un « détenteur premier du pouvoir de signification », nous nous attarderons plutôt sur les conséquences qu'a cette capacité des mots de rendre les « contenus inconscients » présents par l'intermédiaire de l'action du transfert. Ce rapprochement du mot et de l'action, que le locuteur réalise par son acte de parole, a mis au centre du débat analytique, pendant un temps, la notion de la performativité des actes illocutoires et perlocutoires du langage, développée par J.-L. Austin³. La richesse incontestable de ces apports de la philosophie positiviste du langage concerne toutes les situations intersubjectives où celui-ci est utilisé comme moyen d'interlocution. La situation analytique en est également une ; à ce titre elle est aussi concernée par cette approche du langage ; mais elle est aussi autre chose qu'une situation d'interlocution : la névrose de transfert, qui actualise au présent les contenus inconscients à la recherche de satisfaction, se transforme en névrose de langage par la régression, formelle et topique, dans laquelle plongent les mots et par la tendance à transformer, en partie, l'appareil psychique en appareil de langage.

Cette névrose de langage, que la situation analytique développe, est bien plus que la retrouvaille du mot avec « la » chose qu'il aurait nommée originellement dans le psychisme du sujet. Il s'agit plutôt du « transport » dans la situation analytique du « hors langue » des contenus inconscients de l'analysant et de ce qui, tout en étant dans le sujet, n'a pas de « lieu » psychique en lui (J.-B. Pontalis) ou ne se prête pas au travail en commun avec ses autres parties psychiques (S. Freud). La présence, à travers les mots, de ce « hors langue » dans le dispositif analytique réactualise inévitablement la problématique de la nomination ; celle-ci présuppose celle de la désignation des places des présents, des absents ainsi que celle des « nommants ». C'est la présence de cette dynamique-ci qui soutient l'hypothèse que le transfert fait régresser la langue, dans la situation analytique en particulier, mais aussi dans d'autres, aux conditions de la (re)fabrication de celle-ci.

C'est par la présence de ce « hors langue » dans les pensées du « patient » que Freud signale la présence invisible du transfert.

3 J.-L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Seuil, 1970.

Le « langage » perceptif du transfert

« Il arrive au moins une fois au cours d'une analyse que le malade affirme avec insistance qu'aucune idée ne lui vient plus à l'esprit. Ses associations libres sont bloquées et les impulsions qui les mettent ordinairement en marche restent inefficaces.

Mais si on le presse, le malade finit par avouer qu'il pense au paysage qu'il voit à travers la fenêtre du cabinet de consultation, au tapis qui couvre le mur ou au lustre qui descend du plafond. On constate ainsi qu'il commence à subir le transfert...⁴ »

La citation ci-dessus de Freud vient d'une note de bas de page de son travail sur la psychologie des foules.⁵ Il traite, dans le chapitre dix de cette étude, du phénomène de la « force mystérieuse » qui produit la massification de la foule derrière son meneur ; il considère cette « force mystérieuse » identique à celle qui fonctionne entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé, cette « foule à deux » compactée par la force de l'Idéal du père primitif ; ce dernier est projeté sur l'hypnotiseur ou sur le meneur de la foule que celui-ci « massifie » en venant occuper la place de l'Idéal du Moi de chacun. Freud pense manifestement que c'est cette même « force mystérieuse » de l'hypnose ou de la suggestion qui agit dans le transfert. Sa propre expérience a d'ailleurs évolué de la pratique de la première à celle de l'analyse du second. C'est probablement en lien avec cette idée de l'identité de fond entre hypnose et transfert que Freud n'accorde qu'une note de bas de page à cette présence du transfert par la perception ; n'est-il pas vrai que l'hypnotiseur opère par la fixation de la perception de l'hypnotisé ?

Cette lecture « préanalytique », pourrait-on dire, de la part de Freud de la manifestation du transfert à travers les signes perceptifs, laisse de côté toute la question concernant justement le choix de ce type de « langage ».

Plusieurs auteurs sont revenus sur ce constat de Freud ou sur des exemples semblables émanant de leur propre pratique analytique. Ils retiennent tous l'aspect « massification » que ce regard vient manifester ; le texte de Freud⁵ où cette note s'insère, y est sans doute pour beaucoup. Cette « massification » directe et invisible de l'analysant avec son analyste témoigne

4 C'est moi qui souligne.

5 *Massenpsychologie und Ich-Analyse*.

de la tentative inconsciente, hors pensée et hors parole, du premier de réaliser sa passion amoureuse ici et maintenant : « Ce qui signe l'énamoration, c'est une certaine façon, comme on dit communément, « d'avoir la tête ailleurs » (c'est l'observation familière du témoin de l'amoureux, reconnaissable à une certaine absence) : mais celle-ci est, plus précisément, arrêt ou élitement de la parole. L'amour, en ce sens, est une pensée « réglée » sur l'autre, qui empêche de parler, qui stoppe la machine associative... Etrange lien entre l'entrave de la pensée, excessivement polarisée, et l'engluement du regard... Le résultat est que le sujet regarde au lieu de parler (en analogie au fameux « agir » au lieu de se « souvenir » !) ».

L'auteur de ces lignes retient, comme Freud l'avait fait auparavant, l'opposition entre le regard et la remémoration qui passe par la parole. S'il s'arrête brièvement sur les objets du regard de l'analysant, « objets qui découpent l'espace », c'est pour rapprocher le voir du savoir et non pour questionner ce type de « langage » que le transfert utilise pour se manifester.

Il est nécessaire de nous attarder un peu plus ici sur cet arrêt de la parole, de l'associativité et de la remémoration de l'analysant remarqué par Freud, ainsi que sur la substitution de cela par le regard (1921) ou par l'acte (1914). Le retour aux propos de la langue de Freud peut nous permettre d'aller plus près de sa pensée dans la mesure où les traductions laissent des traces de la pensée des traducteurs ! La phrase de Freud « *das er Sich in die Übertragung begeben* » est traduite dans l'ancienne traduction citée ci-dessus par : « il commence à subir le transfert » ; la nouvelle traduction, celle des *Œuvres Complètes*, est : « il s'est acheminé dans le transfert » ; elle restitue manifestement le sens du verbe « *begeben* » (s'acheminer) mais elle perd la force invisible de la suggestion hypnotique que le verbe « subir » maintenait présente ; en effet, l'analysant ne « s'achemine » pas seul dans le transfert ! Cette difficulté de traduction de la phrase signalant la présence du transfert dans le regard de l'analysant est à rapprocher de celle qui signale la même présence dans l'agir (en remplacement des mots et de la remémoration). Freud dit à ce propos : « *der Analysierte erinnert hüberampt nichts von dem Vergessenen und Verdrängten, sondern er agiere* ». Dans l'ancienne traduction nous avons : « le patient

n'a aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en actes »⁶ ; la nouvelle traduction des *Œuvres Complètes* est sans doute plus proche des mots de Freud : « l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais il agit ». En comparant les deux traductions, nous pouvons nous poser la question de ce qui a poussé le premier traducteur (Anne Berman) à introduire le verbe « traduire » alors qu'il n'existe pas dans le texte allemand. Cela est, peut-être, le signe d'une pensée implicite du traducteur à propos de deux langages considérés comme identiques : celui de la parole-remémoration et celui des actes ; ce second langage « traduirait » ici et maintenant le refoulé et l'oubli en court-circuitant le premier !

On peut penser que ce glissement du traducteur, de considérer l'agir comme une traduction du refoulé inconscient, est favorisé par l'aspect actif et suggestif du verbe allemand « *erinnert* » (faire souvenir, rappeler), aspect que le verbe français « se remémorer » perd. Cette explication est sans doute insuffisante si l'on se souvient du même glissement de traduction à propos du passage des contenus du rêve aux pensées du rêve : cela est traduit en français par le verbe « traduire » alors que Freud utilise le verbe « *übertragen* » (transférer). Ces glissements me semblent venir de la non-prise en considération de la coexistence de deux « langages » non identiques dans le psychisme du sujet : celui dominé par la langue et celui des signes présents dans les perceptions, les représentations et les affects. C'est avec ce « langage perceptif » que le rêve et le transfert construisent leurs contenus ; ceux-ci sont intraduisibles dans le langage linguistique ; ils se transfèrent et ils se présentent dans et par ce « langage perceptif » de l'analysant (le regard, les actes, etc.) dans la situation analytique, faisant régresser celle-ci aux conditions de la création de la langue. La nomination de certains aspects et de certains facteurs ou acteurs de ces contenus dépend du « travail en commun » entre les deux protagonistes dont nous parlons ci-après.

Nous pouvons suivre, pour l'instant, la coexistence de deux « langages » dans la situation analytique de la cure de Phaïdon : il parle en séance de son envie de me tenir au courant de sa fascination pour les hommes ; il dit textuellement : « J'ai eu envie de vous

⁶ S. Freud (1914), « Remémoration, répétition, perlaboration », *La Technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 108.

garder au courant » sans remarquer le mésusage qu'il fait du verbe garder.

Mon écoute bilingue me permet de lui faire remarquer qu'il parle en grec avec des mots français ! En effet, les verbes français, *tenir* et *garder*, correspondent à un seul verbe grec : *krato*. Cette correspondance grecque commune aux deux verbes français semble être le soubassement de son glissement du « tenir au courant » vers le « garder au courant ». S'agit-il d'un lapsus ? Si l'on entend celui-ci comme le transfert dans la langue d'un contenu inconscient se manifestant par la transformation de celle-là, on peut dire qu'il en est un ; cet « indice de transfert » passe par le canal de la traduction en la décalant légèrement. Ce lapsus est en même temps un raté de la traduction. Phaïdon préfère en effet parler en français alors que nous partageons tous les deux la même langue maternelle (le grec). On pourrait même dire que ce lapsus est une *dé-traduction* de « la langue de l'exil », ce qui permet de rendre présent ce que celle-ci tentait de tenir à distance : le transfert lui-même ! En effet, ma remarque, à propos de sa mauvaise traduction, lui fait penser à sa crainte que je ne le garde pas en analyse parce qu'il « ne travaille pas bien ». Il entend aussitôt cet « aveu » comme un indice de sa tendance profonde à chercher une place exclusive dans les relations ; ceci amène en lui une pensée inquiétante, en lien avec une impression de partager quelque chose d'intouchable avec sa mère. Cet « intouchable » semble rendre la langue maternelle indicible dans la situation analytique. Comme dans l'exemple du « garder au courant », le transfert amène l'intouchable dans la situation analytique par l'intermédiaire de l'indicible.

Ces choses « intouchables » en lui, que la détraduction transférentielle a rendu présentes dans la situation analytique, semblent alimenter le rêve qu'il a fait peu après cette séance. Il revoyait la scène qu'il avait vécue douloureusement plusieurs fois pendant son enfance, où il était en train de se rapprocher de sa mère souffrante ; elle paraissait triste et prostrée sans faire attention à lui. Étant très inquiet et évitant de la toucher, il se voyait lui dire des mots consolants et apaisants, espérant la rendre moins souffrante et, peut-être, présente dans la relation avec lui. Elle semblait ne rien entendre de ce qu'il lui disait. Il essayait de nouveau avec d'autres mots avec le souci d'améliorer ses intonations pour accentuer les notions de la

tendresse et du réconfort. Il commençait à désespérer et même à paniquer devant la surdité de sa mère ; puis, en se réveillant et ayant l'air de découvrir son existence, elle le regardait comme un inconnu en lui disant : *Ti les ?* (Qu'est-ce que tu dis ?). Il se sentait dans un état d'étrangeté : les mots qu'il employait semblaient incompréhensibles par sa mère !

En repensant à l'état d'étrangeté dans lequel il était dans son rêve, il avait l'impression que cet état avait quelque chose de commun avec les « choses intouchables » entre lui et sa mère. Le fait que ses mots ne parvenaient pas à « toucher » l'état psychique de sa mère le laissait particulièrement perplexe ; cela se confirmait en remarquant la distance physique dans laquelle il se tenait devant elle. Avait-il peur de s'approcher d'elle ?

J'ai fait le lien entre cette peur du rapprochement, que le rêve mettait en scène et celle qui s'était manifestée dans son lapsus, mais dans un sens opposé : que je ne le garde pas en analyse parce qu'il n'était pas bon. J'avais l'impression que ce sens opposé manifestait juste la différence de langage entre le transfert et le rêve tout en se référant à un contenu identique. Il a été surpris par le rapprochement que je faisais entre ses deux peurs et il l'a contesté : il comprenait en effet le sens de la première peur - que je ne le garde pas en analyse -, mais il ne voyait aucune explication à la seconde, celle de s'approcher ou de toucher sa mère souffrante.

En revenant et réfléchissant sur la première peur - que je ne le garde pas ou que je le laisse tomber - il s'est arrêté soudainement sur l'homophonie du verbe *laisse* avec celui du rêve qui était en grec : *les (dis)*. Cette ressemblance phonique entre les deux mots venant de langues différentes et ne signifiant pas la même chose lui paraissait étrange. Puis son récit s'est complètement arrêté pendant un instant. Son attention s'était fixée sur un détail de la scène du rêve, détail qu'il n'avait pas remarqué précédemment : au moment où sa mère lui disait *ti les*, rendant ainsi ses mots inutiles et vides de sens, elle esquissait un geste dont la vue le remplissait d'effroi. C'était un geste de repoussement ou de renvoi. Son étonnement s'était agrandi encore en constatant que ce geste correspondait au « laisse-moi » ou « laisse tomber » de la langue française, comme s'il avait pu voir le geste dans l'écoute de celle-ci ! Le message de ce dernier ébranlait ses convictions profondes, celles qui dominaient en lui depuis toujours : qu'il était

indispensable à sa mère et qu'un lien (une laisse ?) profond les unissait dans une alliance intouchable.

La vue du geste de sa mère remettait en question toutes ses anciennes convictions. En y réfléchissant, il pensait pour la première fois que ses intérêts psychiques pourraient s'opposer à ceux de sa mère ; cela montrait aussi que ce lien, *la laisse*, devenait ainsi *touchable* par sa pensée alors qu'il avait été évité jusque-là à cause de ses contenus dangereux que le geste du rêve rendait visibles.

On peut même dire, en suivant ce que pense Freud dans *L'interprétation des rêves*, que ces contenus communs au transfert et au rêve sont « transférés » et non traduits dans le langage des images du rêve. On peut aussi penser que le même processus se déroule dans la situation analytique. Ce processus constitue le premier temps de la fonction « traductive » du transfert : construire une scène qui participe elle-même à un « langage perceptif » rudimentaire. Celui-ci est fait par une première articulation des signes perceptifs pris dans une fonction de pointage (deixis) des places des présents et d'une première mise en sens de leur interaction (binaire). On peut schématiquement repérer un deuxième temps de ce langage qui serait son articulation avec la langue ; cela résulte de la rencontre de la « vue » de l'analyste sur ce processus avec les conditions de désignation-nomination des places des présents mais aussi des absents, conditions qui se reproduisent dans la situation psychanalytique. On peut ainsi voir cette « fabrique » en action, dans ce qui se passe dans les mouvements de la cure de Phaidon. La scène transférentielle est dévoilée par le lapsus - garder laisser - qui lui permet de « voir » le geste que sa mère effectue dans son rêve ; ce langage perceptif est cette fois vu par lui mais aussi par moi. Un nouveau sens d'interaction entre les deux acteurs du rêve apparaît ; ce sens venant cette fois nettement de la langue, ouvre à une nouvelle désignation des places mais aussi à des nouvelles nominations des contenus psychiques.

La coexistence de deux langages n'est bien entendu pas spécifique à la cure analytique ; elle est présente constamment dans la vie psychique d'un sujet et se manifeste dans ses nombreuses expressions ; elle prend parfois un caractère symptomatique par la coexistence des deux langages dans la même expression ; chacun d'eux peut fonctionner d'une manière autonome ou en opposition à l'autre.

Transfert vers la parole

« Dans l'analyse, il y a renversement des rapports du dire et du faire : on dit parce qu'on ne peut faire et, ce faisant, le langage ne peut éviter de devenir non seulement une autre manière de faire, mais surtout un équivalent du faire : une substitution symbolique de l'acte comportant sa négativisation et non seulement un mode d'action (...) relevant d'un double processus de transfert : transfert du psychisme sur la parole et transfert de la parole sur l'objet ».7 A. Green

Le dispositif de la situation analytique a souvent été présenté comme un dispositif de parole, là où celle-ci « circule ». Cela est manifestement vrai, mais cette apparence cache un dispositif plus complexe des mouvements énergétiques ainsi qu'un transformateur potentiel de ceux-là. On peut schématiquement dire que le dispositif analytique transforme les émois inconscients en actes transférentiels et ceux-ci en actes langagiers. André Green appelle ce processus « réversion » en opposition à celui de la conversion (hystérique) qui oriente l'énergie pulsionnelle et sa recherche de satisfaction vers le corps⁸. Plusieurs auteurs ont vu dans ces transformations énergétiques, dont le transfert est le moteur, la capacité de celui-ci de produire des signifiants⁹ ou de créer des lieux psychiques pour ceux-ci¹⁰. La « lyse » produite par l'analyse concerne les énonciations du sujet ; celles-ci sont décondensées par la désarticulation qui se produit à l'intérieur du signe entre son signifiant et son signifié. Cela fait que l'aliénation du sujet à son langage laisse progressivement apparaître celle aux objets de son désir ; c'est cette « prégnance de la chose »¹¹ qui domine dans l'hallucination négative et dans l'agir du transfert : de l'élaboration de celui-ci par le travail analytique dépend l'autonomisation du signe par rapport à la chose et sa (nouvelle) articulation avec les autres signes de la langue.

Cette description du trajet de la « réversion » est certainement dense. En effet, qu'entendons-nous quand nous disons que les énonciations du sujet

7 A. Green, « Le langage dans la psychanalyse », *Langages*, éd. Les belles lettres, 1984, pp. 128-132.

8 A. Green, « Le langage dans la psychanalyse », op. cit.

9 A. Beetschen, « Passagers clandestins de la parole », *Le signifiant pour quoi dire ? APF*, 1998, pp. 14-33.

10 J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Seuil, 1999.

11 J.-C. Rolland, « Du rêve au mot d'esprit », *L'inactuel*, n° 3, *Formes du primitif*, Circé, 1996.

sont décondensées et de quelles énonciations s'agit-il ? Les allusions de Freud à cette « conversation ordinaire », entre l'analyste et le patient, et à la règle fondamentale du « tout dire et ne rien agir pendant la séance », ne qualifient pas suffisamment la nature de ces « énonciations ». Si l'on se réfère aux plans d'énonciation d'Emile Benveniste¹², la parole de l'analysant n'est pas un récit car celui-ci a tendance à décrire une scène sans sujet. Elle n'est pas non plus la narration d'un sujet se trouvant dans une scène qu'il ne voit pas¹³.

À partir du moment où l'usage des pronoms entre en scène (je, tu,...), la langue se transforme en parole adressée et en discours ; celui-ci, nous rappelle Benveniste, est à la fois porteur d'un message et instrument d'action. Cette dernière fonction du discours d'un sujet tend à installer celui-ci dans l'antinomie : les logiques et les règles de l'institution qu'est la langue sont soumises aux logiques des intérêts et des buts subjectifs ; une partie de ceux-ci s'exprime à l'insu du sujet autant dans ce qu'il énonce que dans ce qu'il omet d'énoncer¹⁴. Cette antinomie, dans laquelle se trouve généralement le sujet d'un discours, devient carrément de l'a-nomie (hors-loi) linguistique dans la situation analytique : les contenus inconscients, qui viennent subvertir le discours de l'analysant à travers le transfert, sont soumis aux mêmes logiques que le rêve et disposent d'une énergie et d'une liberté totale d'associations ; les langages perceptifs, et en particulier celui des hiéroglyphes, nous donnent une idée assez vague de cette a-nomie associative inconsciente caractérisée par l'impossibilité d'admettre une impossibilité ! Cette « sauvagerie » énergétique et associative de l'inconscient (ou du Ça), qui tend à occuper l'espace de la situation analytique, est perçue « en surplomb »¹⁵ par les logiques de la parole, et donc de la langue ; ces logiques sont cependant les seules à permettre aux deux protagonistes de rester liés à la communauté humaine et à rendre celle-ci présente dans cet espace de cette manière-là. Elles permettent aussi à l'analyste de construire le « regard de son

écoute » envers la prolifération des formes et des perceptions sensorielles primaires par lesquelles le refoulé tente d'émerger dans des figurations.

Ces remarques nous rapprochent de l'affirmation de Pierre Fédida qui considérait la situation analytique « structurée comme un langage » ; cette affirmation visait à décaler la célèbre formule de Jacques Lacan : « l'Inconscient est structuré comme un langage ». Nous pouvons nous rendre compte, après ce qui est dit ci-dessus, que le terme de « structurée » est inadéquat pour exprimer l'a-nomie sémiotique qui envahit le langage dans la situation analytique ; « le transfert vers la parole », dont il est question au début de ce chapitre, n'est pas un processus avec un trajet prédéfini et des buts assurés ; il est plutôt une potentialité. Celle-ci ouvre aux multiples enjeux que les circulations énergétiques et les a-nomies sémiotiques amènent. Leur présence dans la situation transférentielle caractérise la décondensation du signe dont on parlait précédemment. Ces présences sont hétérogènes au signifiant et, de ce fait, elles ne sont pas pensables par et dans les logiques et les structures de la langue ; elles le sont plutôt par celles qui précèdent celle-ci. Le « transfert vers la parole » dépend finalement de l'issue du travail et de la lutte avec ces présences prélangagières ; la problématique principale de cette lutte est celle de la désignation.

L'arène et la désignation

« Il arrive ainsi que l'on n'ait pas le temps de passer aux pulsions sauvages les rênes du transfert ou bien que l'acte itératif provoque la rupture du lien qui attache le patient au traitement... C'est dans le maniement du transfert que l'on trouve le principal moyen d'enrayer la compulsion de répétition et de la transformer en une raison de se souvenir... Nous lui permettons l'accès du transfert, cette sorte d'arène,¹⁶ où il lui sera permis de se manifester dans une liberté quasi-totale et où nous lui demandons de nous révéler tout ce qui se dissimule de pathogène dans le psychisme du sujet. »¹⁷ S. Freud

12 E. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », *La Psychanalyse*, n°1, 1956, p. 6.

13 R. Schaffer et plusieurs autres psychanalystes considèrent que la narrativité est le processus principal d'expression du psychisme.

14 E. Benveniste, op. cit.

15 L. Kahn, « L'action de la forme », *RFP*, LXV, 2001, n°4, p. 184.

16 C'est moi qui souligne ; la traduction de *Tummelplatz* par arène, donne un aspect de combat à la « place des ébats » que le mot allemand ne contient pas tout à fait. Elle me semble tout de même correspondre à ce qui se déroule dans cette « place ».

17 S. Freud (1914), « Remémoration, répétition, perlaboration », *La Technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 113.

La métaphore de l'arène, utilisée par Freud dans la citation ci-dessus, est très pertinente ; elle offre une vue en « surplomb » sur cette *Tummelplatz* (place des ébats) dans laquelle les deux protagonistes de la cure sont engagés. Il est aussi intéressant de suivre l'évolution de cette métaphore : le transfert s'y présente tant comme celui qui rend présentes les pulsions sauvages dans la situation analytique, en leur mettant ainsi les « rênes », que comme leur interlocuteur, dans la mesure où il peut leur demander selon Freud « de révéler tout ce qui se dissimule de pathogène dans le psychisme du sujet ».

Si l'on considère les actualisations du transfert comme de simples projections (négatives) des émois inconscients sur les éléments physiques de l'analyste et sur ceux du contexte de la séance, cela donne un aspect très limité de la sauvagerie énergétique et associative qui s'y déroule ; cela donne aussi l'impression que l'analyste et les éléments physiques de son contexte ne sont que de simples supports passifs. Or, comme je le dis ci-dessus, l'analysant ne s'achemine pas tout seul dans le transfert ! L'actualisation de la recherche de satisfaction hallucinatoire devient possible parce que l'analyste a contribué, à son insu et par sa propre régression inconsciente, à son éveil. La « *sich Tummelplatz* » du rêve (place des ébats inconscients) s'est déplacée dans celle du transfert par l'implication de l'espace psychique de l'analyste contribuant ainsi à la décondensation du signifiant et à la régression vers le faire de celui-ci.

En effet, les lois qui font de la parole une action menée par d'autres moyens restent en dehors du point de vue de la linguistique de l'énonciation ; ce sont, par contre, l'action, les moyens et les lois, qui se mettent en mouvement dans la *Tummelplatz* du transfert et qui préoccupent ma réflexion ici liée plutôt à la pragmatique linguistique.

L'action, que la situation analytique favorise particulièrement, est celle de l'hallucination négative du transfert qui confère, selon Freud (1912), un caractère d'actualité aux émois inconscients du patient. Cette action est favorisée par le dispositif de la situation.

Le caractère d'actualité de l'éveil des émois inconscients caractérise, pour l'essentiel, l'action pulsionnelle de recherche de satisfaction. Les

ébats, *Tummel*, ou l'arène, qui se développent dans le hautement énergétique et invisible espace du transfert, là où se déploie l'hallucination négative et dont n'apparaissent que quelques « indices »¹⁸ dans la vue « en surplomb »¹⁹ dont dispose l'analyste, sont bien ceux de la sauvagerie pulsionnelle ; c'est celle-là que les « rênes du transfert » ont ramenée à l'intérieur de celui-ci et par des voies que l'inconscient de l'analyste a favorisées.

Les pulsions s'ébattent avec leur « objet » ou avec leur « chose », celle qu'elles ont « vue » dans l'espace psychique de l'analyste. L'arène est bien ici dans la mesure où l'analyste s'est impliqué, sans le savoir, dans ces ébats et ne peut survivre qu'en « luttant » pour « remporter la victoire » et pour « contraindre à intégrer ces émois dans le traitement et dans l'histoire de la vie du malade. Enfin, rappelons-nous que nul ne peut être tué « *in absentia* ou *in effigie* »²⁰.

Ces termes de Freud donnent bien des indices sur les ébats et les combats qui se déroulent dans cette arène. Ce sur quoi on ne s'attarde pas assez, c'est le passage des ébats aux combats ; l'emploi du verbe tuer à la fin de son propos maintient ce caractère énigmatique que l'on peut entendre ainsi : pour que la vie psychique d'un sujet puisse devenir possible, l'objet physique-sensible de la satisfaction pulsionnelle doit être « tué » ! Mais comment peut-on penser ce meurtre dans le travail de la situation analytique ?

Revenant sur les trois dimensions dont on parle ci-dessus composant l'arène du transfert, du point de vue de la linguistique pragmatique, nous pouvons dire que les moyens, par lesquels l'action pulsionnelle de recherche de satisfaction s'exerce à travers l'hallucination négative, sont composés de divers signes. Ceux-ci gardent toujours un lien éloigné avec la signification linguistique que l'on peut voir se situant en surplomb dans cette situation. Les signes sont pris, dans ce contexte, dans le mouvement déictique vers la « chose » recherchée par la pulsion ; cela pousse à la désignation et à l'action sur celle-là. Ce mouvement rencontre inévitablement la question des lois, ou de l'institution, qui concerne cet espace de désignations

18 D. Clerc, « L'écoute de la parole », *RFP*, n°5, *La sublimation*, 2005, PUF, p. 1316.

19 L. Kahn, « L'action de la forme », *Revue française de psychanalyse*, n°4, *La figurabilité*, 2001, PUF, p. 984.

20 S. Freud (1912), « La dynamique du transfert », *La Technique psychanalytique*, PUF, 1953, p. 60.

et d'actions par le moyen des signes ; la question des lois rend présent l'espace social dans cette situation, là où les « ébats transférentiels » tentent de faire croire qu'il ne s'agit que d'un espace (*Platz*) pour deux.

Nous devons à Ernst Cassirer l'étude de cet « espace de désignation » qu'il considère comme « l'état primitif du langage ». Sa réflexion n'aborde pas la globalité de la logique des signes et encore moins l'émergence d'une sémiotique qui se développe dans cette « arène » ; cette problématique commence à être perçue par la pensée psychanalytique qui découvre, en même temps, l'importance des travaux de C. S. Peirce sur le signe²¹. Même si l'étude de E. Cassirer ne concerne que la gestualité phonétique, elle explore profondément la problématique de la désignation que les logiques du signe englobent plus amplement.

De cette vaste étude sur la naissance du langage à partir de la nécessité déictique de la désignation, nous pouvons retenir le fait que, dans « l'arène du transfert », nous nous trouvons aussi dans ce champ d'actions, de mouvements et de mises en sens qui se déroulent à travers les signes. On peut aussi dire que les actions pulsionnelles qui se déploient, entre un champ psychique et un autre et à travers ces signes, développent nécessairement une traduction intersémiotique simultanée ou une transmutation²² ; cette dernière convoque automatiquement la présence des absents qui codent et établissent les lois des signes ; l'instabilité de ces mouvements et actions de « l'arène » développe des « émergences sémiotiques » semblables à celles qui sont à l'origine de la langue et de sa (re) fabrication constante²³.

Nous sommes plusieurs²⁴

« Enfin rappelons-nous que nul ne peut-être tué in absentia ou in effigie »²⁵ S. Freud.

21 Voir à ce propos : François Rastier, « Le langage a-t-il une origine ? » et André Green, « Langue, parole analytique et absence », *RFP*, 2007, n°5 (ce numéro reprend les communications au Congrès des psychanalystes de langue française à propos de *La cure de parole*, Paris, mai 2000).

22 Roman Jakobson, *Essai de linguistique générale*, Ed. de Minuit, 1973, p. 79.

23 François Rastier, « Le langage a-t-il une origine ? », *RFP*, 2007, n° 5, *La neutralité*, PUF, pp. 1481-1496.

24 La phrase est de Jean Ménéchal qui a particulièrement étudié la présence des formes de la pluralité du social et du politique dans le sujet : *Le risque de l'étranger*, Dunod, 1999 et *Psychanalyse et politique, le complexe de Thésée*, Dunod, 2007.

25 S. Freud (1912), « La dynamique du transfert », op. cit.

L'aspect « énigmatique » du meurtre, dont Freud parle ci-dessus, trouve manifestement une réponse par le fait que l'analyste laisse ainsi inoccupé le « site de l'interlocuteur », « site » qui donne ouverture à l'acte du poète épique ; celui-ci s'est détaché, selon Freud, de la foule pour raconter les événements meurtriers, créant ainsi les fondements du récit ou de l'épos. Cette pensée freudienne sur les fondations du langage se complète par celle qui concerne la naissance des institutions, dont celle de la langue, à partir de l'alliance entre les frères terrorisés par la crainte du retour du père de la horde primitive, celui qu'ils avaient « tué » auparavant.

Il me semble que cet aspect énigmatique du meurtre des « revenants » dans le transfert nécessite une réponse complémentaire ; elle concerne les modalités de présence de ceux-là (revenants) dans les représentations inconscientes du sujet : le meurtre concernerait la modalité du codage binaire ; celle-ci signifie l'action brute²⁶ (pulsionnelle) dans laquelle il n'y a pas de place pour une pensée subjective ; la conviction est ainsi absolue pour le sujet quant à la présence des « revenants » dans la scène du transfert. La mort de cette modalité de codage binaire se fait par l'ouverture à la tiercéité de la vie des signes. Cette ouverture s'opère par le fait que l'action, celle de la pulsion sur son « objet » et inversement, rencontre rapidement la question des moyens et des lois, étant donné que son « objet » est, pour l'essentiel, un sujet humain disposant d'un espace psychique semblable à celui d'autres sujets (*nebenmench*) qui le déterminent.

François Rastier souligne l'articulation entre la constitution des signes à partir de divers éléments (indice, index, etc.) et le processus de socialisation ; pour cet auteur l'émergence sémiotique est un processus constant dans la vie des êtres humains et celle-ci retravaille sans cesse la notion de l'absence dans l'activité du langage²⁷. Le rôle des absents reste en filigrane de la pensée de cet auteur ; il semble l'inclure, comme C. S. Peirce, dans les fonctions du signe. On peut ainsi dire, comme le fait A. Green²⁸, que la parenté et l'alliance sont les premiers parents de la langue dans la mesure où celles-ci présentent, d'une

26 C. S. Peirce, *Écrits sur le signe*, Seuil, 1978, p. 28.

27 F. Rastier, op. cit., p. 15.

28 A. Green, « Langue, parole psychanalytique et absence », *RFP*, n° 5, *La cure de parole*, 2007, PUF, p. 1468.

manière visible, la dimension de l'institution ; celle-ci dépasse largement la dimension de la parenté : elle est constitutive de la pluralité humaine et de la subjectivité simultanément et indissociablement.

Le rôle des absents est aux fondements de l'institution de la langue mais aussi de toutes les institutions sociales ; celles-ci déterminent de l'extérieur et construisent simultanément de l'intérieur la subjectivité et le sens de chaque moment socio-historique. L'instabilité du « magma sémiotique » de « l'arène », dont on parle ci-dessus, reproduit constamment l'émergence de toutes ces origines : distribution des places, désignation, nomination, filiation, etc... ; c'est dans cette émergence que la fabrique de la langue retrouve ses conditions ; c'est aussi dans cette émergence et cette refabrication constante de la langue que l'interprétation analytique et la nomination trouvent leur source.

On peut dire brièvement, ce que de nombreux écrits analytiques ont déjà traité, que l'interprétation vient à l'analyste d'un lieu qui est présent négativement dans la situation analytique ; P.Fédida a tenté de circonscrire ce lieu dans ses différents écrits ; d'une manière poétique, il l'a appelé « le site de l'étranger »²⁹ dont l'architecte serait le rêve. L'interprétation de l'analyste y prend source, permettant ainsi la nomination de ce qui émerge dans « l'arène » ; cela n'est pas la mise en mots de ce que l'analyste y « perçoit » par son contre-transfert mais plutôt la conséquence de la mort de sa présence sensible et de sa tendance narcissique de parler en tant que Je³⁰. Cela peut permettre aux

29 P. Fédida, *Le site de l'étranger*, PUF, 1995.

30 K. Nassikas, « Tu es où sublimer l'autre (Tuer ou sublimer l'autre ?) », *Bulletin de la SPP*, mai 2005.

« autres » (analystes, autres absents et morts qui contribuent ou ont contribué au codage social des signes et à la création des institutions dont celle de la langue) de (re)participer à la (re)fabrication de la langue à travers la nomination des présences ; c'est ce que l'analyste fait avec l'interprétation qui s'impose en lui par la situation. Ces absents, morts et tués, qui sont présents en tant qu'absents à travers l'interprétation, permettent à la nomination non pas seulement « d'opérer la déliaison de l'affect avec la représentation et d'ouvrir à la perception des restes sensoriels mnésiques de choses et d'épuiser ainsi le retour des images (par le surinvestissement de la représentation de mot) »³¹. Ils permettent surtout au sujet de resituer en lui ses morts qui l'originent tout en resituant sa place parmi eux et dans la pluralité sociale ; c'est cette place que la nomination réinstaure constamment en lui.

C'est ce que nous pouvons voir dans les mouvements de la cure de Phaïdon : le transfert avait actualisé dans la situation analytique sa profonde angoisse d'abandon qui ne lui permettait pas la moindre distance psychique par rapport à sa mère. Devenue possible, cette scène a permis l'advenue d'indices de présence du langage perceptif (indices qui composent les signes) ; l'écoute transférentielle de l'homophonie des mots *les* (dire en grec) et *laisse*, en lien avec la langue utilisée dans la situation analytique, a permis la « vue » sur le langage perceptif du geste du rêve ; cette « vue » faisait le point de jonction entre le langage perceptif et le langage linguistique. Cette jonction a été « fabriquée » par le transfert.

31 D. Clerc, op. cit.

Introduction

Daniel Widlöcher

Pour ouvrir le débat j'aimerais citer quelques lignes extraites d'une conférence donnée dans le cadre de la toute jeune Société Psychanalytique de Paris, en mars 1930 par Rudolf Loewenstein.

Cet exemple nous montre qu'il existe des moments dans l'analyse où des affects sont vécus par le patient avec toute l'apparence et les caractères d'affects habituels et que pourtant le sujet n'est pas complètement dominé par eux. Ces affects sont comme du jeu, comparables peut-être aux émotions éprouvées par un grand acteur : l'émotion est vraie et cependant, ce n'est que du jeu. Cette comparaison n'est même pas très juste, car ces émotions des patients sont plus « vraies » encore que celles des acteurs. Toutefois, nous pouvons admettre qu'elles n'envahissent pas la personnalité entière du sujet, car nous voyons des patients ayant un comportement des plus hostiles, des plus récalcitrants, cependant venir à l'heure et vous dire tranquillement bonjour et au revoir comme s'il s'agissait d'une autre personne que celle de la séance.

Or, de même que l'effet esthétique au théâtre est obtenu lorsque l'illusion de la vérité est entière et que cependant, au fond de nous, nous n'oublions pas qu'il ne s'agit là que d'un spectacle, de même, me semble-t-il la meilleure situation psychologique pour l'analyse, à ces moments, est que le patient éprouve, revive des émotions et des états d'âme avec toute leur intensité, sans cependant laisser envahir sa personnalité à un point qui l'emporte sur la réalité du traitement. Il est probable que c'est dans cet état de choses qu'on pourra chercher l'explication de l'effet thérapeutique de l'abréaction, ce phénomène en apparence si clair, et en réalité si difficile à comprendre.

On ne peut s'empêcher de penser ici à la phrase superbe du personnage du père dans *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, phrase adressée au metteur en scène : « Moins réels peut-être, mais plus vrais ».

C'est me semble-t-il autour de ces fortes paroles que notre débat s'installe en questionnant la vérité du jeu derrière l'artifice du cadre de la cure psychanalytique. Il conviendrait d'ailleurs de conserver cette dimension de l'acte à laquelle tenait d'ailleurs tant Winnicott, « playing with reality » et non le jeu comme opposé au réel.

C'est en effet dans cet écart que se situe ici le mot jeu, défini comme « l'authenticité d'une expérience vécue dans un cadre coupé du réel ». Il est vrai que nous sommes d'emblée conduits à réduire le concept du jeu à sa dimension de gratuité. Le jeu auquel nous pensons à propos de l'analyse n'est pas l'anticipation fictive d'un réel à venir (ce qu'est encore souvent le jeu de l'enfant) mais la libre émergence d'une pensée ou d'un acte dégagé de contraintes du réel pour répondre à une demande de l'imaginaire, une contrainte d'un accomplissement rêvé lourd de désirs ou de craintes issus d'une réalité psychique inconsciente, le jeu issu du fantasme, le jeu venu du rêve.

Je pense ici être en résonance avec le choix du thème de notre réunion et, je l'espère, avec la manière dont il va être pris et repris tout au long de ces journées.

Il est toutefois important de souligner que c'est par et à travers le langage que le jeu va être appréhendé. Ceci se justifie d'emblée par la situation psychanalytique où le jeu transférentiel et interprétatif passe par la parole. Ceci ne nous dispense évidemment pas de revenir au jeu de l'enfant et au mode d'écoute dont Melanie Klein a tenté de faire la théorie. Bien sûr il sera beaucoup question de l'enfant à la bobine et du *Fort-Da*. Que choisir d'ailleurs, l'objet symbole ou l'opposition signifiante ? On interrogera aussi bien l'enfant qui joue dans le cadre de la psychothérapie, avec l'exposé de Brigitte Eoche Duval, que ce qui se joue dans la relation thérapeutique avec un adulte, avec les interventions de Claude Barazer et Gilbert Diatkine.

La question fondamentale porte évidemment sur la manière dont la scène fantasmatique inconsciente trouvera dans les mots du patient son expression et dont nous la recueillons dans notre écoute. C'est bien ici le moment d'invoquer ce que j'avais jadis appelé interprétation entre guillemets, c'est-à-dire celle qui repose sur le comme si, le comme si de l'interprétation de l'analyste et celui de l'écoute associative du sujet. Jouer c'est faire comme si et c'est présentifier l'imaginaire dans le cadre de la fiction. Voici ce que j'ai jadis proposé :

La mise entre guillemets ne s'applique pas au contenu de la pensée, à son étrangeté apparente au regard de l'enchaînement associatif manifeste, mais au fait qu'il s'agit d'un acte de pensée, c'est-à-dire une forme d'action que tolère et suscite la situation psychanalytique ; acte de pensée qui pourra se transformer immédiatement en acte de parole ou qui pourra s'enchaîner dans d'autres actes de pensée avant que l'un d'entre eux puisse s'exprimer en parole¹.

Le comme si face au jeu inconscient s'écarte de l'association du vrai, en particulier de toute herméneutique pour favoriser l'émergence associative qui amène le jeu transférentiel et plus largement l'écoute du cours des pensées dans l'attention portée au jeu des idées émergentes de l'analysant et de la co-pensée auto-critique de l'analyste.

La question du transfert nous paraît aujourd'hui bien plus complexe que ne le laissait croire jadis Loewenstein. Comment entendre dans l'effet de transfert auquel l'analyse invite le patient, la part de la répétition de la mémoire du passé et le jeu par lequel est mise en fiction cette mémoire ? Référence au passé et comme si ? Écouter l'autre dans les dérives du jeu des paroles qui font écho à celles du jeu des pensées, et l'écouter à partir de nos propres dérives. C'est de cette dimension ludique dont vont nous parler nos exposants d'aujourd'hui, non sans que soit discutée la question que soulève ce jeu de l'associativité, à savoir celle des effets attendus dans le bénéfice thérapeutique de la cure. Avec Winnicott surtout, on peut s'interroger sur l'effet spécifique de la cure psychanalytique dans cette écoute du jeu associatif. Entre le souci d'écouter le dogmatisme de

l'interprétation qui prétendrait dans le vrai et la parole qui risquerait de se perdre dans une co-créativité ludique. Faut-il ou non jouer (en paroles) avec l'autre ? En partie oui sans doute pour ouvrir le jeu à ses affects créateurs, à la dialectique des effets paradoxaux. Mais le risque n'est-il pas alors de jouer avec la rencontre, voire une création à deux salutaire certes, mais jusqu'où ? Outre les effets de sens qui produit le traitement ludique de ce qui se passe et se dit dans la cure, comment en attendre les effets thérapeutiques ? Faut-il après Winnicott considérer que le jeu est un objectif en soi de la cure ? Encore faudrait-il s'entendre sur ce que signifie l'acte de jouer dans la pensée de l'auteur. Jouer n'est-ce pas pour lui nous introduire dans le monde du paradoxe et dans la dialectique des contraires ? Si Winnicott ne se sent pas concerné par les élaborations métapsychologiques et si, en définitive, il s'accommode assez bien de leur diversité, c'est que la perspective dans laquelle il se situe s'écarte des concepts traditionnels de conflit et de résolution du conflit. Dans la perspective freudienne, la conflictualité qui pèse sur les formations psychiques de l'inconscient est inhérente au conflit pulsionnel. Les oppositions dualistes qu'il découvre successivement, depuis celle entre libido et instinct de conservation jusqu'à celle entre Eros et Thanatos, lui permettent de rendre compte de cette conflictualité pulsionnelle. Les écoles de pensée qui poursuivront ses recherches ajouteront ou compléteront ces perspectives, aussi bien dans la lignée de l'*Ego-Psychology* que dans celle du lacanisme. Ce sont les contraintes inhérentes aux forces pulsionnelles qui fondent les modèles métapsychologiques. Le concept de paradoxe renverse la situation. On se trouve ici au cœur de la pensée winnicottienne. Comme le soulignait André Green² : « *Depuis Freud, aucun psychanalyste n'a poussé aussi loin la réflexion sur l'expérience des limites et la pensée paradoxale* ». Les contraires ne sont plus pensés comme un jeu de contraintes antagonistes mais comme une structure dialectique fondatrice de l'appareil psychique. Mais il y aurait d'autres manières de concevoir l'effet thérapeutique du jeu. Nous protéger ou nous libérer du poids traumatique d'un trop réel passé historique mais aussi nous familiariser avec l'émergence de l'inconnu, l'effet de la surprise, favoriser notre écoute tolérante vis-à-vis des formations de la réalité psychique inconsciente ?

1 D. Widlöcher, « L'interprétation entre guillemets », *Nouvelle revue de Psychanalyse*, n°23, *Dire*, printemps 1981, Gallimard, pp. 262-277.

2 A. Green, « La royauté appartient à l'enfant », *L'Arc, numéro consacré à Winnicott*, 1977, N° 69, p. 12.

Cette question nous fera peut-être revenir à celle que je soulevais à partir de l'observation de Loewenstein. S'agit-il de jouer pour créer ou de jouer pour se dégager des contraintes que nous appellerons très largement la névrose. Le jeu en psychanalyse, pour autant qu'il est jeu dans le transfert répond à la résistance que lui oppose la répétition. Jouer en respectant ou jouer pour se dégager de la répétition ne devant pas nous masquer l'effet défensif de la répétition par le jeu associatif certes, mais doit-on pour autant oublier l'interprétation des résistances et notre écoute ludique est-elle à même de répondre à cette expérience du jeu transférentiel ? Nous avons certes tous l'opportunité d'en débattre.

Pour conclure je proposerai que nous n'oublions pas que prendre en compte cette dimension de jouer, c'est familiariser analysant et analyste à la liberté de penser, mais plus spécifiquement à la liberté de

vivre en se sachant occupé par une autre réalité que la réalité factuelle, je veux dire la réalité psychique. C'est à partir de *Totem et tabou* que se construit chez Freud le concept de réalité psychique, héritière dans l'inconscient de chacun, de la pensée magique primitive, c'est-à-dire l'omnipotence de la pensée. Le terme sera repris chaque fois que Freud traite de l'origine de la pensée névrotique. Il l'écrit avec force dans la vingt-troisième conférence : « *Ces fantaisies possèdent une réalité psychique en opposition à la réalité matérielle et nous apprenons peu à peu à comprendre que dans le monde des névroses, la réalité psychique est la réalité déterminante*³. » Bref « jouer » comme nous allons le faire ensemble ne serait-ce pas une manière de rêver ensemble, mais de rêver sérieusement dans le partage de notre expérience clinique ?

3 S. Freud : (1916-1917) *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Traduction de Fernand Cambon. Paris, Gallimard, 1999.

Jeux de mots

Gilbert Diatkine

Les analystes ont toujours su qu'ils jouaient avec leurs patients, mais longtemps ils n'y ont pas attaché d'importance. La comparaison par Loewenstein de l'analyse au théâtre, rapportée par Daniel Widlöcher, le montre bien. Le jeu était vu surtout comme une particularité technique, plutôt gênante d'ailleurs, de la psychanalyse des enfants. Hermine Hug-Helmuth l'a employé la première, sans s'en expliquer¹. Comme l'a rappelé Daniel Widlöcher, Melanie Klein, dans sa polémique contre Anna Freud a défendu l'usage de « sa méthode » du jeu, qui est à la psychanalyse de l'enfant ce que le rêve est à celle de l'adulte². Mais pour l'essentiel, c'est à Winnicott que nous devons la théorie psychanalytique du jeu, qui concerne autant l'analyse d'adultes que celle des enfants : « Nous ne serons pas surpris que le jeu soit aussi apparent dans les analyses d'adultes que lors du travail que nous accomplissons avec les enfants. Il se manifeste, par exemple, dans le choix des mots, les inflexions de la voix et même dans le sens de l'humour³ ».

En rappelant que les jeux de mots et l'humour font partie du jeu, et donc de l'interprétation, Winnicott renvoie à une découverte déjà ancienne de Freud, mais fait-il réellement une place au langage dans sa théorie ? Pour le savoir, j'ai lu les deux documents cliniques testamentaires où l'on voit Winnicott jouer avec ses patients, l'un adulte, le patient anonyme du *Fragment d'une analyse*⁴, et l'autre enfant, la petite Piggie⁵.

1 H. Hug-Helmuth (1920), « À propos de la technique de l'analyse des enfants », traduction de C. Chiland, *Psychiatrie de l'enfant*, T. XXVIII, 1, p. 199.

2 M. Klein (1932), *La psychanalyse des enfants*, traduction de D. Boulanger, PUF, Paris, 1959, p. 28.

3 D. W. Winnicott (1971), « Jouer. Proposition théorique », *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Traduction de Cl. Monod et J.-B. Pontalis, Gallimard, Paris, 1975, p. 58.

4 D. W. Winnicott (1975), *Fragment d'une analyse*, traduction de J. Kalmanovitch, Payot, 1975, p. 218.

5 D. W. Winnicott (1978), *La petite « Piggie ». Traitement psychanalytique d'une petite fille*. Traduction de J. Kalmanovitch., Payot, 1980, p. 191.

Avant d'aborder la question du langage, j'étudierai les inventions auxquelles Winnicott eut recours pour créer ce qu'il appelle un « espace de jeu », et ses raisons de jouer avec ses patients.

A) Les inventions de Winnicott :

1 - La création de la scène du jeu :

Souvent, Winnicott crée l'espace du jeu dès le premier contact. La première fois que Piggie se présente à Winnicott avec ses parents, elle refuse de le suivre seule dans son bureau. Winnicott la fait donc entrer avec sa mère, puis s'assied par terre au milieu des jouets, dans un autre coin du bureau, et dit à Piggie : « Amène donc ton ours ici, je veux lui montrer les jouets ». La fillette vient aussitôt avec son ours, et Winnicott et elle montrent les jouets à l'ours⁶. Ainsi se crée une scène où Winnicott et Piggie regardent ensemble ce qui se passe entre l'ours et les jouets⁷. Dans « Jouer. Proposition théorique », une mère consulte Winnicott au sujet de son fils cadet, mentalement retardé. Elle vient avec sa fille aînée, qui tient son ours dans ses bras. Winnicott dit d'abord bonjour à l'ours. Aussitôt s'établit un dialogue très animé entre la fillette et son ours, puis entre l'ours et un écureuil, que Winnicott introduit dans le jeu. L'enfant ne perd pas de vue l'entretien qui se déroule simultanément avec la mère au sujet de son frère, et elle intervient de temps à autre à son propos. Le jeu se développe en rapport avec l'élaboration que l'enfant fait de la situation traumatique qu'elle vit avec son frère⁸. L'enfant et Winnicott peuvent voir ensemble ce qui se passe entre les animaux sur la scène du jeu, et Winnicott et la mère peuvent voir ensemble Winnicott et la fillette regarder ensemble les animaux. De même, dans *Hamlet*, les spectateurs de la pièce peuvent voir le Roi et la Reine regarder des comédiens jouer la scène du meurtre

6 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 27.

7 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 27.

8 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. Proposition théorique », pp. 63-64.

du père d'Hamlet par le Roi avec la complicité de la Reine. Comme l'a remarqué Daniel Widlöcher, le terme de « mise en abyme » pour désigner ce type de situation est exagéré, puisque la mise en abyme implique une régression à l'infini, alors qu'il n'y a ici pas plus de trois scènes emboîtées l'une dans l'autre.

Winnicott se place aussi fréquemment mentalement aux côtés du patient adulte du *Fragment* pour regarder avec lui ce que le patient et Winnicott vivent ensemble⁹. Par exemple, après une interaction, Winnicott dit à son patient : « Le problème pour moi est toujours soit de relever ce que vous dites, soit de m'occuper de ce que vous perdez ».

2 - Interprétations de type psychodramatique :

Ces inventions de Winnicott évoquent ce qui se passe dans le psychodrame dit individuel où le patient joue d'abord une scène avec plusieurs thérapeutes, sous le regard de l'analyste principal, puis commente ce qui vient de se passer avec cet analyste. Le patient et l'analyste regardent alors ensemble le patient et les thérapeutes en train de jouer. Par exemple, Winnicott peut dire à son patient adulte : « Dans cette analyse, il y a extrêmement peu de transfert négatif, mais nous y arrivons précisément, et il faut que l'analyste soit en mesure de le contenir. Il y a la lutte entre deux hommes qui aiment tous les deux la même fille. Vous y arrivez dans une position très forte, celle de l'homme triomphant qui peut affronter l'autre comme en se vantant de son succès¹⁰ ». On aura été frappé par les termes théoriques comme « transfert négatif¹¹ » que Winnicott emploie avec son patient, peut-être parce que malgré la gravité de ses troubles, il le voit comme un collègue. Mais l'utilisation de l'espace de jeu permet aussi à Winnicott de montrer au patient ce qui se passe quand il utilise des termes théoriques.

3 - Permutations de rôle :

Une manière saisissante pour Winnicott de créer l'espace de jeu est de permuter les rôles entre le patient et l'analyste. Il amène son patient adulte à interpréter le transfert¹². Il demande à Piggie de

« mettre un peu d'ordre dans ses idées » à lui¹³. Piggie, âgée de 4 ans, donne elle-même l'interprétation exacte¹⁴. Et dans « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », il va jusqu'à écrire : « C'est là l'exemple d'une interprétation faite par la patiente, que je lui aurais volée en la faisant plus tôt, au cours de la séance¹⁵ ». Ce jeu sur les rôles s'étend à la relation superviseur-supervisé. Au précongrès sur la supervision du Congrès International de Psychanalyse de Rome en 1969, Winnicott, qui devait comme ses collègues présenter son travail de superviseur, fit sensation en se faisant superviser pour le cas de Piggie par un collègue plus jeune, Ishak Ramzy.

4 - Aveux d'impuissance et retrait des interprétations :

Une autre façon encore pour le patient et l'analyste de regarder ensemble ce qui se passe entre eux est pour Winnicott de ne pas tenir les interprétations pour des oracles qui une fois dits, ne peuvent plus être effacés, mais au contraire de critiquer lui-même ses interprétations. Winnicott admet ainsi devant son patient que son interprétation était assez embrouillée et « que ça n'était pas assez évident pour la poursuivre¹⁶ ». Il n'hésite pas non plus à avouer qu'il ne se souvient plus de ce que le patient lui a dit¹⁷. Assez souvent, il retire même une interprétation qu'il a donnée précédemment. Par exemple, le patient du *Fragment* raconte sur un mode monotone qu'il a couché avec son amie, mais qu'il n'a rien ressenti, et communique à Winnicott le sentiment que rien n'a d'importance. Winnicott interprète ce récit comme une identification projective dans le transfert : l'amie représente le patient, et le patient représente l'analyste, qui n'arrive pas à lui procurer de plaisir. Le patient accepte l'interprétation intellectuellement, mais remarque lui-même qu'elle ne produit en lui aucun mouvement associatif. Le jour suivant il est toujours aussi déprimé. Winnicott lui dit alors qu'il lui paraît évident que son interprétation était fautive. C'est l'analyste qui était représenté par la partenaire. « Il s'ensuivit immédiatement une

13 D. W. Winnicott (1978), *La petite « Piggie »*. *Traitement psychanalytique d'une petite fille*. Traduction de J. Kalmanovitch, Payot, 1980, p. 58, p. 69.

14 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 73.

15 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, p. 88.

16 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 97. Autres exemples p. 106, p. 110, p. 190, p. 212.

17 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 97, p. 149.

9 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 212. Autres exemples, p. 176, p. 178, p. 187, p. 199.

10 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 129. Exemple semblable, p. 151.

11 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 129. Autre exemple p. 59.

12 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 178, p. 204, p. 242.

décharge d'affect. L'interprétation menait non pas au thème de l'expérience vécue érotique, mais à celui de la dépendance¹⁸. Avec Piggie, Winnicott ne retire pas ses interprétations comme il le fait avec le patient adulte, mais il procède par essais et erreurs, en tenant les réponses négatives de la fillette, non pour des dénégations, mais pour des indices de réalité¹⁹.

Ces procédés posent le problème du statut de la dénégation chez Winnicott. En outre, bien que Winnicott maintienne l'asymétrie foncière de la situation analytique, puisque c'est lui-même qui fait toutes ces critiques, ce qui le distingue des partisans de la *self-disclosure*, ces aveux d'échec par l'analyste sont parfois une blessure narcissique pour le patient. Par exemple, après que le patient ait parlé d'une dispute avec sa femme, Winnicott lui dit : « D'une façon ou l'autre, dans l'imaginaire (« *in the imaginative situation* ») je suis là ». Puis il retire cette interprétation, car il s'est « rendu compte qu'il n'avait pas clairement compris la signification transférentielle de la dispute ». Le patient associe sur son manque de langage commun avec sa femme, et sur le refus de sa femme d'avoir des relations sexuelles avec lui, sans que Winnicott paraisse envisager qu'il pourrait faire allusion à ce qui vient de se passer : Winnicott a refusé d'avoir une relation interprétative avec lui, et il a montré son manque de langage commun avec son patient²⁰.

Après un autre retrait d'interprétation, le patient finit par dire « Je n'avais pas pensé que vous puissiez faire une mauvaise interprétation ». Après quoi il associe sur l'image de Winnicott mangeant, puis vomissant l'interprétation que le patient doit ingurgiter²¹.

5 - Agirs de séances :

On peut être frappé par la désinvolture avec laquelle Winnicott traite le cadre de la cure. Alors que la norme pour la psychanalyse à Londres est de cinq séances par semaine, le patient adulte du *Fragment* n'a que trois séances par semaine et Piggie a des séances très espacées à la demande²². De même, alors que ses collègues donnent à leurs patients des séances de

cinquante-cinq minutes, Winnicott donne à son patient une heure par séance²³, qu'il lui arrive de prolonger²⁴, mais aussi de raccourcir²⁵. Il modifie les horaires à sa demande ou à celles de son patient sans beaucoup s'interroger sur ce que cela signifie²⁶. Il accorde à une patiente des séances de deux heures²⁷, et à une autre, des séances hebdomadaires d'une durée qui peut aller jusqu'à trois heures par ce qu'« elle s'était rendu compte qu'elle en avait besoin. Cette patiente est assise sur une chaise basse, ou par terre, ou se promène de long en large dans la pièce »²⁸.

Il laisse Piggie entrer et sortir de sa salle de consultation²⁹, mais lui-même entre et sort de son bureau pendant les séances de son patient adulte³⁰, lui offre des cigarettes³¹ et prend des notes. Il ne discute pas le fait qu'il ait été chercher le patient du *Fragment* pour qu'il reprenne son analyse³², ni celui que c'est sa mère qui paie l'analyse³³.

Tous ces agirs de cadre favorisent la possibilité d'examiner le cadre avec le patient, et éventuellement d'interpréter, comme le proposait José Bleger³⁴, les aspects silencieux du transfert qui y sont projetés. Godfrind-Haber et Haber ont montré que parfois les agirs de cadre de l'analyste sont la seule voie utilisable pour accéder aux représentations inconscientes du patient³⁵. Cette manière de voir incite aussi à envisager d'une manière plus positive les « scansion » de Lacan, à la condition de ne pas oublier que Winnicott avait plutôt tendance à allonger les séances et Lacan à les raccourcir.

23 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 75.

24 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 75, p. 109.

25 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 91, p. 226.

26 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 124, p. 139, p. 161, p. 230.

27 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, p. 50.

28 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, p. 80-89.

29 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 42, p. 70.

30 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 230.

31 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 230.

32 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 77.

33 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 219. Mais ce point sera analysé ensuite.

34 J. Bleger (1967), *Symbiose et ambiguïté*, Traduction de A. Morvan, PUF, 1981, p. 394.

35 J. Godfrind-Haber et M. Haber (2002), « L'expérience agie partagée ». *Revue française de psychanalyse*, 5/2002, pp. 1417-1460.

18 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 45.

19 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 40. Autre exemple, p. 149.

20 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 149.

21 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 246.

22 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 83, n. 1.

6 - « Conversations » :

Souvent Winnicott parle avec son patient sur le mode de la conversation ordinaire, par exemple à propos de la peinture, de la femme du patient³⁶ ou des raisons qui l'ont amené à choisir ses études³⁷. Il se conduit ainsi d'une façon parfaitement hérétique par rapport à tout ce que nous avons appris au cours de notre formation psychanalytique. La psychanalyse est tout sauf une conversation ! Nous avons appris à ne pas répondre au patient, à le laisser être attentif à ses associations grâce à notre silence et à y voir un sens. Mais comme l'a montré récemment René Roussillon, il y a des situations où le patient ne peut associer et où la seule manière possible de développer un espace analytique est de converser avec lui, sur un mode qui ne soit ni pédagogique, ni animé du désir de guérir³⁸. Réciproquement, le patient retrouve du plaisir à converser avec ses proches³⁹.

L'environnement culturel commun à l'analyste et au patient est souvent utilisé par Winnicott comme une source de représentations partagées pour créer un espace de jeu. Par exemple, le patient du *Fragment* a vu Carmen et Winnicott lui dit qu'il l'a vu aussi⁴⁰. De même, il utilise les *nursery rhymes* avec Piggie comme un matériel culturel commun.

B) Pourquoi jouer?

1 - Un remède à l'omnipotence de l'analyste :

Dans le *Fragment d'une analyse*, pour ce qui concerne le patient traité en 1954-55, tout comme pour *La petite Piggie*, suivie dix ans plus tard, en 1964-1965, Winnicott utilise la technique de son époque qui le place souvent en position de tout savoir sur l'inconscient de ses patients. Il interprète les résistances⁴¹ et le transfert⁴². Il propose aux deux

patients des reconstructions historiques détaillées⁴³. Il donne à Gabrielle, la petite Piggie, des interprétations-traductions de symboles dans la tradition kleinienne⁴⁴.

Non seulement Winnicott sait ce qui se passe dans l'inconscient de ses patients, mais il intervient dans leur vie d'une façon décisive. Winnicott pense que son patient adulte va devenir analyste⁴⁵ et il lui donne des explications théoriques souvent longues⁴⁶. Il signale aussi au patient que son amie ne sera pas toujours jolie⁴⁷. Il a des relations directes avec les parents de ses patients derrière leur dos. L'analyse du patient adulte a commencé par un appel téléphonique de la mère du patient à Winnicott, qui a donné un rendez-vous à celui-ci pour le lendemain et commencé l'analyse aussitôt⁴⁸. Le patient a été tout aussi passif pour commencer sa seconde tranche. C'est Winnicott qui a pris des nouvelles du patient, et qui lui a proposé l'analyse. Winnicott envoie un compte-rendu détaillé des séances de Gabrielle à sa mère.

Dans les derniers textes cliniques et théoriques publiés de son vivant, *Jeu et réalité*, en 1971, Winnicott critique de plus en plus l'attitude omnisciente et omnipotente qui a été la sienne et qui est encore celle de beaucoup de ses collègues, surtout kleinien. Il valorise le silence et la rétention des interprétations : « La créativité du patient, le thérapeute qui en sait trop peut, avec trop de facilité, la lui dérober ⁴⁹ ». À la limite, une analyse peut ne comporter aucune interprétation : « (...) une psychothérapie en profondeur peut être conduite sans travail interprétatif (...) le moment clé est celui

36 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 157.

37 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p.159.

38 R. Roussillon (2005), « La « conversation » psychanalytique : un divan en latence. », *Revue française de psychanalyse*, 2/2005, pp.365-382.

39 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 62.

40 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p.188. Autres exemples, p. 161, p. 191 (sur le blanc dans la peinture), p. 213 (sur Wordsworth).

41 D. W. Winnicott (1975), Par exemple le désir du patient d'interrompre sa cure, p.158.

42 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, Par exemple le fantasme de Gabrielle, la petite Piggie, que Winnicott soit son bébé, p. 40 ou celui de le manger, p. 105.

43 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, Par exemple quand son patient adulte a parlé de sa masturbation, Winnicott fait une longue interprétation « pour tout rassembler », reconstruisant le développement du patient du « milieu ambiant » jusqu'à la relation triangulaire, p. 194. Autres exemples, p. 198, p. 281, p. 290. À Gabrielle, il explique : « Ta maman ne savait rien des bébés lorsqu'elle t'a eue, mais tu lui as appris à être une bonne mère pour Suzanne » (la petite sœur de Gabrielle), D. W. Winnicott (1978), p. 116.

44 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, Par exemple quand Piggie prend un petit bonhomme et le fait entrer dans la voiture à la place du chauffeur à l'aide d'un bâton, Winnicott lui parle de l'homme qui met quelque chose dans la femme pour faire un bébé, p. 28. Autres exemples d'interprétations kleiniennes p. 39, p. 68, p. 127)

45 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 21.

46 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 52, sur le *holding*, p. 58, sur le « stade du souci », p. 93, sur le faux-self, p. 156, p. 165, p. 196, p. 198, p. 279, p. 290.

47 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 91.

48 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 17.

49 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, Jouer, activité créatrice, p. 81.

où l'enfant se surprend lui-même et non celui où je fais une brillante interprétation. L'interprétation donnée quand le matériel n'est pas mûr, c'est de l'endoctrinement qui engendre la soumission (...) Quand le patient n'a pas la capacité de jouer, l'interprétation donnée est simplement inutile, ou suscite la confusion⁵⁰ ».

La technique du jeu se présente comme un remède à cette omnipotence mais elle n'évite pas forcément le risque d'endoctrinement du patient. Comme les hommes libres d'*Ubu roi*, le patient du *Fragment* s'efforce de jouer spontanément⁵¹. Jouer devient à son tour un idéal pour le patient⁵², de même qu'avoir un vrai self⁵³. D'où peut-être le recours de Winnicott et de son patient au paradoxe : au cours d'une séance, le patient, puis l'analyste, s'endorment. Le patient se donne à lui-même une interprétation de son endormissement : « Je fuis l'idée d'être mutilé, - dont il a été question précédemment - c'est avec effort, lourdement, que je suis léger ». *Analyse* : « Cela peut paraître drôle à dire, mais en ce moment, je crois que vous oubliez qu'en fait je suis vivant. Et maintenant, c'est l'heure ! » - Ce qui est à la fois une communication paradoxale et une scansion lacanienne ! -⁵⁴. Ou encore, le patient, une fois de plus s'endort, puis se réveille : « L'idéal, c'est d'être capable de jouer. Ceci est encore inaccessible pour moi ». L'analyste, peu après, lui parlant de son père : « Il était opposé à l'idée d'opposition »⁵⁵. De même, Piggie parle « d'une église rudement gentille »⁵⁶.

À cette même époque, Lacan rappelle lui aussi que l'analyste n'est que « supposé savoir » et est confronté au même paradoxe : ses patients n'en sont que plus aliénés à lui. Les analystes intersubjectifs américains qui ont eux aussi entrepris de déconstruire la position de supériorité de l'analyste sur le patient font sans doute face à la même difficulté.

2 - Psychanalyse et psychothérapie :

La critique de sa propre omnipotence n'est qu'une conséquence secondaire de l'établissement d'un

50 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, « Jouer. Proposition théorique », p. 72.

51 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, Winnicott, p. 60.

52 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 209, p. 251.

53 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 217.

54 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 180.

55 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 209.

56 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 108

espace de jeu. Le but recherché par Winnicott quand il joue est de rendre le processus analytique possible. Il écrit qu'en psychothérapie, on a affaire à deux personnes en train de jouer. Là où le jeu n'est pas possible, le travail du thérapeute est donc d'amener le patient à un état où il est capable de jouer⁵⁷. Et encore : « Si le patient ne peut pas jouer, il faut faire quelque chose pour lui permettre d'avoir la capacité de jouer, après quoi la psychothérapie pourra commencer⁵⁸ ». Il ne faut peut-être pas attacher trop d'importance au terme de « psychothérapie » utilisé ici au lieu de celui de « psychanalyse ». En effet, Winnicott n'a pas ici « l'intention d'entreprendre une comparaison entre la psychothérapie et la psychanalyse, ni même de tenter de définir ces deux processus pour tracer une ligne de démarcation nette entre les deux »⁵⁹. Alors que Winnicott travaille dans une Société de Psychanalyse qui définit la psychothérapie par un nombre de séances inférieur à quatre par semaine, il ne fait pas de doute pour Winnicott que le patient adulte du *Fragment*, qui n'a que trois séances par semaine, et Piggie, qui a des séances très espacées à la demande, sont tous deux en analyse⁶⁰. La création de l'espace de jeu est un travail préliminaire à la psychanalyse proprement dite, dans laquelle l'interprétation est possible parce que les deux partenaires peuvent jouer. Si la psychanalyse n'est pas possible, c'est que l'analyste ne peut établir de lien entre les associations du patient : celui-ci est « dissocié ».

3 - Un remède à la dissociation :

Winnicott va chercher le patient du *Fragment* à l'hôpital où il est atteint d'une dépression atypique. Il se plaint constamment de passer à côté de la vie, d'avoir un sentiment de futilité et d'irréalité dans tout ce qu'il entreprend. Son mode de défense le plus déconcertant consiste à s'endormir en séance⁶¹. Winnicott interprète ce sommeil comme l'effet de la

57 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. Proposition théorique », p. 55.

58 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », p. 76.

59 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », p. 75.

60 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 83, n.1.

61 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 30, p. 88, p. 132, p. 147, p. 177, p. 208, p. 212, p. 233, p. 240, p. 286, p. 310. (1971). « Réver, fantasmer, vivre. Une histoire de cas illustrant une dissociation primaire », p. 51 : la patiente s'endort d'une façon tout à fait similaire.

dissociation⁶². Au lieu d'un conflit interne, qui pourrait se manifester par un lapsus ou un symptôme, le patient fuit tout simplement dans le sommeil l'aspect de la réalité psychique qui pourrait l'angoisser⁶³. Une autre conduite, moins spectaculaire, du patient qui lui permet d'évacuer une partie dissociée de sa réalité psychique est de poser un pied à terre⁶⁴. Parfois aussi, il veut se mettre sur le ventre⁶⁵.

Selon Winnicott, Piggie est en bonne santé psychique, mais elle affirme tout de même n'être plus elle-même⁶⁶ et elle a perdu la capacité de jouer⁶⁷.

Alors que pour Melanie Klein, le clivage est un mécanisme de défense comme un autre, Winnicott voit dans la dissociation un phénomène spécifique contre lequel une technique différente est requise. La dissociation est responsable aussi de la fantasmatisation diurne compulsive⁶⁸ et elle joue un rôle important dans sa théorie psychosomatique comme le montre le cas de la patiente de « Rêver, fantasmer, vivre »⁶⁹, ou celui de l'enfant dont le cas est rapporté dans « Jouer. Proposition théorique »⁷⁰. L'article « Repli et régression » pour lequel Winnicott a pris les notes du *Fragment* montre comment la dissociation et le clivage se réduisent quand un espace de jeu se constitue⁷¹. L'effet de cette levée de la dissociation est l'apparition du vrai *Self* du patient. Pour Winnicott, l'apparition d'un vrai *Self* résulte essentiellement de la régression à l'état de dépendance. C'est seulement dans cet état que la créativité du patient est libérée. Tout ce que l'analyste a à faire est de ne pas empêcher cette régression de survenir par des interprétations prématurées. Cependant, on peut se demander si la création d'un espace de jeu dans lequel analyste et patient

voient ensemble ce qui se passe de part et d'autre du clivage du moi n'est pas la véritable condition de la levée de celui-ci.

4 - La quête de Soi :

L'apparition du Soi véritable est spectaculaire dans le cas de Piggie qui, à mesure qu'elle retrouve le plaisir de jouer redevient elle-même. Une fois que Piggie commence à avoir du plaisir à jouer, elle dispose aussi d'un champ d'identifications croisées plus souples⁷² et trouve la capacité d'être seule⁷³. À partir de la sixième consultation, Winnicott lui rend son véritable prénom, Gabrielle, et cesse de la nommer Piggie⁷⁴. L'apparition du vrai *Self* du patient est décrite d'une manière détaillée dans *Repli et régression*. Winnicott distingue le « retrait », la « régression » et le « repli ». Le « retrait » est un détachement du monde extérieur à l'état de veille, pouvant aller jusqu'au sommeil, comme c'est le cas du patient du *Fragment*. La « régression » est une régression à un état de dépendance et non une régression libidinale. Elle peut aller jusqu'à l'informe, à la non-intégration opposée à la désintégration, qui est la source de la créativité. Le « repli » désigne l'apparition d'un vrai *self* dans un moment de retrait. Par exemple, le patient se « retire », puis dit « qu'il s'était roulé en boule et était passé par dessus le dossier du canapé »⁷⁵. « (...) j'avais converti son retrait en une régression et l'avait ainsi mis à même d'utiliser cette expérience de façon constructive ».

Winnicott l'affirme de plus en plus clairement au fil du temps : le but de la création d'un espace de jeu est de libérer le vrai *Self*. La véritable créativité est une séquence de pensées sans lien, sans fil conducteur pour l'analyste, donc quelque chose qui se situe au-delà de ce qu'on entend le plus souvent par écoute analytique : « L'association libre qui révèle un thème cohérent est déjà affectée par l'angoisse, et la cohésion des idées est une organisation défensive »⁷⁶. Mais « le non-sens est part de l'état normal de l'individu au repos, sans même que le patient éprouve le besoin de communiquer ce non-sens, c'est-à-dire qu'il éprouve le besoin de

62 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 137.

63 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Rêver, fantasmer, vivre. Une histoire de cas illustrant une dissociation primaire », p.51.

64 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 58, p. 123, p. 128, p. 134, p. 146, p. 215.

65 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 236.

66 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 32, p. 40, p. 111.

67 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 24, p. 31.

68 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, *Rêver, fantasmer, vivre* p.40 et p.47.

69 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, *Rêver, fantasmer, vivre*, p. 49.

70 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, *Jouer*, proposition théorique, p. 69.

71 D. W. Winnicott (1954-1955), « Repli et régression », *De la pédiatrie à la psychanalyste*, traduction de J. Kalmanovitch, Payot, 1969, p. 312.

72 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 73. Voir aussi, p. 148.

73 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 170.

74 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 85.

75 D. W. Winnicott (1954 - 1955), *op. cit.*, p. 308.

76 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », pp. 78-79.

l'organiser ». Peut-être retrouve-t-on ici la différence déjà affirmée antérieurement par Winnicott entre la non-intégration et la désintégration⁷⁷ ? « Le non-sens organisé est déjà une défense, tout comme un chaos organisé est le déni d'un chaos »⁷⁸. « Le thérapeute a, à son insu, abandonné son rôle professionnel, et il l'a fait en revenant au rôle de l'analyste intelligent qui veut mettre de l'ordre dans le chaos »⁷⁹. C'est à nouveau l'interprétation qui est visée, car elle met évidemment de l'ordre dans le chaos. On voit ainsi se dessiner une psychanalyse existentielle, dont le but est l'advenue du sujet : « Dans ces conditions très particulières, l'individu peut « se rassembler » et exister comme unité, non comme une défense contre l'angoisse, mais comme l'expression du JE SUIS, je suis en vie, je suis moi-même. À partir d'une telle position, tout devient créatif »⁸⁰.

La transformation de l'analyse en une « quête de soi » peut amener l'analyste à devenir aveugle à son contre-transfert érotique. France Tremblay a courageusement rapporté les difficultés qu'elle a rencontrées pour en prendre conscience avec sa patiente Hélène⁸¹, mais la tragédie que Wynne Godley a vécue avec Masud Khan montre que l'analyste n'y parvient pas toujours.

Certes, comme l'a dit Jacques André au colloque, il ne faut pas s'effrayer de la notion de vrai *Self*, qui est beaucoup plus intimidante en français qu'en anglais. On ne peut pas échapper à la question de l'authenticité (du sujet). Une patiente de Jacques André lui disait « Dès que je parle, je me quitte ». Mais l'apparente simplicité de la régression à l'état de dépendance peut être trompeuse, et dissimuler la complexité de ce qui se passe lorsqu'on parvient à surmonter la dissociation en créant un espace de jeu. Winnicott lui-même, qui pensait que les mots

77 D. W. Winnicott (1962), *Processus de maturation chez l'enfant*, « Intégration du moi au cours du développement de l'enfant », traduction de J. Kalmanovitch, Payot, 1970.

78 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », pp. 78-79.

79 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », pp. 78-79.

80 D. W. Winnicott (1971), *op. cit.*, « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », p. 80.

81 F. Tremblay (2006), « De la douleur née de l'absence de l'objet primaire à la tiercéité. » In A. Green (2006) *Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique. Le dedans et le dehors*. PUF, p. 11.

« Je suis » sont les plus dangereux dans toutes les langues⁸², ne se méprenait pas sur la psychanalyse « ontologique ».

C) Rôle du langage :

Après avoir dit « *qu'il s'était roulé en boule et était passé par dessus le dossier du canapé* », le patient du *Fragment* a ajouté que sa femme est enceinte, et que ce mouvement en boule ressemble à la position d'un fœtus dans le ventre de la femme, puis dit qu'il a demandé à sa mère combien elle paye les séances à Winnicott. Puis il se plaint de céphalées « à l'extérieur de la tête ». Winnicott a l'intuition que le patient a besoin qu'il lui tienne la tête. Le patient se rappelle alors qu'il a tenu la tête d'un enfant opéré l'après-midi même.

Cette séquence illustre la réapparition d'un double sens des mots (la « boule » est à la fois une boule et un ventre de femme enceinte), un fantasme contre-transférentiel avec la représentation hallucinatoire par l'analyste d'une expérience vécue par le patient, ce que les Botella appelleraient peut-être une « figurabilité psychique »⁸³, et un fantasme transférentiel inconscient (de vol, avec l'importante question du paiement de l'analyse par la mère)⁸⁴. Le discours du patient est redevenu associatif, c'est-à-dire que ses mots ont retrouvé une équivocité, et qu'il est devenu possible à son analyste de faire des liens interprétatifs en partant de ces doubles sens. La réduction de la dissociation et l'émergence du vrai *Self* s'accompagnent donc de l'apparition d'un double sens des mots, mais Winnicott n'y attache pas une importance particulière. Pourtant de telles séquences sont nombreuses aussi bien dans le *Fragment d'une analyse* que dans *La Petite Piggie*.

Par exemple, dans le *Fragment*, le patient se plaint, comme il le fait souvent, de ne pas ressentir d'émotion, puis reconnaît que grâce à l'analyse, il lui arrive maintenant de ressentir de l'excitation. Mais il ajoute qu'il ne veut pas en parler. Si on est excité, on « babille » (« *you prattle* ») on a l'air idiot, et les gens peuvent se moquer de vous. Le verbe « *To prattle* » rappelle alors à Winnicott qu'antérieurement dans l'analyse, le patient a dit qu'avant de devenir un enfant maussade

82 A. Green (2005), *Jouer avec Winnicott*, PUF, p. 10.

83 C. et S. Botella (2007), *La figurabilité psychique*, In Press, p. 253.

84 D. W. Winnicott (1954-55), *op. cit.*, pp. 310-314.

et de se replier, il avait été un enfant qui « babillait ». Au même moment, il entend le patient ajouter : « Et si on se moque de vous, vous vous retrouvez avec votre excitation sur les bras » (« *And then you are left holding the baby* »). Après une pause, Winnicott fait une interprétation qui lie le babillage à la tenue du bébé (« *The holding of the baby* »), c'est-à-dire qu'il reprend le double sens de « *to hold the baby* », rester avec « un problème sur les bras », et « tenir le bébé » au sens théorique que lui-même donne au « *Holding* ». Le patient revient alors sur son progrès, la plus grande liberté qu'il ressent de se laisser aller à ses sentiments, et le danger auquel cette liberté l'expose qu'on se moque de lui, et aussi celui de perdre son excitation : ou bien on la perd, ou bien elle est « sapée » (« *undermined* ») (par la moquerie des autres). Une interprétation de l'angoisse de castration vient alors à l'esprit de Winnicott, mais il la retient⁸⁵.

Un autre exemple de la façon dont un mot un peu étrange déclenche l'activité interprétative de Winnicott vient après que Winnicott ait demandé au patient s'il n'avait jamais eu un ami intime. Le patient parle d'abord d'un ami de collègue, puis avoue qu'il était si solitaire qu'il n'a même pas pu trouver un garçon d'honneur au moment de son mariage, et qu'il avait dû faire appel à un ami de sa femme, ce que celle-ci lui reproche encore constamment. Il ajoute qu'il pense qu'on approche de la fin de la séance, et qu'il va encore se sentir renvoyé, c'est-à-dire plaqué (« *jilted* »). C'est pourquoi il préfère ne rien dire de plus. Le mot « *jilted* » frappe Winnicott, qui voit aussitôt que dans le transfert, il est dans la même position que la femme du patient. Il dit : « Nous ne sommes que deux ici. Par conséquent, si je vous plaque (« *if I jilt you* »), vous n'aurez à en vouloir à personne ». La malchance veut que le patient suivant soit en avance et sonne juste à ce moment ! Le patient : « Je n'en suis pas certain. Il y a quelqu'un à la porte ! ». Winnicott doit faire sortir le patient, qui croise le patient suivant, un homme. Winnicott voit dans le regard du patient qu'il apprécie de jouer à un jeu triangulaire dans lequel il peut haïr un homme qui est responsable de ce qu'une fille le « plaque »⁸⁶.

J'ai trouvé dans le *Fragment d'une analyse* de nombreux autres exemples du travail des mots dans

85 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 49, p. 25.

86 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 67, p. 37.

les interprétations de Winnicott⁸⁷. Dans le traitement de Piggie, les mots à double sens jouent aussi un rôle très important, ce qui embarrasse plus d'une fois la traductrice, Janine Kalmanovitch. Par exemple la fillette dit : « *I try to like baby Suz* », ce qui veut dire à la fois « J'essaie d'aimer le bébé Suz », (sa petite sœur) et j'essaie d'être comme le bébé Suz », « *I try to be like baby Suz* »⁸⁸. Dans les traitements d'enfant, ce ne sont pas seulement les mots qui sont à double sens. Les dessins et les jeux sont utilisés pour leur équivocité. Par exemple, Piggie demande à Winnicott de dessiner un petit bonhomme sur une ampoule électrique qui fait partie du matériel de jeu⁸⁹. A la séance suivante, Piggie demande à Winnicott de « faire malade » le bonhomme sur l'ampoule. Winnicott dessine une bouche. L'ampoule est toujours une ampoule électrique, mais c'est aussi devenu un bonhomme malade. Ce double sens va amener Winnicott, non sans hésiter, à trouver une interprétation à un cauchemar dont souffre la fillette. En effet, Piggie trouve ensuite un rond perforé, dont elle dit « qu'elle n'en a pas un comme ça », puis redemande à Winnicott : « Est-ce que tu connais le « babacar » (une figure de cauchemar énigmatique) ? » Winnicott prend alors un risque et dit : « C'est le dedans de la mère, c'est de là que vient le bébé quand il sort ». « Elle a paru soulagée » et a dit : « Oui, le dedans noir. »⁹⁰

Lorsque le langage joue son rôle, un mot étrangement placé ou équivoque, lève chez l'analyste le refoulement d'épisodes de la cure appartenant à différents plans du passé⁹¹. Certains de ces souvenirs de l'analyste viennent du début de la même séance, d'autres de plusieurs mois, voire de plusieurs années en arrière. Ils se mêlent avec des souvenirs

87 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, p. 66 (jeu de mot sur *To act*), p. 85 et p. 101 (sur « morceaux », p. 115 (sur « boutons »), p. 177 et p. 190 (sur « berceau », « cradle »), p. 191 et 195 (sur « blanc et noir »), p. 289 (sur « mother » et « smother », « étouffer »).

88 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 61, Janine Kalmanovitch signale aussi le jeu vraisemblable sur *Dark* et *Black*, p. 62, et celui sur *big* et *pig*, p. 70. Winnicott utilise le double sens de *nice*, p. 103 et p. 105, celui sur « payer » p. 109, celui sur « M. Hickabout », p. 114, celui sur *birthday/deathday* p. 124, celui sur *pi* et *pee*, p. 135, celui sur *cake* et *pancake*, p. 136, celui sur *snapper*, p. 137, celui sur *witch* et *witch* (sorcière) p. 138. Le jeu sur les mots *birthday/deathday* se retrouve dans le cas de la patiente de « *Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi* », p. 85.

89 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 29.

90 D. W. Winnicott (1978), *op. cit.*, p. 39.

91 A. Green (2000), *Le temps éclaté*, Ed. de Minuit.

personnels, des notions théoriques, parfois aussi à des références à l'environnement qu'il partage avec le patient. En un instant, l'analyste voit alors converger une multitude de lignes associatives, qui lui permettent de construire les fantasmes inconscients du patient, de leur donner après coup une nouvelle signification, et éventuellement de lui proposer une interprétation. Si cette interprétation est exacte, le patient voit à son tour se lever une partie de son refoulement, et il répond par un matériel nouveau, dont les modifications expriment les transformations de ses représentations de choses inconscientes.

Comme l'a noté André Green, Winnicott ne s'intéressait pas à la théorie des représentations inconscientes⁹², sauf dans la mesure où l'on pourrait dire qu'elles sont dépendantes des objets transitionnels⁹³. En revanche, il y a chez Winnicott une représentation de l'absence de représentation, quand l'objet perdu ne revient pas après une période trop longue d'absence⁹⁴. Certes, Winnicott faisait de l'accès à la poésie le critère du vrai *self*⁹⁵, et, comme l'a rappelé Athanassios Alexandridis, il attachait la plus grande importance au *naming*, le choix des mots dans l'interprétation. En outre, Masud Khan dans sa préface au *Fragment*, a souligné le rôle du « langage et de la métaphore » dans l'élaboration⁹⁶. Mais Masud Khan, qui a longtemps fait partie, en tant que co-rédacteur étranger, du Comité de rédaction de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, écrit au contact des analystes français. Ceux-ci sont plus sensibles à ce qui les sépare qu'à ce qu'ils ont de commun. Mais pour les analystes étrangers qui se forment en France, la « Psychanalyse Française » existe, même si on ne la leur enseigne nulle part. Quand frustrés de n'avoir aucun séminaire spécifique sur la « Psychanalyse Française », les analystes étrangers en formation en France ont fini par organiser eux-mêmes un colloque sur ce sujet, le premier point qui

leur a paru commun aux analystes français, toutes tendances confondues, était l'attention portée au langage dans l'interprétation⁹⁷.

Cette place du langage n'est pas notre invention, mais celle de Freud. Dans « *L'interprétation des rêves* », Freud a énoncé comme une règle technique : « Chaque fois qu'un élément psychique est relié à un autre par une association choquante et superficielle » comme « (...) assonance, équivocité verbale (...) toutes les associations que nous nous permettons d'utiliser dans le trait d'esprit et le jeu de mot (...) il existe aussi entre les deux une connexion correcte et plus profonde qui est soumise à la résistance de la censure »⁹⁸. Et dans *Dora* : « Des mots équivoques sont dans la voie des associations comme des aiguilles (sans doute plutôt des « aiguillages »). On met l'aiguille autrement qu'elle ne semble être placée dans le contenu du rêve, on arrive au rail sur lequel se meuvent les idées recherchées et encore dissimulées derrière le rêve »⁹⁹. Le rôle des mots à double sens est déjà présent dans les *Etudes sur l'hystérie*¹⁰⁰. Cette place des assonances dans la psychanalyse avait tout autant surpris Freud lui-même que ses amis. Breuer pensait que « ces jeux de mots ridicules (...) ne pouvaient exister que dans les hystéries graves »¹⁰¹. La surprise de Fliess¹⁰² a mené Freud sur la voie de la théorie de la plaisanterie et du comique¹⁰³, ce qui a pu détourner les analystes de l'étude du rôle des jeux de mots dans l'interprétation jusqu'à ce que Lacan la redécouvre¹⁰⁴. L'histoire de cette redécouverte, de la théorie révolutionnaire que Lacan en a faite, puis du naufrage de cette théorie, a

92 A. Green (2005), *op. cit.*, p. 4, p. 46 et chapitre V.

93 A. Green (2005), *op. cit.*, p. 14.

94 A. Green (2005), *op. cit.*, p. 23.

95 D. W. Winnicott, (1971), p. 52 : la fantasmatisation de la patiente de « *Rêver, fantasmer, vivre* » n'avait aucune valeur poétique. Toutefois, le rêve correspondant contenait, lui, de la poésie », p. 56 : quand la patiente de « *Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi* » va mieux, elle termine sa séance par une citation approximative de Gerard Manley Hopkins, « *Don't make me wish to be* » (pour « *can something, hope, wish day come, not choose not to be* ». De même, Marion Milner lie le jeu et la poésie.

96 D. W. Winnicott (1975), *op. cit.*, préface de Masud Khan, p. 10, et p. 3 dans l'édition anglaise.

97 Évelyne Sechaud a rappelé au cours du colloque que la psychanalyse française est caractérisée non seulement par l'intérêt pour le langage, mais aussi par celui pour la sexualité infantile. Les mots viennent du corps et les mots de l'analyste sont refoulés comme ses pulsions sexuelles. Les métaphores partent du corps. Cependant André Green remarque que pour Winnicott, les pulsions importent, parce qu'elles répondent de la vitalité du vrai *Self*. A. Green (2005), *op. cit.*, p. 16.

98 S. Freud (1899-1900), « L'interprétation du rêve », *OCF/P*, IV, p. 583.

99 S. Freud (1905), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, NRF, 1930, Coll. Idées, 1969, p. 47, note 1.

100 S. Freud. et J. Breuer (1895), par exemple, Elisabeth Von R. p. 140, Cécilie M. p. 145, note 1.

101 J. Breuer, « Considérations théoriques », *Etudes sur l'hystérie*, p. 166.

102 Freud à Fliess, 11 septembre 1899, *La naissance de la psychanalyse*.

103 S. Freud (1905), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, NRF, Coll. Idées, 1969.

104 J. Lacan (1953), « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Ecrits*, Seuil, 1966.

laissé aux autres analystes français une responsabilité spécifique quant au rôle des mots dans la cure¹⁰⁵.

Ce rôle du double sens des mots est longtemps restreint dans beaucoup de cures actuelles, qui sont précédées d'une phase introductive, parfois très longue, où le patient est vu en face-à-face, avec peu de séances par semaine, avant que l'analyse proprement dite puisse commencer. Dans ces périodes introductives, l'analyste n'a souvent affaire qu'aux motions pulsionnelles du Ça de son patient, et non au système des représentations de l'Inconscient. Le langage et le corps du patient exercent d'abord sur lui une pression qui ne lui fait ressentir que des affects peu qualifiés et coupés de toute représentation. Il doit faire un travail psychique important pour transformer ces agirs de parole en représentations utilisables pour le patient. Bien des inventions ont été décrites pour que

se crée un espace de jeu entre l'analyste et le patient, dans lequel les mots du patient retrouvent un double sens. Les représentations de mots préconscientes jouent alors entre elles pour donner accès aux représentations de choses inconscientes. Toutes ces inventions qui introduisent à la psychanalyse proprement dite se ramènent-elles à des moyens d'établir un espace de jeu ?

D'ailleurs doit-on réserver le nom de psychanalyse à ce processus complexe, qui s'appuie essentiellement sur les mots du patient, et appeler « psychothérapie » tout le travail d'introduction qui le précède ? Y a-t-il même toujours une phase d'introduction, suivie de la psychanalyse proprement dite, ou bien les deux processus ne coexistent-ils pas toujours au sein de toute séance ? N'y a-t-il pas d'authentiques psychanalyses qui se bornent à l'établissement d'un espace de jeu, sans qu'aucune interprétation jouant sur les mots ne soit donnée ?

¹⁰⁵ G. Diatkine (2005), *Freud, Lacan, Green et le langage*. « Autour de l'œuvre d'André Green Enjeux pour une psychanalyse contemporaine ». F. Richard et F. Urribari, PUF.

Jouer avec l'insoluble ?

Claude Barazer

Daniel Widlöcher, je vous écoutais il y a quelques semaines, à l'occasion d'un colloque organisé sur le thème « Lacan et le contre-transfert », parler avec beaucoup d'humour et un peu d'ironie de ces attitudes de sphinx hiératiques et silencieux qu'adoptaient la plupart des psychanalystes dans les années 50, conformément à l'exigence de neutralité ou plus précisément d'indifférence - puisque neutralité fut une mauvaise traduction - et à l'idéal d'impersonnalité que requiert la méthode.

Postures qui ont contribué, à leur façon, à amorcer à cette époque le débat sur le contre-transfert, lequel se poursuit aujourd'hui et constitue sans doute un des enjeux majeurs pour l'avenir de la psychanalyse.

En vous écoutant, il me venait deux réflexions à l'esprit : d'une part que ces figures intimidantes ne devaient pas précisément inviter au jeu mais davantage à un travail consciencieux, ce qui rejoint certaines critiques freudiennes formulées en termes trop moralisants d'« hypocrisie professionnelle », je préférerais parler d'« esprit de sérieux ». Et d'autre part, je me disais que cette tentation de la posture correspondait, sous des masques et des styles divers, à quelque chose qui touche de très près à la condition même du psychanalyste aussi bien d'hier que d'aujourd'hui.

Le psychanalyste prête sa personne aux projections transférentielles et il le fait le plus souvent sans préciser au départ ce qui en constituerait les limites pour lui tolérables. Son offre d'écouter et de supporter le discours d'un autre sans a priori de contenu et de durée a quelque chose de démesuré et d'imprudent voire d'un peu fou. Certes il y a l'amour de transfert, il y a l'identification de l'analyste au « sujet supposé savoir » mais il y a aussi tout ce qui peut survenir et relever des passions négatives. L'analyste peut aussi bien dans le transfert venir occuper la figure d'un sujet supposé imposteur, supposé malveillant, supposé incompetent, et bien d'autres soupçons supposés.

La psychanalyse est-elle une chose sérieuse ou une imposture ? Un vrai travail ou un jeu suspect ? Fait-elle du bien ou du mal ? Soupçon qui peut prendre différents masques comme on vient encore de le constater avec le livre d'Onfray. Ce soupçon est irréductible, il est structurel, il tient à l'objet même de la psychanalyse et à la singularité de sa méthode. Il hante sa réputation sociale depuis ses débuts autant qu'il est une composante essentielle du transfert négatif dans toute cure, parfois de façon très insidieuse.

La psychanalyse entretient un rapport extravagant, au sens fort du mot, avec le langage et la parole. Ce qui se déroule dans une séance n'a rien d'une « conversation ordinaire » et si c'est assimilable à un jeu, c'est un jeu qui rompt radicalement avec les fonctions et les usages habituels. Nous attendons du langage, dans sa déconstruction régressive, rien moins qu'il révèle au sujet la nature des démons qui le déterminent à son insu et de l'acte de parole qu'il les convoque *in « praesentia »*. Mais nous imposons à ces démons qu'ils coulent leurs excès dans le défilé étroit d'une expression verbale civilisée. Autant prétendre faire passer le fameux chameau par le chas d'une aiguille. La méthode est un jeu paradoxal et quelque peu violent dans son principe.

Imaginons une séance un peu mouvementée : le patient allongé exprime ses passions sans ménagement, verbalise des plaintes, des reproches, voire des menaces ; l'autre la plus part du temps ne répond pas et garde le silence. Puis la séance arrive à son terme. Le psychanalyste le signale par un mot ou un grognement. Le patient immédiatement s'interrompt, se lève docilement, paie en silence et sans discuter, puis s'en retourne à sa vie normale. Jusqu'à la prochaine. Un témoin candide qui assisterait à cette scène la trouverait ahurissante : qu'est-ce en effet qu'une passion qui se déploie dans le vide de toute réponse, s'interrompt au signal et paie pour se faire entendre ? Sinon une passion « pas pour de vrai » comme disent les enfants ? Quand passe-t-on

brusquement d'un régime de parole à un autre si radicalement différent, sinon au terme d'une récitation théâtrale ou au réveil d'une hypnose ? Pourtant ici ni théâtre, ni hypnose, ou seulement un peu des deux. Chaque séance réalise un jeu étrange, parenthèse artificielle et assez « folle » sur fond de vie ordinaire. La règle fondamentale est une invitation à extravaguer mais, éveillé et dans des limites très rigoureuses.

On ne peut jamais vraiment s'y habituer et ce n'est pas plus mal. La banalisation présente plus de risques que d'avantages tant du côté de l'analyste que du patient, comme en témoigne à souhait la ritualisation obsessionnelle de l'expérience.

Mais il se peut, à ce jeu, que la passion ne soit jamais au rendez-vous, que l'expérience s'apparente à un exercice intellectuel interminable et un peu vain, futile dit Winnicott, ou à l'inverse que la passion ne cesse pas au signal, qu'elle déborde le cadre artificiel dans lequel nous prétendons l'enfermer.

La cure de parole se déploie à l'abri d'un « comme si », d'une combinaison subtile entre « pour de vrai » et « pas pour de vrai », la névrose de transfert est une névrose « comme si », mais ce compromis ludique peut aussi bien échouer à s'installer, comme le montre les cures désenchantées, que se rompre brutalement comme en témoigne la bascule psychotique du transfert ou le passage à l'acte. L'analyste est un être exposé, vulnérable, décourageable, sadisable, usable et même épuisable, offert à toutes les perversions, les mises à l'épreuve et les répétitions.

Après tout, la cure de parole n'est pas un traitement médical : il n'est écrit nulle part ni quand ni comment ni pourquoi elle devrait se terminer. L'analyste peut facilement se trouver pris aux pièges de son offre. Les analyses interminables s'avèrent être parfois le fait de patients qui ont trouvé dans cette pratique incomparable du langage et de l'interlocution des bénéfiques de plaisir, qui se suffisent à eux mêmes. Demande-t-on à quelqu'un qui pratique la musique ou la danse pour son plaisir à quelle date il compte y mettre un terme ? Le jeu psychanalytique peut muter de sa fonction de moyen à celle de fin en soi. Dans ces contextes, il faut à l'analyste, non seulement supporter jusqu'à une certaine limite, ce à quoi il se prête contre rétribution, mais en plus conserver à l'égard de tout cela ce que j'appellerai une **disposition ludique au long cours** comme dimension

essentielle du contre-transfert. C'est-à-dire postuler que tous les effets que la cure va produire seront a priori bienvenus, dans la mesure où ils procèdent de ce paradoxe d'actualiser sur la scène du présent une autre scène absente. De satisfaire simultanément au jeu de l'illusion et de la déception. La posture est une tentation permanente, celle de tirer son « épingle du jeu », du jeu auquel nous nous prêtons.

L'esprit de sérieux répond à cette façon d'objectiver précipitamment dans la langue de bois psychanalytique en termes de résistance, de passage à l'acte, de réaction thérapeutique négative ou d'attaque contre le cadre, voire de catégorisation psychopathologique ce qui se présente à nous et nous affecte comme effets « malvenus » et « indésirables ».

Les états limites pourraient plus souvent qu'on ne se l'avoue, désigner les limites de la disponibilité ludique de l'analyste.

Lorsque je lis sous la plume de Searles, à propos d'une patiente psychotique à qui il avait proposé une cure, la remarque suivante : « Les dix premières années, elle est venue deux fois à ses séances », je me dis que, dans les mêmes circonstances, je n'aurais jamais pu écrire cela ni même le penser, parce que les capacités ludiques que je suis en mesure de mobiliser face à la temporalité psychotique ne sont pas celles de Searles.

Le fil que j'ai suivi peut se formuler ainsi. Bien entendu, on peut trouver beaucoup de raisons d'accrocher le terme de jeu à celui de psychanalyse. D'abord du fait de l'extrême polysémie de ce mot : il parle aussi bien de plaisir, d'écart, de mouvement, de simulacre, de conventions, de ritualité et bien d'autres choses. Et, comme tout ce qui touche à la psychanalyse peut aussi relever de tous ces qualificatifs, la conjonction de ces deux termes est inévitable. On parle aussi bien du jeu des pulsions que de celui des instances ou du transfert. Mais pour quel bénéfice ?

Je verrais deux directions principales, du moins dans les cures d'adulte : l'une qui serait celle incarnée par le *witz* ou encore le jeu de *Fort-Da*, l'autre par le transfert ou encore le jeu de la bobine. Dans le premier cas, « jeu » est utilisé pour désigner toutes ces opérations dont dispose l'inconscient pour donner forme à ses effets perceptibles : les rêves autant que les symptômes, ou les lapsus : jeux absurdes ou spirituels sur les représentations de mots ou de choses. Le

chapitre VI de *l'Interprétation des rêves* peut être lu comme la description de tous ces jeux. Si le travail du rêve ne pense pas, indiscutablement il joue.

Une jeune femme fait beaucoup de *baby-sittings* pour payer ses séances, elle ne manque pas une occasion de le rappeler à son psychanalyste. Un soir elle est appelée par un père de famille qui vit seul avec ses deux enfants, qu'elle connaît bien pour les avoir déjà gardés. Un vieux, au moins cinquante ans, qui la répugne par la façon qu'il a de lui faire systématiquement des avances grossières en se croyant irrésistible. Ce qui se reproduit ce soir là. Elle le repousse et se retrouve dans la rue pour rentrer chez elle. Il fait nuit, il fait froid, il pleut, elle n'a pas pris de parapluie, elle arrive chez elle complètement trempée, me dit-elle. Cette nuit-là elle fait un rêve, qu'elle apporte le lendemain en séance : *elle est dans une rue, il fait nuit, elle marche sur le trottoir. Sur le trottoir d'en face il y a une caisse pleine de parapluies. Il faut qu'elle change de trottoir pour aller en voler un, mais ce qui est étrange c'est qu'il lui faut traverser la rue en biais. Elle se dit dans le rêve : « J'en prends un petit pour pouvoir me le mettre facilement dans la poche »*. Le rêve s'arrête là : il lui fait bien sûr penser à ce qui s'est passé la veille au soir. Mais elle trouve certains détails assez bizarres : que peut bien signifier « traverser en biais ». Je lui propose sur le mode interrogatif : vous biaisez ? Il lui revient alors qu'elle a eu une pensée dérangeante à propos de cet homme, la veille, il s'est vanté d'avoir un poste influent dans un secteur professionnel qui concerne directement les études qu'elle poursuit, si elle baisait avec lui, elle pourrait facilement se le mettre dans la poche. L'expression « changer de trottoir » va dans le même sens, elle croise souvent près de chez elle un autre « vieux » plein de fric qui lui fait chaque fois des avances et, maintenant, quand elle le voit elle change de trottoir. En l'écoutant il me vient une autre association de pensée que je garde pour moi : j'avais été surpris de la façon assez séductrice dont elle avait essayé de négocier à la baisse le prix des séances et l'agacement qu'elle avait laissé transparaître devant mon refus.

On peut percevoir comme « jeu » la façon dont le travail du rêve s'empare de particularités langagières pour présenter plastiquement le désir sous deux modalités différentes, l'une jouant sur la proximité phonique entre biaiser et baiser, l'autre jouant sur la mise en scène littérale de deux expressions métaphoriques, se le

mettre dans la poche et changer de trottoir, mais aussi de mon côté le lien métonymique qui relie trottoir à prostitution. Le jeu de l'écoute flottante parcourt en sens inverse comme dans un jeu de piste les efforts de déformation et de présentation plastique réalisés par le travail du rêve.

Mais ce rêve, parce qu'elle l'amène en séance comme objet mis en jeu entre elle et moi, ouvre sur un autre genre de jeu, celui de la névrose de transfert. Ce qui distingue cette production artificielle de la névrose tout court, peut être pensé en termes d'« écart ludique ».

Dans la cure de parole, « tout se passe comme si » selon une formule chère à la rhétorique psychanalytique, pour peu qu'on ne la réduise pas à un tic de langage, elle désigne bien cet écart ludique. Freud n'en a pas parlé explicitement en termes de jeu. Il parle plutôt d'une maladie artificielle et du transfert comme un royaume intermédiaire entre la maladie et la vie.

Et, de fait, si la névrose de transfert n'était que la reproduction à l'identique de la névrose, on se demande bien quels bénéfices et quelle terminaison, on pourrait en espérer. La névrose de transfert est une névrose artificielle par le cadre symbolique et spatio-temporel dans lequel elle est contrainte de s'exprimer et par la triple régression à laquelle elle est soumise.

Donc on peut trouver du jeu partout dans notre domaine et à tous les sens de ce terme, mais qu'est-ce que cela apporte de plus ? Puisque ce à quoi ce terme peut s'appliquer a été décrit de façon satisfaisante par Freud et ses successeurs en faisant la plupart du temps l'économie de cette référence sinon à titre d'analogie ou de passerelle entre différents domaines, magie et rituels obsessionnels par exemple ?

Mon hypothèse est la suivante : la mise en circulation du terme de « jeu » ou plutôt du qualificatif de « ludique » vaut moins pour sa pertinence épistémique que pour la disposition contre-transférentielle qu'il désigne et qu'il soutient.

Winnicott a sans doute dit l'essentiel à ce sujet. Il a inscrit le « ludique » comme une dimension majeure de l'acte psychanalytique aussi bien du côté de l'analyste que du patient. Mais je le trouve un peu sévère lorsqu'il déclare abruptement qu'un analyste qui ne saurait pas jouer doit changer de métier. Car cette disposition ludique est vulnérable, tributaire des aléas d'une rencontre et remise en jeu, dans chaque cure et à chaque moment d'une cure.

Il y a par ailleurs quelque chose de troublant dans l'insistance de Winnicott à rappeler que le jeu non seulement est premier mais qu'il est thérapeutique en lui-même. Sans doute, en disant cela, se démarque-t-il de l'instrumentalisation kleinienne du jeu et de sa débauche interprétative mais il me semble qu'il y a quelque chose de plus dans son insistance et au fond d'assez mystérieux. Se réfère-t-il aux vertus cathartiques du jeu ? En jouant on se soigne. Pour se soigner il faut jouer mais il faut être deux à ce jeu. J'ai pris cette question du ludique surtout du côté de l'analyste. La disposition ludique, ce n'est peut être rien d'autre que la reconnaissance par l'analyste, le parti pris d'accorder une valeur métaphorique aux effets que son écoute contribue à produire. Leur valence symbolique, c'est-à-dire leur capacité à présentifier de façon déformée un réel irrémédiablement inaccessible. De le « dire » aussi bien que de le « faire », mais dans la reconnaissance de l'écart d'un manque, d'une absence, d'une distance irréductible entre le mot ou l'acte et la chose inconsciente à quoi ils se réfèrent.

Parti pris de l'analyste selon lequel dans tout ce qui se présente dans la cure, aussi bien dans un éclair que dans une répétition inlassable, il y a au minimum un point ombilical qui désigne la potentialité symbolique du symptôme et c'est à ce point que son écoute joueuse pourra s'accrocher.

La nécessité de cette disposition ludique n'est jamais autant perceptible que lorsqu'elle est mise à mal, menacée, neutralisée. En négatif en quelque sorte. En effet, ce parti pris n'est pas très difficile à soutenir quand on est confronté au récit d'un rêve ou au surgissement d'un lapsus en séance. En revanche il le devient dès qu'on s'approche de tous ces « agirs » répétitifs, gestes ou paroles dedans comme dehors, rétifs à toute équivalence symbolique ou du moins capables de neutraliser durablement voire de sidérer les nécessités flottantes de notre écoute.

Un patient m'inquiète souvent parce qu'il me laisse penser qu'il n'accepte pas de « jouer le jeu », le jeu convenu de la séance. Il supporte mal cette subversion des règles du dialogue. En fin de séance, il conteste que sa parole doive s'interrompre au signal et ses manifestations d'affects, se réprimer jusqu'à la prochaine. Il cherche parfois à engager la conversation au moment de payer. Tout cela me met mal à l'aise, j'essaie de ne pas perdre mon humour

en présence de cet homme qui après tout ne fait que me rappeler combien ce que je pratique a d'incongru au cas où la routine me le ferait oublier. Mais parfois je le ressens comme assez menaçant sans que je sache précisément s'il est sérieux ou s'il fait semblant. « Semblant » va s'éclairer un peu plus loin.

Un jour il vient, s'allonge et me dit : « Je n'ai plus de fric en ce moment, cette analyse me coûte trop cher pour ce qu'elle me rapporte, j'ai décidé de réduire à une séance, qu'en pensez vous ? ». Je garde le silence. Après un moment il s'exclame : « Mais bon sang, répondez pour une fois ! », il le dit de manière assez nerveuse. Mais cette fois-ci, dans son interpellation en style direct, il m'offre (ou bien cette fois j'entends) une ouverture, je répète « Bon sang ! » ? Je viens de penser à sa mère qui est métisse. Il a été question il y a quelques mois du « mauvais sang » qu'il se faisait pour la situation matérielle de cette femme, des histoires d'argent avec la famille de son mari décédé et de l'attitude ambivalente que cette famille avait toujours manifestée à l'égard du mélange de mauvais et de bon sang qui coulait dans ses veines à elle, du sang noir et du sang blanc. Un ami m'a fait remarquer que le « pour une fois » renvoyait aussi sous forme de jeu de mot à sa demande de réduction de deux à une séance : « Répondez, pour une fois ! ». Je ne l'avais pas entendu. Ce « bon sang » trouve immédiatement un écho chez lui et éclaire sa nervosité à mon égard de façon tout à fait prometteuse.

L'écoute en égal suspens est une écoute joueuse à l'égard du manifeste des performances que chaque acte de parole prétend accomplir. Elle s'en affranchit mais, ce faisant, elle participe par sa singularité à l'instauration d'un jeu potentiellement violent puisqu'il attise artificiellement la demande pour, tout aussi artificiellement s'abstenir d'y répondre. La psychanalyse creuse au maximum et artificiellement l'écart qui sépare la magie, fut-elle lente, investie dans la parole de la mélancolie du langage. Dire qu'elle désendeuille les mots est une manière optimiste de formuler qu'elle pousse à bout, l'impuissance des mots à se présenter la chose. Cette pratique de l'interlocution est certes au service d'une bonne cause, la régression, mais elle n'en est pas moins susceptible de produire des débordements dans et hors l'expression verbale. Un fameux slogan des années 50 résumait parfaitement les règles du jeu psychanalytique : « frustration, agressivité, régression ».

J'ignore pourquoi on n'en entend plus parler. Car c'est toujours à des demandes adressées à un sujet supposé pouvoir y répondre que l'attention en égal suspens oppose la désinvolture de son écoute. De ce point de vue, la formulation classique de la règle fondamentale banalise, dédramatise, ce qui est en jeu dans cette pratique de la parole.

Toute parole est une demande, fut elle formulée à l'impératif comme avec ce patient. Elle est demande au sens où l'entend la pragmatique. C'est-à-dire que par son contenu, sa forme, sa profération, elle prétend dire et faire de multiples choses, accomplir de multiples performances. Or, à ces performances manifestes, l'analyste va opposer une écoute qui, non pas les ignore, comment le pourrait-il d'ailleurs, mais ne leur accorde aucun privilège particulier. La pragmatique psychanalytique est une pragmatique de la marge, de l'inattendu, de l'incongru. Elle commence en général là où finit la pragmatique des linguistes.

Quand l'homme aux loups prononce « Espe » au lieu de « Wespe », Freud n'entend pas une erreur due au fait que le patient est russe et s'exprime en allemand. Il conclut sans hésiter, ni s'étonner plus que ça, à un acte symptomatique. Et il précise que cet acte symptomatique est une mutilation vengeresse. Car le « Wespe » mutilée en « Espe » incarne Grouscha, la jeune servante qui aurait, la première, menacé Sergei de lui couper le zizi. Donc Sergei, en prononçant « Espe » met en scène un acte de mutilation. Un jeu avec un mot comme un enfant le ferait avec une poupée à qui il arracherait un morceau ou un animiste avec une figurine dans un rite magique. On a là un exemple assez typique de ce que l'écoute flottante peut requérir de ludique en étant précisément attentive à un jeu qui se met en œuvre grâce au traitement magique d'un mot. Les mots sont aussi des choses qui peuvent être cassées, jetées, combinées, manipulées, compactées au service d'une mise en scène du fantasme. De même pour les autres ressources qu'offre le discours, en particulier la syntaxe qui autorise de multiples bricolages magiques et ludiques, c'est parfois ce qu'on appelle un style. Et tout aussi bien la rétention, l'incontinence, le flot vide ou surchargé du discours. L'histoire de Wespe est l'exemple parfait de ce que dans l'épaisseur même du discours secondarisé, peuvent s'enchevêtrer inextricablement des jeux de bobine et des jeux de *Fort-Da* au profit de l'actualisation des fantasmes.

L'argument de ces journées, tel qu'il figure dans la plaquette de l'APF, nous rappelle que le fameux travail de l'historien hollandais Johann Huizinga s'ouvre sur une hypothèse pour le moins intimidante : le jeu serait antérieur à la culture. Il est tentant évidemment d'imaginer qu'il en serait donc à son origine. Mais Huizinga fait surtout référence au fait que déjà les animaux supérieurs jouent. C'est une hypothèse qui est aujourd'hui discutée par les éthologues. Que les animaux aient des conduites de simulacre, par exemple qu'un chat manipule une pelote de ficelle comme il le ferait d'une souris ou bien qu'un chien joue à disputer à son maître la possession d'un bout de bois, n'implique pas forcément qu'ils jouent au sens où nous l'entendons pour l'enfant.

Pour savoir si les animaux jouent, il faudrait imaginer quelles visées psychiques et sociales servent leurs conduites de simulacre ? Ce qui n'est pas évident sinon sous forme de projections anthropomorphiques. Mais ça ne l'est pas non plus pour les humains. Le « faire semblant » conserve toujours quelque chose de plus énigmatique que l'acte « pour de vrai » qu'il imite. Visée de plaisir sans doute, mais c'est un peu court, surtout depuis que Freud a étrangement inscrit le jeu « au-delà » et que Winnicott ne cesse d'insister sur le fait que le sens du jeu pour l'enfant ne saurait se réduire à celui d'une réalisation pulsionnelle. Je rapprocherai le point de vue de Huizinga d'un travail récent publié par l'anthropologue Albert Piette. Il y parle entre autres choses, de la disparition de Neandertal il y a 30 000 ans environ, sujet qui excite beaucoup les savants et on les comprend. Pendant des dizaines de milliers d'années, deux espèces humaines ont coexisté, ce qui est déjà en soi assez vertigineux, quand on pense à tous les problèmes que pose déjà la coexistence de deux sexes, puis Neandertal a disparu et Sapiens a survécu. Longtemps on a pensé que Neandertal était moins intelligent ou moins fort ou moins agressif que Sapiens. En fait les analyses génétiques pratiquées sur des restes osseux fossilisés infirment cette hypothèse. Dans ce livre, Albert Piette, sur la base d'observations comparatives faites sur les sépultures et les sites de vie de Neandertal et de Sapiens aboutit à l'hypothèse que Neandertal a disparu parce qu'il ne savait pas enchanter son univers. Il prenait le réel de plein fouet, la mort, la maladie, les bêtes sauvages, les ennemis sans aucune possibilité d'effectuer ce pas de côté ludique et créatif, privilège de Sapiens. Il ne savait pas détourner les objets et les événements de

leur signification manifeste. Je ne sais pas si cette hypothèse résistera aux recherches mais, pour nous, elle présente d'étranges résonances avec celles de Winnicott. Nous rencontrons nous aussi des hommes et des femmes de Neandertal qui ont du mal à enchanter leur monde. Ils nous donnent du fil à retordre dans les cures. Ils évoquent ce que Winnicott désigne en termes de soumission complaisante à l'égard du monde, mais on peut penser aussi à ce qui est défini en terme de pensée opératoire, voire à certaines formes de mélancolie ou de psychose sans délire car c'est peut être la même folie qui interdit d'utiliser les objets du monde pour construire ses fantasmes que celle qui les confond sans écart. La cure exige cette capacité d'enchantement, le transfert est une forme d'enchantement d'une rencontre.

Lorsqu'on pense « jeu » aujourd'hui et que l'on est psychanalyste, on pense forcément à la bobine de Freud et à la spatule de Winnicott. C'est-à-dire à une façon qu'a l'enfant précocement de manipuler les objets qui l'entourent dans un usage tout à fait autre que celui auquel les destine l'adulte. Les jeux les plus précoces témoignent de ce génie dont dispose l'enfant de pouvoir mettre n'importe quelle chose au service de ses rêves. Tous les apprentissages, du moins chez l'enfant bien portant, semblent comporter cette dimension de détournement ludique, les objets aussi bien que les mots et le corps. Par exemple un enfant apprend à manier sa cuillère pour manger et simultanément il s'en sert pour tracer des dessins dans sa purée ou comme catapulte. Le précurseur du jeu pourrait être ce détournement ludique primordial que constitue la sexualité autoérotique en ce qu'elle implique un détournement des fonctions d'autoconservation aux fins de pur plaisir. Dès sa naissance, l'enfant est invité à prendre le sein de la mère pour autre chose qu'un organe alimentaire. Parmi les manipulations auxquelles se livrent l'enfant sur les objets, il y en a une qui apparaît à la fois comme la plus précoce et la plus fondamentale, c'est le « lancer » et le « lancer - ramener ». Outre ses déterminations pulsionnelles, on est tenté de voir dans cette combinaison d'« apparition - disparition », de « séparation - retrouvaille », et de « rejet - reprise » la symbolisation de la symbolisation elle-même voire de la subjectivation. De la séparation du signe et de la chose, du sujet et de l'Autre primordial. De la constitution d'un manque fondateur, sur quoi se fonde et s'éternise le désir. Et c'est bien à l'abri de ce

manque irréductible que s'appuient les conditions de possibilité de la cure comme le démontre à contrario le moment psychotique.

C'est à l'abri du jeu comme variante de la négation que le refoulé peut se permettre de faire retour. Il y aurait sans doute à préciser le parallèle possible entre le « jeter ramener » du jeu et le « avaler cracher » de la négation. Les bases pulsionnelles de la négation seraient-elles davantage du côté de l'oralité et le jeu du côté de la maîtrise motrice sadique anale de son corps et du monde par l'enfant ? C'est une question que je me pose et vous pose. Il se peut que nous rencontrions parfois dans notre pratique des patients qui reproduisent inlassablement dans et hors la cure l'équivalent de ces gestes que l'enfant répète à la recherche de bénéfices multiples et que l'adulte identifie à des jeux. Mais pour ces patients, la dimension de jeu est effacée, ne reste en général que la répétition lancinante et absurde d'actes indésirables et il peut revenir alors à l'analyste d'en restaurer leur valeur ludique et d'adresse, de jeu d'adresse, pour autant qu'il en soit lui-même convaincu et que le dispositif s'y prête.

Une femme de 50 ans souffre depuis plus de 10 ans d'une dépression qui a résisté à tous les traitements antidépresseurs. Pourtant, auparavant, c'était une femme très active, parfois même téméraire. Elle faisait du parachute, de la moto et s'est mariée trois fois. À la suite d'un événement professionnel anodin, elle a sombré. Sa psychiatre, découragée, finit par lui conseiller d'aller en parler à un psychanalyste. Elle le fait contre son gré, elle n'a jamais cru que parler pouvait changer quoique ce soit. Ce qui est arrivé est arrivé se plaît-elle à répéter. Je la reçois en face à face. Elle consent à me parler un peu de son histoire et m'en fait un tableau assez terrible. Elle est née 4 ans après la mort de sœurs jumelles, elles avaient 2 ans, elles sont mortes à quelques semaines d'intervalle d'une forme maligne de rougeole. Leur mère ne s'en est jamais remise, on lui a découvert un cancer du sein quelques mois après, une forme grave qui a nécessité une chirurgie très délabrante du sein et des ganglions de l'aisselle. La patiente me parle à plusieurs reprises de ce trou impressionnant qu'elle voyait, enfant, sur le corps maternel et, chaque fois qu'elle le fait, elle joint le geste à la parole : elle place sa main droite sous son aisselle gauche ; la répétition de ce geste, qu'elle semble accomplir

comme un automatisme, me trouble. Après quelques séances où nous cherchons à faire connaissance, elle me laisse un message sur mon répondeur pour m'annoncer qu'elle ne reviendra plus parce qu'il y a quelque chose dans sa vie qui lui fait trop honte. Je la rappelle et la convaincs de poursuivre nos entretiens. Elle accepte et m'apprend que l'inavouable consiste dans une irrésistible tendance à voler dans les grands magasins. C'est plus fort qu'elle. Cela dure depuis des années. Quelques temps plus tard, elle m'apprend qu'elle est devenue grand-mère, car son fils qu'elle ne voit plus à la suite des disputes avec sa belle-fille, vient d'avoir une fille. Puis la séance suivante elle arrive toute bouleversée. Elle s'est fait attraper par un vigile alors qu'elle volait une layette pour sa petite-fille. Ce fut plus fort qu'elle, elle l'a prise sur le rayon, l'a mise sous le bras et est sortie. Le portail a sonné, le vigile l'a attrapée. Elle a eu droit à une leçon de morale très humiliante. Dans la séance, elle revient plusieurs fois sur cette scène et chaque fois qu'elle prononce à propos de la layette « Je l'ai mise sous le bras et je suis sortie », elle fait très exactement le même geste que lorsqu'elle désigne le trou sur le corps de sa mère. Je reste absolument époustouffé et je me dis que ce lien entre le trou sur le corps de la mère, sa compulsion à répéter ses conduites de vol irréductibles à une kleptomanie perverse, la naissance de cette petite-fille, son arrestation humiliante, tout cela vient se condenser dans la séance en un seul geste qu'elle accomplit sans même s'en rendre compte. La seconde fois dans la séance, je répète après elle « Sous le bras ? ». Elle dit « Oui, sous le bras » et poursuit son récit.

J'ai eu l'impression dans cette séance que ce geste constituait l'équivalent d'un lien psychique et se substituait à un verbe qui serait toujours manquant. En discutant de cela avec Jacques André, je lui demandais ce qu'il aurait fait dans cette situation. Il m'a répondu, qu'il serait sans doute intervenu en joignant le geste à la parole. Et, effectivement, on peut concevoir le modèle d'un type d'improvisation de l'analyste, que je qualifierai de ludique, ici permise par le face à face et qui semble répondre à la particularité de ce qui a surgi en séance.

Notre méthode dissuade l'expression extra verbale, (Ferenczi) ou plutôt elle ne la tolère que lorsque le geste réintègre le verbal, (le ton, le rythme, la prosodie, les jeux avec la syntaxe et encore dans des limites

assez étroites : pas d'injure, pas de hurlements, pas d'« agir de paroles », pas d'interpellation, un discours de préférence en style indirect, des passions mentionnées plutôt que proférées. C'est étrange de constater la vitesse à laquelle la plupart des patients se plient aux formes convenues du discours en séance qui sont en fait l'expression grammaticale de la formulation traditionnelle de la règle fondamentale : « Dites tout ce qui vous vient à l'esprit, etc... » laquelle tend à ramener la parole à sa fonction la plus ordinaire, celle de parler de quelque chose, ici un objet psychique, à quelqu'un, ici le psychanalyste, conformément à la fameuse parabole du compartiment de chemin de fer.

Il y a près de cent ans, un petit garçon de 18 mois s'empare d'un objet, le détourne de la fonction utilitaire que lui assignent les adultes et invente un jeu qui consiste à reproduire les départs et les retours de sa mère. Il le fait sous le regard attentif de son grand-père et il accompagne son geste de deux sons prononcés alternativement. Il n'est pas indifférent que Freud ait choisi de nous laisser en héritage un jeu qui est en fait la combinaison de deux jeux qui obéissent à deux formes d'expression. Vous noterez d'ailleurs que les analystes en fonction de leurs préjugés théoriques parlent tantôt du « jeu de la bobine » tantôt du jeu de « *Fort und Da* ». En fait, ce n'est ni l'un ni l'autre mais les deux mélangés. Avec les va-et-vient de la bobine, on est dans l'action motrice et le simulacre : l'apparition et la disparition de la bobine imite l'apparition et la disparition de la mère. Le geste ludique mime l'acte de référence. L'autre jeu est purement langagier, il n'y a, en effet, pas plus d'absence dans « *fort* » que de présence dans « *da* ». Freud va à son tour se saisir de cet « objet-jeu » inventé par Ernest et le détourner pour se mettre lui aussi à jouer avec, jouer théoriquement. Puis, après lui, plusieurs générations de psychanalystes vont s'y essayer avec plus ou moins de bonheur.

Et nous, cent ans après, nous reste-t-il encore un peu de « jeu », au sens d'un peu d'écart, de flottement, dans une mécanique trop précisément ajustée, pour jouer à notre tour avec les objets freudiens ou bien sommes-nous assignés à répéter laborieusement et rituellement ce qu'ont dit avant nous nos aînés ? C'est une question importante puisque l'attention en égal suspens est sans doute directement tributaire du rapport plus ou moins ludique que l'analyste peut entretenir avec ses références théoriques puisqu'il est

exclu, qu'il les oublie. Ne pas perdre le fil de leur valeur métaphorique pour pouvoir jouer avec. Après tout, dans notre écoute flottante, une hypothèse théorique est a priori une pensée incidente comme une autre, rien de moins mais rien de plus. Dans le jeu d'Ernest, maîtrise et vengeance, sans doute, mais peut être aussi bien une plainte formulée à l'adresse du grand père. Freud dans le texte ne se présente à aucun moment explicitement comme l'interlocuteur de cet enfant, seulement comme un observateur attentif mais en retrait. Et Ernest, un enfant qui joue seul, en sa présence. Bien qu'il note, un peu agacé sans doute, qu'il passe son temps depuis plusieurs semaines à ramasser les objets qu'Ernest balance à gauche et à droite. Les grands-parents servent souvent à cela, recueillir les plaintes que les enfants portent contre leurs parents.

Parfois une dimension essentielle de ce que nous proposons à nos patients pourrait se formuler en termes de détournement ludique de ces objets pétrifiés que sont leur symptômes ou de ces automatismes démoniaques auxquels ils obéissent. Leur en proposer une mise en jeu, c'est-à-dire que ces « objets symptômes » puissent s'affranchir du service des jouissances mortifères auxquels ils sont assignés et se dissoudre dans cet espace ludique que nous proposons. Il peut revenir à l'analyste d'avoir à amorcer activement la restauration d'une capacité d'étonnement, de curiosité, voire d'inquiétante étrangeté vis-à-vis du symptôme face à un patient résolument installé dans une complicité résignée avec ses traits pathologiques. Peut-être est-ce, dans ces cas, à l'analyste à accrocher le fil. Je serais curieux de savoir si c'est Freud qui l'avait fait. Freud a placé le jeu d'Ernest dans un contexte particulier, celui de l'« Au-delà » mais on pourrait aussi considérer qu'il nous a proposé là une sorte d'analogon ludique de la situation analytique. Imaginons ce « grand-père psychanalyste » un peu en retrait et qui se laisse aller à rêver à ce que son « petit-fils patient » lui donne à entendre et à voir de ce qui l'agite. Dans son attention rêveuse, il ne disjoint pas le geste de la parole, la bobine du *Fort-Da* mais il ne s'attarde pas non plus à nous préciser comment il les articule. Il dit seulement que l'un accompagne l'autre. On est bien dans la rencontre de deux aires de jeu.

Si l'on prend au sérieux l'idée que cette scène pourrait être assimilée au prototype de la situation analytique,

alors on est tenté de se demander ce que devient le jeu de la bobine dans la cure de l'adulte. Car en apparence, la cure de parole inventée par Freud privilégie outrageusement l'expression verbale et dissuade conjointement les autres formes d'expression. Tout le dispositif est là pour en témoigner : évitement des gestes, de la rencontre des mimiques, immobilité. Les gestes ont plutôt mauvaise presse. Une amie me racontait qu'une de ses patientes avait pris l'habitude d'aller aux toilettes près de la salle d'attente avant chaque séance et que le superviseur à qui elle en parlait lui avait très fermement conseillé d'interdire à la patiente cette « pause pipi ».

N'aurions-nous pas parfois un peu trop tendance à diaboliser l'acte, ignorer son éventuelle fonction de geste ludique, dans un mouvement inversement proportionnel au culte de la verbalisation ? Mais le verbe aussi est un geste. Qui aurait l'idée, à part Ferenczi, de proscrire une compulsion langagière ? En quoi le style direct serait-il un jeu de langage plus problématique dans son insistance que le très obsessionnel style indirect, sinon, précisément, qu'il met plus directement à l'épreuve le confort de l'analyste ?

Un patient, depuis le début de son analyse s'arrange pour être très fréquemment « à découvert » sur son compte en banque et donc, n'arrive pas à payer régulièrement ses séances. À la suite d'un rêve, il finit par entendre le signifiant « à découvert » qui dans son histoire résonne dans son double sens sexuel et meurtrier. Le symptôme ne cesse pas tout de suite mais seulement après qu'il a pu relier ce « à découvert » à tout un réseau de souvenirs. Pour que cet homme puisse perlaborer ce signifiant ne fallait-il pas précisément laisser se déployer, sans trop se formaliser, la forme sous laquelle il se présentait ? J'imagine que ce sont des questions compliquées que rencontrent quotidiennement les analystes d'enfants. L'épreuve à laquelle nous confrontons certaines cures est tout autant le « faire » qui est dans le « dire », c'est-à-dire le transfert, du moins dans son versant imaginaire, que le « dire » qui est dans le « faire », la réalisation symbolique dont se charge le geste ou l'acte répétitif. Il faut parfois raisonner dans des cures d'adultes remuantes comme si c'étaient des cures d'enfant. Reconnaître le jeu bienvenu dans l'acte malvenu. Le jeu, tel qu'il se présente exemplairement chez le petit enfant semble constituer la forme primordiale, la matrice, d'un compromis propre à l'humain. Je

crois que je dis compromis là où Winnicott parlerait plutôt de paradoxe. En tout cas la possibilité de faire tenir ensemble des contraires, illusion et déception, présence et absence, satisfaction et renoncement, principe de plaisir et de réalité ou pour le dire à la façon des enfants, « pour de vrai » et « pas pour de vrai ».

Dans un jardin public des enfants jouent à se battre. Ils ont ramassé des branches et, à l'abri du fameux conditionnel qui est la grammaire du jeu « on dirait que ce sont des épées », ils font semblant de se battre mais avec beaucoup de passion. C'est cet exploit là que l'on appelle jeu. Le « pour de vrai » est à chercher dans les bénéfices psychiques qu'ils tirent du jeu, et le pas pour de vrai est à chercher du côté du renoncement à l'acte de référence, ici la lutte qui est mimée et non réalisée. Dans cette possibilité qui leur est offerte à la fois de satisfaire leur pulsion, enchanter leur monde et répondre aux exigences de la civilisation. La diplomatie est une autre façon de faire la guerre, disait Clausewitz, le jeu et la psychanalyse sont une autre façon de faire l'amour et la guerre, mais ce qui compte pour nous, sans doute plus que pour Clausewitz c'est l'« Autre ». En ce sens le jeu a quelque chose de vertigineux si on l'envisage comme forme primordiale de toutes les réalisations symboliques. Mais une réalisation qui implique une prise active du corps sur le monde, des gestes, des mouvements, des simulacres. Spécificité que Freud désigne en termes d'hallucino-moteur. Imaginons que parmi ces enfants qui jouent à se battre certains d'entre eux ignorent les vertus du conditionnel, l'un parce qu'une fois convenu que les bâtons sont des épées, l'équivalence tourne à l'identité de perception, pour un autre, un bâton ne sera jamais qu'un bâton et pour un troisième l'usage du bâton va glisser irrésistiblement du « comme si » au « pour de vrai ». Les enfants disposent d'un moyen magique pour sortir du jeu quand il tourne mal : ils disent « pouce ! », pour nous c'est moins évident.

Mais n'est-ce pas précisément dans la proximité de ces défaillances du jeu, psychose, passage à l'acte, désenchantement du monde que l'analyste est invité à faire appel à ses capacités ludiques, à sa créativité, à son humour pour tenter de créer de toute pièce un royaume intermédiaire?

Le titre que j'ai donné à mon travail joue sur l'équivoque du mot insoluble, à la fois ce qui ne

se laisse pas dissoudre et ce qui ne se laisse pas résoudre. Ces dernières années, il m'a semblé être, plus fréquemment qu'à mes débuts, confronté à des patients qui viennent ou plus souvent reviennent à la psychanalyse avec des objets insolubles. Du moins objets qui ont résisté à des tentatives antérieures de dissolution - résolution. Ils demandent qu'on les en débarrasse et ils y tiennent autant qu'à la prunelle de leurs yeux. Ils manifestent à l'égard de ces objets insolubles un mélange de familiarité, de résignation et de rationalisation. Ces objets « hors jeu » ressemblent à des formes de folies privées, minuscules mais parfois majuscules comme nous en possédons tous secrètement, ces coins paranoïaques qui ne donnent jamais de délire mais qui vous gâchent la vie au quotidien, ces convictions mégalos ou hypochondriaques discrètes, mais parfois très invalidantes. Ces croyances folles qui n'apparaissent qu'accidentellement pour disparaître à nouveau aussitôt ou plus banalement, des convictions, des dogmes, des sanctuaires de différente nature, théoriques inclus.

Ces objets symptomatiques apparaissent souvent comme ayant valeur d'emblèmes spéculaires. Leur survivance est investie comme la garantie d'une continuité et d'une cohérence narcissique, leur dissolution risquerait de mettre le « Trône et l'Autel » en danger. Nous sommes faits de bric et de broc ; la psychanalyse se charge de nous le rappeler, elle est aussi, comme son nom l'indique, un **jeu de déconstruction** qui s'attaque aux logiques et aux cohérences imaginaires auxquelles se cramponnent nos « moi ». Leur mise en jeu, si elle est possible et souhaitable, réclame de l'analyste une implication ludique qui s'écarte des postures attentistes habituelles.

Il y a parfois de bonnes surprises au sens où le changement d'interlocuteur suffit à restituer une dimension d'étonnement et d'inquiétante étrangeté et de plasticité à ce qui s'était constitué dans une forme de pétrification décourageante. Un homme de 45 ans souffre depuis une vingtaine d'années d'éjaculation précoce. Cela a commencé à la suite d'un accident de voiture. Il a déjà fait deux analyses d'environ quatre ans chacune pour, comme il dit, régler son problème. Ces analyses lui ont beaucoup apporté mais n'ont rien modifié de son symptôme. Il a divorcé il y a quelques années et il vient de rencontrer une femme avec qui il s'entend bien sauf au lit. Il a décidé de tenter

une troisième analyse, poussé en partie par elle et, avec l'espoir, d'enfin régler son problème. Très vite, durant le premier entretien mon attention décroche face au flot du discours « psy » qu'il me sert. Tout un réseau serré de rationalisations, construit dans un lexique et une syntaxe empruntés à la psychanalyse et qui me donne l'impression, assez décourageante, que son symptôme est comme enveloppé dans une gangue explicative qui le maintient à l'abri de toute atteinte. Hors jeu, en quelque sorte. Puis, au bout d'une quarantaine de minutes, alors que mon écoute se fait de plus en plus distraite, me vient une idée saugrenue, je n'avais jamais songé avant d'écouter cet homme au double sens de l'expression « éjaculation précoce ». Le sens habituel, mais aussi un autre sens qu'on peut entendre comme « puberté précoce », c'est-à-dire une éjaculation qui serait venue trop tôt dans sa vie. Je ne pourrai absolument pas reconstituer le cheminement qui m'a conduit à entendre ce sens à son sujet à partir de l'écoute distraite de son discours trop construit. Mais j'ai toutes les raisons de penser que ce sont des éléments de son discours en marge du manifeste qui ont eu cet effet sur mon écoute. Le second entretien préliminaire, ici l'adjectif ne manque pas de pertinence, va venir donner quelques éléments dans le sens de cet insight, par exemple il dit que dans sa famille, sa sœur et lui, lorsqu'ils étaient enfants, les adultes avaient pris l'habitude de les appeler « le petit couple ».

Donc, contre toute attente, et dès le premier entretien, son symptôme se met en jeu. Et cela de deux façons. Dans l'échange, par le cheminement qui m'amène à penser le double sens de l'expression « éjaculation précoce » qui constitue une direction de sens assez prometteuse qui paraît contraster avec tout l'échafaudage explicatif antérieur. Et par la survenue de cet insight dès le premier entretien qui produit de façon analogique, une sorte de mise en scène du symptôme dans la séance elle-même. Le terme de mise en jeu du symptôme désigne la conjonction de ces deux phénomènes.

La « mise en jeu » passe souvent par l'humour, la fiction, l'aphorisme, le paradoxe. Elle fait appel à la créativité poétique ou burlesque de l'analyste pour autant qu'il se l'autorise. Mais aussi à son tact, à sa patience et à sa foi dans le pouvoir créatif et mutatif des mots au long cours, y compris quand il rencontre ce qui semble avoir perdu toute valence

symbolique. L'objet insoluble, le symptôme, peut devenir à ces conditions un objet de co-pensée et de co-réverie, perdre sa dimension d'étrangèreté, redevenir objet d'étonnement et de surprise, un objet prometteur comme peut l'être un rêve. La démarche s'apparente alors à celle qui peut survenir dans une cure d'enfant lorsque patient et analyste improvisent ensemble un jeu à partir d'un objet inerte, une figurine, un bout de ficelle, un trait de crayon sur une feuille de papier et à eux deux, ils l'animent. Cela pourrait être compris comme une démarche de métaphorisation qui nécessite l'enchevêtrement du psychisme de l'analyste avec celui du patient. On rompt certainement avec des idéaux de neutralité mais qui ici n'auraient probablement pour effet que de renforcer l'exclusion interne dans laquelle séjournent ces symptômes. Cela passe concrètement par un type d'intervention de l'analyste, sans doute irréductible à ce qu'il est convenu d'appeler interprétation ou construction, et toujours soupçonnable de puiser son efficacité dans le vil plomb de la suggestion. Ces constructions peuvent revêtir un caractère éphémère, plastique. Elles ne valent que comme formes transitoires et ludiques destinées à promouvoir une déprise narcissique et élargir le champ imaginaire dans lequel le symptôme est enclos.

Voici un exemple. Une femme de 35 ans environ dont la vie et l'histoire m'ont évoqué dès le départ deux films très marquants. Le premier est *Sue perdue à Manhattan* de A. Kollek. Sue jouée par la belle Anna Thompson, répond à un irrésistible appel vers la déchéance sociale et physique que rien ni personne ne peut arrêter pas même l'amour et elle finit comme une clocharde sur un banc de *Central Park*. Cette patiente, elle aussi, plusieurs fois dans sa vie s'est sentie irrésistiblement entraînée vers un destin identique. Mais elle s'est chaque fois rattrapée de justesse et a remonté la pente. Elle vient me voir après avoir démissionné de son travail, quitté son appartement. Elle se sent à nouveau glisser dans cette pente. Elle reconnaît qu'il y a là quelque chose d'absurde qu'elle rationalise en termes de masochisme moral. Elle a déjà fait une longue psychothérapie. Le second film que son histoire m'a évoqué est celui d'Arturo Ribstein, *Le château de la pureté*. Une fiction étonnante sur le thème de la paranoïa, l'histoire d'une famille dirigée par un chef de famille paranoïaque avec la complicité d'une épouse dépressive, le tout vu par le regard de leurs enfants. Mais d'un paranoïaque

non pas façon Schreber mais plutôt façon « père de Schreber », éducateur parano. Mais un détail me frappe au fur et à mesure que je fais connaissance avec l'univers familial de cette patiente : les membres de cette famille, le père, la mère, le fils cadet et la sœur, quatre adultes assez troublés qui vivent sous le même toit, sont chacun à leur façon, passionnés par la fabrication d'une sorte « d'objet fou » - je ne peux pas trop m'étendre sur ce point pour des raisons de confidentialité -. Je donne juste un exemple qui vous permettra de vous faire une idée de ce dont je parle, un d'entre eux est depuis des années attelé à l'élaboration d'un plan architectural pour la construction d'une maison familiale, plan sans cesse modifié pour un édifice qui ne verra jamais le jour et qui sans doute ne tiendrait pas debout. J'ai donc tout cela en tête en écoutant ma patiente qui, elle, vit à distance du cercle familial. Et puis un jour où elle me parle à nouveau de son inquiétude de se voir céder à la déchéance sociale que lui impose son « masochisme moral », je l'écoute en étant parasité par une émission de radio sur M. Foucault entendue la veille, dans laquelle un participant parlait de cette notion qui est paraît-il très caractéristique de l'Antiquité grecque : « Faire de sa vie une œuvre d'art ». À ce moment là, me vient à l'esprit l'inspiration suivante, l'œuvre que cette femme cherche à réaliser de façon si insistante, son « objet fou » à elle, pourrait s'appeler « une vie en forme de déchéance ». Je lui suggère ce changement de perspective, considérer ce qu'elle met en acte comme l'équivalent d'un geste artistique. Elle rit, s'empare aussitôt de mon idée en me disant que la veille elle est allée voir une exposition au musée des Arts Premiers et qu'elle a été fascinée par une statuette, un petit personnage en bois qui à la place de la tête avait une lame de couteau. Elle

ajoute que son objet à elle aurait sans doute une forme aussi folle. Mon « invention » a induit chez elle momentanément un écart, dans le sens d'une déprise et d'une ouverture vers une autre façon de penser son symptôme, la restitution d'un rapport d'étrangèreté.

Freud nous a laissé en héritage un lien embarrassant et potentiellement déprimant : celui qui relie le jeu de l'enfant à la compulsion de répétition, et donc à la pulsion de mort. Mais on peut interpréter ce lien en sens inverse : Freud nous invite à ne pas oublier que ce qui se répète de façon absurde et désespérante fut peut-être autrefois un jeu d'enfant, une bobine qui va et vient et qui le reste potentiellement, pour peu qu'on puisse trouver suffisamment de patience et d'imagination pour restaurer le jeu qui gît dans le non sens de l'automatisme.

Je voudrais terminer en évoquant un souvenir qui m'est revenu avec une certaine insistance pendant que je travaillais à cet exposé et qui est pour moi directement en lien avec ce que j'évoquais précédemment d'un possible rapport ludique à la métapsychologie. C'était, il y a 30 ans, à la Salpêtrière, j'étais interne dans le service de psychiatrie adulte. Le chef de service tenait tous les 15 jours un séminaire destiné aux psychiatres, aux psychologues et aux étudiants du service. On y entendait parler de Freud et de Lacan bien sûr, mais aussi des analystes anglo-saxons : Searles, Winnicott, Schaffer, Kernberg, Kohut, mais aussi de philosophie analytique, Wittgenstein, Descombes et aussi de linguistique pragmatique, Austin, Jakobson, Sperber et Wilson. Daniel Widlöcher jouait devant nous avec ces différentes constructions théoriques. Il jouait à les mettre en tension, à les articuler, à les opposer, à les combiner avec ses propres élaborations. Au fond, Daniel, à l'époque, sans le dire, vous nous appreniez à jouer et aujourd'hui, je vous en remercie vivement.

Le jeu, « prime d'appât »

Brigitte Eoche-Duval

Tout arrive, tout arrive

Mais tout ce qui arrive arrive perdu,

nous dit le poète¹, mettant ainsi au cœur de l'expérience humaine la perte et son irrémédiabilité, mais aussi l'illusion créatrice de retrouvailles et du retour. L'apparente simplicité des paroles du poète, si elle résonne si véridiquement avec l'expérience analytique, n'en recèle pas moins sa part de jeu dans sa paradoxalité et sa complexité. Si ce qui nous arrive dans la vie, ce qui s'y présente psychiquement ou ce qui s'y répète, comme l'indique la répétition à l'œuvre dans la langue-même du poète, dans le verbe-même, de façon quasi hallucinatoire, si ce qui nous arrive ne se constitue que perdu, où est le jeu, où est le plaisir gardien de notre vie psychique, relais de notre ancrage dans la réalité ?

Playing, jouer, disait Winnicott, désignant ainsi d'une forme verbale ce qu'il considérait non seulement comme une activité nécessaire à la santé mentale, à la créativité et à la vie culturelle des hommes, mais aussi à la psychanalyse, qu'il considérait comme « une forme de jeu très spécialisée » entre le patient et le psychanalyste. À partir de son expérience clinique lui ayant permis de penser les relations précoces mère-enfant, il inventait ainsi l'espace transférentiel en le théorisant comme une aire d'expérience intermédiaire où « deux aires de jeu se chevauchent »². Et en le proposant comme une aire détentrice de sa propre temporalité et détentrice de potentialités thérapeutiques créatives et transformatrices pour le patient en présence avec l'analyste. « *Zwischenreich* », royaume intermédiaire du devenir conscient, entre le royaume inconscient et celui de la conscience, entre le domaine psychique et le domaine organologique, ainsi le désignait Freud dans sa correspondance avec

Fliess en 1896,³ avant de le conceptualiser comme le domaine de la réalité psychique au sein-même de l'expérience transférentielle.

C'est toujours le « perdu » qui gagne continue le poète, décidément bien pessimiste, dont les paroles semblaient manquer curieusement d'imagination et éventuellement d'humour, délaissant même « l'esprit du mot », pour tenter de cerner au plus près une réalité énigmatique, cette forme d'absence au cœur-même de la vie psychique, paradoxalement source d'une désillusion créatrice. Réalité psychique dont le noyau dur, l'inconscient refoulé, désigné plus tard par Freud comme le Ça, chaudron d'excitations et source pulsionnelle dans la rencontre avec l'Autre, restera à jamais inaccessible.

Le poète, nous dit Freud, est semblable à l'enfant, il joue avec les mots comme avec les choses, il détient cette aptitude à la régression formelle au sein même du langage, comme s'il en réinventait les mots, vocables ou phonèmes, dans un agencement syntaxique déconstruisant le sens logique. Il a ainsi partie liée avec le créateur artistique, musicien, sculpteur ou peintre, qui faisait dire à Picasso dans un échange avec Ponge : « Je joue avec les couleurs comme vous avec les mots ». Comme l'enfant qui joue crée ainsi une expérience commune avec l'autre, le créateur littéraire crée son propre monde, monde de fantaisie, qu'il nous invite à partager avec lui. Il remobilise en nous nos mouvements identificatoires les plus secrets, nous remettant en contact avec des expériences primitives abritant des souhaits infantiles démesurés et inexaucés du fait de leur inconciliabilité avec la réalité, avec leur part de détresses, rages et chagrins tenus enfouis, comme autant de cicatrices laissées par la désillusion et la perte d'amour. Le sentiment d'*Unheimlich* qui nous saisit et trouble notre pensée constituerait un indice de ce retour au pays natal, vers cet *heimat*, patrie de l'inconscient

¹ P. Quignard, *Les Paradisiaques*, Folio, 2007, p. 71.

² D. W. Winnicott, *Jeu et Réalité*, Gallimard, 1983, pp. 55-119.

³ S. Freud, 16/4/1896, Lettre 94, « Lettres à Wilhelm Fliess », *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 2006.

refoulé, ou clivé, que l'expérience poétique et aussi l'expérience analytique nous amène à retrouver de façon si éphémère, fragmentaire et déformée. Il est alors possible de comprendre que c'est par un gain de plaisir « purement formel » que l'expérience de création imaginaire, substitut de l'activité de jeu, peut mettre en œuvre « la déliaison d'un plus grand plaisir émanant de sources psychiques plus profondes », et d'affects pénibles à éprouver. Ce gain de plaisir Freud le nomme « prime d'appât », « plaisir d'incitation », ou encore « plaisir préliminaire ». Il s'agit là de la traduction proposée par Jean Laplanche pour le mot allemand « *eine Verlockungsprämie oder eine vorlust*⁴ ».

C'est donc dans cette perspective métapsychologique d'économie de plaisir, dans cette polarité plaisir/déplaisir que Freud commence à se représenter le jeu, dès 1907. Déjà, deux ans auparavant, c'est cette même perspective qui le guide pour rendre compte de la source du plaisir pris à l'humour, au mot d'esprit et au comique. Tout en les différenciant dans une perspective topique, il leur attribue la même économie de dépense d'affects. Il rend ainsi superflue la déliaison de déplaisir, les assimilant à des méthodes qui visent à regagner un plaisir perdu de l'activité psychique, plaisir proche de « l'humeur de notre enfance » où nous n'avons pas besoin de l'humour pour nous sentir heureux de vivre. Plus tard, en 1927, il attribuera à l'humour une place distincte de celle du mot d'esprit dans le fonctionnement psychique, avec le rôle du sur-moi et la dynamique par déplacements de grandes quantités d'investissement du moi au sur-moi⁵.

Mais c'est avec la deuxième topique, avec ce tournant de 1920, que Freud assigne au jeu une fonction décisive pour le fonctionnement psychique. Il découvre en effet l'expérience traumatique au sein des expériences précoces de la vie, et surtout la contrainte de répétition à l'œuvre dans la névrose traumatique. Il en déduit que l'appareil psychique doit faire face à une nouvelle et lourde tâche : celle de lier et maîtriser les excitations des motions pulsionnelles qui charrient de grandes quantités d'énergie déliée, remplacer les processus primaires qui y règnent par les processus secondaires et transmuier leur énergie

d'investissement libre en investissement lié. C'est ce travail de liaison préliminaire qui permettra au fonctionnement psychique de se retrouver sous le primat d'un principe de plaisir transformable en principe de réalité. En effet, Freud découvre un au-delà du principe de plaisir, au service des pulsions de mort, et il découvre que la force originelle de la compulsion de répétition qui est à l'œuvre dans la cure analytique, est une manifestation de force du refoulé, indépendante du principe de plaisir, sans toutefois le contredire. « Vingt-cinq années de travail intense ont eu pour conséquence que les buts premiers de la technique analytique sont aujourd'hui tout autres qu'au début », écrit Freud. « Le malade ne peut pas se souvenir de tout parmi ce qui est refoulé en lui, peut-être pas précisément de l'essentiel, de sorte qu'il n'acquiert pas la conviction de la justesse de la construction qui lui a été communiquée. Il est bien plutôt obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue présente, au lieu de s'en souvenir comme d'un morceau du passé. Cette reproduction a toujours pour contenu un morceau de la vie sexuelle infantile, donc du complexe d'Œdipe et de ses prolongements, et elle se joue régulièrement dans le domaine du transfert, c'est à dire de la relation au médecin⁶ ». La compulsion de répétition apparaît donc comme tentative de liaison de la pulsion de mort, et surtout comme l'essence du transfert. Ces nouveaux jeux de forces entre pulsions de vie et pulsions de mort vont imposer d'autres jeux de formes. La fonction du rêve en tant que mise en œuvre hallucinatoire d'accomplissement de souhait est en effet ébranlée dans sa valeur de modèle paradigmatique unique et suffisant pour rendre compte du fonctionnement psychique en cours de séance, tout en en restant la visée, la voie royale. Le jeu se présente comme une autre voie d'accès aux processus inconscients et comme autre modèle paradigmatique permettant de rendre compte de l'actualisation transférentielle en séance, tout en assurant une fonction primordiale de liaison symbolisante.

Mais revenons plus précisément au jeu de l'enfant, au jeu du *Fort-Da*⁷. Ernest a un an et demi, il se présente comme un enfant normal, c'est à dire un petit Œdipe en puissance, amoureux de sa mère et en rivalité avec

4 S. Freud (1907), « Le poète et l'activité de fantaisie », *OCF/R*, VIII, PUF, 2007, p.170.

5 S. Freud (1927), « L'humour », *OCF/R*, XVIII, PUF, 2002.

6 S. Freud (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *OCF/R*, XV, PUF, pp. 274-338.

7 S. Freud, (1920), *op.cit.*, pp. 284-288.

son père, comme le jeu auquel il se livre permet de le comprendre après-coup. Il est aimé de sa mère, qui l'a nourri et qui l'élève, il est raisonnable, ne dérange pas ses parents la nuit, ne pleure jamais quand sa mère le quitte pour de longues absences et il est l'objet de l'attention de son grand-père Freud qui se situe comme l'observateur de son jeu. Longtemps énigmatique, celui-ci ne révèle son sens que progressivement et dans une concertation entre sa mère et son propre père. Ernest joue répétitivement à faire disparaître et réapparaître une bobine qu'il retient attachée par une ficelle. Quand il la jette, il dit « o o o », ce qui signifie « fort » c'est-à-dire au loin, parti, et quand il la fait revenir, il dit « da », c'est-à-dire « là », manifestant un grand plaisir pour chacune de ces opérations, avec une jubilation plus intense pour la seconde. Par ce jeu, nous dit Freud, l'enfant réalise une grande performance culturelle, d'une part par le renoncement pulsionnel qu'il effectue en permettant ainsi le départ de sa mère sans se rebeller ou en avoir trop de douleur, et d'autre part par le travail de symbolisation et de liaison qu'il exige de lui, avec l'activité de représentation et surtout la mise en jeu du langage. Par cette scénographie phonématique et motrice, Ernest simule et symbolise ainsi la disparition et réapparition de sa mère, il effectue un travail d'élaboration de la perte momentanée qu'il subit lors de ses absences, perte réactivant la situation subie de la perte primordiale de l'objet de satisfaction. Nous saisissons bien alors le gain de plaisir suscité par cette mise en scène et la compulsion de répétition par laquelle il est agi. « Même sous la domination du principe de plaisir, il y a plus d'une voie et d'un moyen pour faire de ce qui est en soi empreint de déplaisir l'objet du souvenir et de l'élaboration animique » écrit Freud. Dans la mesure où la bobine représente et la mère et l'enfant, le jeu opère aussi ces doubles retournements pulsionnels, de passif en actif, et de rebroussement sur soi-même, transformations pulsionnelles analysées par Jean Laplanche comme le mouvement même de la fantasmatisation.⁸ Jeu de transformation pulsionnelle qui est aussi interprété par André Green comme émergence du sujet de l'inconscient clivé du sujet de la conscience en tant que produit et non agent de ces opérations : « Le sujet comme je à partir du jeu, qui est le procès de

l'absence » écrit-il⁹. Ceci est particulièrement significatif dans le troisième acte du jeu, quand l'enfant joue à se faire disparaître lui-même dans le miroir de sorte que son image est « fort » tout en saluant le retour de sa mère par « Bébé o-o-o ». La mise en scène du jeu crée en même temps une temporalité par la succession répétée d'absences suivies de retours, retours ayant été eux-mêmes précédés de départs, temporalité historisante. Si bien que ce jeu de l'enfant se montre à nous dans toute sa complexité, il est répétition, il est lui-même agi par la répétition, il met en jeu des identifications primaires issues d'une gestuelle d'imitation à l'autre qui a ramassé patiemment les objets jetés, il s'élabore à partir de ces représentations d'actions de projection et d'introjection, elles-mêmes issues de mouvements corporels d'incorporation et d'excorporation constitutifs du jugement d'attribution. Il permet l'articulation d'éléments psychiquement hétérogènes avec le passage de processus primaires en processus secondaires. Il associe une activité de pensée presque logique anticipant la *Verneinung* et son activité de jugement à une pensée encore magique dont le pouvoir de jouissance relève de sa capacité hallucinatoire. « Nous pouvons saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la provocation anticipante de son absence et de sa présence ». Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Fort ! Da ! C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un alter ego qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine. « Ainsi le symbole se manifeste comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir. » dira Jacques Lacan¹⁰.

Nous resterons au plus près du paradoxe exprimé par le jeu de l'enfant, à savoir que son inventivité ne se soutient que d'une perte. Pierre Fédidia l'avait désigné d'un mot, l'« objeu », mot emprunté au poète, pour dire ce « jeu à l'objet perdu », se créant comme « le temps d'un espace avec la mise en abyme de l'objet et la scansion de la disparition-réapparition

8 J. Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, Flammarion, 1970, pp. 133-156.

9 A. Green, *La diachronie en psychanalyse*, Minuit 2000, pp. 87-135.

10 J. Lacan, *Ecrits*, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Seuil, 1966, pp. 319-320.

du sujet »¹¹. Moment où l'enfant naît au langage, accède à sa négativité, en découvrant son pouvoir de métaphorisation dans cette rencontre entre les mots et les choses.

Nous continuerons ainsi dans cette proximité de l'expérience du jeu et de l'expérience poétique, en la pensant comme expérience constitutive du transfert et du processus analytique dans son rapport à l'Autre. Pourquoi Freud ne s'est-il pas engagé transférentiellement avec Ernest ? Pourquoi celui-ci n'est-il pas devenu « le petit Ernest » ? Lorsqu'il eut cinq ans, nous dit-il, sa mère mourut, et l'enfant n'eut pour elle aucune manifestation de deuil ; il est vrai, ajoute Freud, qu'entre-temps un deuxième enfant était né, éveillant en lui la plus grande jalousie. Il est vrai aussi que Freud est en deuil de sa fille aimée. Le jeu aurait-il trop bien fonctionné quant à son pouvoir de maîtrise et d'agir hallucinatoire vengeur au détriment de l'accès à la représentation d'une image maternelle mauvaise, ce qui en revanche n'a pas échappé à Melanie Klein dans son élaboration théorique et clinique ? Le jeu aurait-il éludé la représentation d'un féminin-maternel énigmatique, détenteur d'une puissance de vie érotique mais aussi de puissance symbolisante ? En effet, les absences maternelles se présentent à l'enfant comme autant de messages énigmatiques qu'il tente de traduire, à la source de la compulsion de répétition de son jeu. Mais la mère est aussi celle qui interprète ses jaculations, en permettant de penser le jeu comme un jeu de « *fortsein* », « le jeu d'être parti », en appui sur la fonction paternelle de fiers observant occupée par Freud. Cet enfant nous évoque un autre enfant, le petit Goethe, qui ne se souvient que d'un seul souvenir d'enfance, datant de son très jeune âge. « Sous influence étrangère », celle de la provocation malicieuse de grands voisins l'interpellant en lui disant « encore ! », il se mit à jeter la vaisselle de la maison avec une telle frénésie compulsive qu'il fallut une interdiction pour l'arrêter. Freud analyse finement ce cas, interprétant le jeu de jeter comme une action réalisant hallucinatoirement son souhait d'élimination du frère rival. Cependant, lorsque celui-ci vient à mourir, il n'en manifesta aucune émotion, ce qui étonna sa mère, nous dit Freud qui enquête sur le cas, l'enfant exprimant seulement le regret de n'avoir pu continuer à montrer à son frère sa supériorité¹².

11 P. Fédida, « L'objet : objet, jeu et enfance », *L'Absence*, Gallimard 1991, pp. 99-195.

12 S. Freud, (1917), « Un souvenir d'enfance de poésie et vérité », *OCF/P*, XV, PUF, 2002, pp 63-75.

La similitude de ces deux cas d'enfants nous laisse entrevoir les aspects pathologiques du jeu, lorsqu'il ne devient pas source d'élaboration psychique, soit par sa carence soit par son excès, par son trop d'excitations. Son aspect symptomatique d'addiction peut en effet se révéler au détour d'une cure d'adulte à travers un jeu bien socialisé comme le jeu de golf ! Ainsi ce patient qui vient me rencontrer car il est envahi de graves phobies paralysantes. Il vient de perdre un ami avec lequel il joue au golf depuis longtemps. Cet homme s'est suicidé. Celui-ci me dit-il, l'avait initié à ce jeu, et surtout lui en avait appris les gestes. Il était pour lui, ajoute-t-il, comme un double mais non comme un idéal. Le jeu de golf, m'avoue-t-il, était tout pour lui, il ne pensait qu'à ça, jour et nuit. Enfant, il avait l'habitude de se réfugier dans son monde, un monde dilettante, qui me donnait l'impression d'un monde sans travail psychique, sans représentation conflictuelle, si ce n'est une problématique marquée par le sentiment d'abandon paternel. Maintenant le jeu s'est déplacé dans le transfert avec toute sa force compulsive, mais cet homme dit se sentir présent aux autres et dans la vie, et il commence à échapper partiellement à son système phobique.

Mais c'est avec Sylvie, petite fille de trois ans et demi, petite fille qui ne joue pas, que nous continuerons notre approche. Au début de notre travail analytique, s'imposa dans l'expérience transférentielle à partir de mon écoute du discours maternel une figure muette et immobile, sorte de mère-fantôme sans visage ne pouvant rien refléter des expressions vivantes de l'enfant, si ce n'est l'affect de terreur qu'elle déclenchait répétitivement chez elle, se manifestant par des cauchemars incessants. La mère de Sylvie l'avait identifiée, en sa présence, comme l'image de la grand-mère qui se trouvait encadrée dans sa chambre. Elle s'actualisait dans notre espace transférentiel, dans le regard noir de Sylvie, à la fois terrorisé et me fusillant, dans sa présence corporelle muette et collée à sa mère. Celle-ci m'avait dit son inquiétude et son désarroi face à cette petite fille, quatrième enfant après un frère aîné décédé avant terme du fait de graves malformations et après deux sœurs jumelles dont la naissance et les soins l'avaient épuisée, sans pouvoir abolir la douleur inextinguible de la mort de l'enfant. Elle ne pouvait la porter dans ses bras ni contre elle quand elle était bébé. La figure sans visage qui était apparue dans l'espace transférentiel dans sa force hallucinatoire,

put se lier dans ma pensée à la représentation de cette expérience traumatique précoce dans le lien mère-enfant, comme à celle d'une « mère morte »¹³, d'un sein présent et vide, figure investie par l'enfant et sa mère dans son pouvoir négatif d'assujettissement. Celle-ci m'avait dit aussi les refus de Sylvie d'aller en classe, à aller vers les autres, son incapacité à jouer et toutes ses terreurs nocturnes qui l'amenaient chaque nuit dans le lit parental. Elle me dit comment cela commençait à la contrarier dans ses désirs de femme, d'autant plus que le père de l'enfant intervenait peu, car il était souvent absent du fait de ses obligations professionnelles le conduisant fréquemment à l'étranger. Dans les séances, elle racontait les innombrables peurs de Sylvie, et comment cela l'empêchait d'aller et venir, et de vivre tout simplement. Tout en étant sensible dans mon écoute à la confusion mère-enfant qui s'y présentait mais aussi à l'émergence d'une différenciation, peut-être par cette « censure de l'amante » à l'œuvre dans le psychisme maternel dont parle Michel Fain, je pensais à une forme d'organisation phobique généralisée. Je pensais à ce qu'André Green désigne comme organisation phobique centrale¹⁴ pouvant sans doute fonctionner comme forme de liaison face à des angoisses de morcellement effrayantes, mais au prix d'une inhibition de pensée massive. Je demandais alors à Sylvie si elle acceptait que je dessine ses peurs, puis si elle voulait les dessiner avec moi. Ce qu'elle fit en y prenant de plus en plus de plaisir, assise à mes côtés. Je lui proposais de les colorier, ce que nous fîmes ensemble lors de plusieurs séances, et puis elle seule se mit à colorier une collection d'araignées multicolores qu'elle donna à sa mère. Ce n'est pas sans humour que nous percevons l'analogie avec l'expérience créatrice, et il est difficile de ne pas penser à Louise Bourgeois dessinant et sculptant ses araignées géantes qu'elle appelle « maman ». C'est alors que la figure paternelle apparut pour la première fois et lors d'un premier jeu en séance, en tant qu'intrus séparateur du couple mère-enfant, instaurateur d'une tiercéité. Il fut rejeté du jeu par l'interjection de « *gros bêta* » ! Et c'était bien dit et entendu dans le transfert ! D'autres séquences de jeux apparurent. Ainsi, lors d'une séance où la mère

de Sylvie qui retrouvait confiance et goût à la vie, exprimait le désir d'avoir un autre enfant qu'elle souhaitait garçon, c'est le coussin de mon divan qui fit l'objet d'un jeu de lancer et d'écrasement répété et orgiaque. Et puis Sylvie commença à s'intéresser aux livres de contes qu'elle faisait lire à sa mère en séance. Elle affectionnait particulièrement celui d'Hansel et Gretel, avec les deux scènes suivantes : celle où les deux enfants mangent avec délice la maison en pain d'épice et celle où Gretel pousse la sorcière dans le four pour qu'elle meurt. Et puis aussi celui de la petite sirène qui, disait-elle, « *perd sa queue pour avoir des jambes* » et puis celui de Cendrillon et ses sœurs. J'intervenais peu, sauf pour relier certains éléments de ses jeux avec les paroles maternelles ou pour souligner certains passages de ses lectures qu'elle laissait deviner signifiants pour elle, dans leur potentialité fantasmatique, et je me risquais parfois à interpréter. Et puis Sylvie finit par laisser sa mère dans la salle d'attente et vint travailler seule, avec des allers-retours du bureau à la salle d'attente. Ce fut suivi d'une séance de grande jubilation, où elle me donna à voir de multiples prouesses acrobatiques, avec le plaisir de se vivre et se ressentir sexuellement fille, dans un lien de transfert homosexuel primaire. Elle allait de mieux en mieux, aimait aller en classe et jouer à la récréation, sortait de son sentiment d'exclusion par rapport à ses sœurs, dormait bien et seule dans sa chambre, commençait à se montrer fière de passer des moments avec son père qui était venu parler d'elle. C'est lors d'une des dernières séances avant notre séparation, après avoir lu et regardé avec une certaine fascination l'image où Gretel se délecte de la maison de pain d'épice, que Sylvie s'arrêta brusquement et me dit la bouche ouverte et la tête en arrière : « *C'est comme ça qu'on mourre ?* » Surprise par cette association nouvelle qui me saisit au premier abord, tout en provoquant ensuite en moi un léger sentiment d'amusement, je gardais le silence. J'écoutais le mot « *on mourre* » comme un mot inédit, car cette petite fille maîtrisait très bien la langue française, je l'écoutais comme un mot détenteur d'une potentialité libératrice jusque là inconnue. Ce n'est qu'après-coup que je pus entendre la polysémie, à la fois la mort et l'amour, l'« *ur* » originaire, le « *mout* » de la mère originaire, le « *mouth* » de la bouche vide pour dire. En fait je l'entendis comme un mot d'esprit, comme un mot d'esprit naïf certes, mais dans sa valeur de *Witz*. En

13 A. Green, « La mère morte », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Minuit, 1983, pp. 222-253.

14 A. Green, « La position phobique centrale », *Revue Française de Psychanalyse*, LXIV, 3, 2000, pp. 743-771.

effet, il interprétait de façon fulgurante la voracité infantile compulsivement à l'œuvre dans le transfert, tout en la transformant, la sublimant en amour de transfert. À ce moment du travail analytique avec cette enfant, je perçus profondément que la partie était gagnée. Comme si les pulsions de vie avaient pu reconquérir morceau par morceau des parties psychiques immobilisées par un pulsionnel de mort, réutilisables pour une activité psychique de représentation, à la source d'une parole vivante.

Revenons alors au jeu du transfert/contre-transfert, à sa mise en jeu dans l'expérience de la cure, à son écoute si tant est qu'on puisse entendre le jeu ! Ce serait seulement son bruit dans les mots, comme les mots « *Fort-Da* » laissent deviner le jeu répété de la bobine ! Il apparaît certain que c'est « sous l'influence étrangère » provoquée par la situation analytique et incarnée par l'analyste que la compulsion de répétition devient la force qui veut agir et obtenir satisfaction hallucinatoirement dans le transfert, sans faire le détour par le travail de l'activité de représentation et de remémoration et la levée de refoulement qu'elles impliquent. Cette influence étrangère pourrait se représenter à travers le dire « encore » - celui des grands voisins du petit Goethe - qui n'est pas le dire analytique « dites ». Mais l'analyste est aussi l'autre qui écoute, interprète pour donner du sens et aider à la remémoration des scénarios infantiles refoulés. Lorsque le processus de remémoration ne s'active pas, l'analyste propose des constructions qui vont « donner un sentiment de réalité effective » aux expériences précoces ou traumatiques que le transfert actualise tandis que le patient ne peut s'en souvenir. Mais de toutes façons, au jeu du transfert, l'analyste occupe la place de l'Autre, comme provocateur d'un transfert « qui réouvre le trauma de l'énigme », en actualisant la scène originelle de l'autre adulte séducteur de l'*infans* par ses messages énigmatiques, ce que théorise Jean Laplanche avec la situation anthropologique fondamentale¹⁵. L'analyste occupe encore cette place de l'Autre comme inspirateur du transfert, dans la mesure où par l'ambiguïté de ses paroles, et de ses silences, il relance l'énigme en la laissant ouverte à la pensée créatrice ou investigatrice. Il permet ainsi que le transfert devienne création, création d'un sens nouveau, d'une parole inédite

15 J. Laplanche, « A partir de la situation anthropologique fondamentale », *Sexual*, PUF, 2007, pp. 96-168.

qui libère la pensée de ses entraves inhibitrices, et lui ouvre l'accès à un processus de remémoration. Dans cette incitation transférentielle qui vise à dégager la compulsion de représentation de la compulsion de répétition à l'œuvre, comme le propose Jean-Claude Rolland¹⁶, et surtout dans son incitation à l'investir, l'intervention de l'analyste n'en reste pas moins porteuse d'une violence faite au psychisme de l'analysant pour l'arracher à la force d'attraction de ses objets incestueux. Son intervention a valeur d'acte, même si elle relève de l'action spécifique du « *Nebenmensch* ».

Comment continuer à penser cette aptitude au jeu avec l'autre dans le transfert, aptitude que Winnicott considérait comme essentielle pour la fonction analytique ? Nous l'avons identifiée avec les travaux psychanalytiques contemporains comme une aptitude psychique spécifique chez l'analyste à mobiliser son écoute dans un mouvement de régrédience/progrédience, lui permettant de transformer les pensées en figurabilité afin qu'elles retrouvent leur potentiel de réalisation hallucinatoire pour se réinscrire ensuite dans un discours vivant et historisant. Mouvement de va et vient qui n'est pas sans évoquer celui du jeu à la bobine et du *Fort-Da* auquel l'analysant se mettra à jouer aussi. Mouvement de symbolisation/désymbolisation des mots dans leur contact sensoriel avec les choses, à l'épreuve du processus d'associativité/dissociativité, de liaison/déliasion à l'œuvre dans l'expérience analytique. Tenir compte du modèle du jeu tel que Freud nous le propose avec le jeu de l'enfant et sa répétition, c'est aussi pouvoir déployer l'écoute à un champ associatif élargi, aux signifiants verbaux et non verbaux, à la gestuelle et la motricité avec leur pouvoir d'agir hallucinatoire dans le transfert, et il est indéniable que la pratique de la psychanalyse avec les enfants est ici d'un grand apport pour la pratique avec les adultes. Cependant, l'expérience avec les patients pour lesquels l'expérience du jeu n'a pu se constituer ou alors très difficilement du fait d'expériences traumatiques précoces, comme pour Sylvie, nous incite à penser à une disponibilité psychique dans l'attitude contre-transférentielle de l'analyste au plus près du pulsionnel, dans un mouvement d'inflexion au plus près des mouvements

16 J.-C. Rolland, « Compulsion de répétition, compulsion de représentation », *Guérir du mal d'aimer*, Tracés, Gallimard, 1998, pp. 201-258.

psychiques inconscients du patient, disponibilité psychique et mouvement d'inflexion qui mettent en jeu un travail psychique primaire, relevant des processus primaires. En quelque sorte une disponibilité psychique à se déplacer dans le contre-transfert afin qu'un travail de co-pensée ou de co-associativité, comme le propose Daniel Widlöcher¹⁷, puisse se jouer dans le processus analytique. Il nous semble que ce travail psychique suscite chez l'analyste une faculté d'identification primaire au service d'une activité de représentation analogue à celle qui se joue dans le mot d'esprit. Je cite Freud lorsqu'il parle du comique de geste et du mot d'esprit : « A l'imitation du geste de l'autre, je substitue l'acte de me le représenter par le moyen de traces mnésiques que j'ai inscrites en moi lors des dépenses faites lors de gestes similaires. Le représenter ou le penser se distingue de l'agir ou exécuter avant tout par ceci qu'il met en déplacement des énergies d'investissement beaucoup plus minimes et qu'il retient la dépense principale de s'écouler »¹⁸. Cette disponibilité psychique requise chez l'analyste dans son travail en séance pourrait s'approcher de la conceptualisation winnicottienne de « la mère suffisamment bonne », celle qui se plie d'abord totalement aux besoins de son enfant pour s'en dégager en créant progressivement de petits écarts. Ou s'approcher de celle que propose Lucia Tower à partir d'une expérience clinique reprise par Granoff et Lacan où inconsciemment, dit-elle, elle a pu se plier (se courber) aux désirs de son patient . « *To bend* » ou « *to stoop to* » est ainsi l'expression verbale par laquelle elle désigne ce mouvement¹⁹. En en prenant conscience, elle s'en dégagea, ce qui remit du jeu dans les processus transférentiels. Selon nous, il s'agit là d'un mouvement mettant en jeu l'hallucination motrice chez l'analyste, provoquée par l'*agieren* transférentiel du patient.

L'enjeu d'une cure trouve son issue à partir d'un jeu de transformations pulsionnelles qui va permettre à

l'analysant de retrouver un potentiel de vie créative, et une capacité de sublimation s'inscrivant dans un travail de culture. L'expérience analytique, qui actualise les scènes de séduction originaires pour les ouvrir aux processus transférentiels et à leur interprétation, remobilise ainsi l'énergie pulsionnelle vers d'autres voies que celles de la compulsion de répétition de l'au-delà du principe de plaisir ou celles du refoulement et du clivage. Freud indique cette autre voie, à partir de deux courants sublimatoires : la sublimation intellectuelle, celle du chercheur, et la sublimation des primes origines, celle du créateur, au plus près du pulsionnel, qu'il appelle aussi *Lebenlust*, ou joie de vivre²⁰. Peut-être serait-elle proche de cette « vivance » que la traduction d'Emundo Gómez Mango²¹ nous propose ? À l'œuvre dans la cure comme pulsion de vie, comme Eros dans son intrication avec Thanatos, le « *lebenlust* » (d'ordre inconscient), serait à l'origine de l'amour de transfert, en tant que sublimation de la passion sexuelle infantile et compulsive dans ses tentatives de réalisation hallucinatoire. Mais surtout il serait ouverture au plaisir de la langue, au plaisir de ses jeux des mots, au plaisir de pouvoir les entendre comme mot d'esprit dans la communication avec l'autre. Un peu comme l'autre maternel qui joue avec les gestes et mots de la langue avec son enfant, comme si elle les inventait pour qu'il ait envie de se les approprier et en jouer à son tour. Gain de plaisir essentiel pour l'expérience culturelle que représente l'expérience de l'analyse, tout comme l'expérience créatrice.

Wifredo Lam, qui était un peintre ami de Picasso, des surréalistes et des poètes, au fur et à mesure de son œuvre picturale retrouvait ses racines ancestrales afro-cubaines en les métissant à son héritage occidental. Lorsqu'il peignit son tableau *La langue maternelle* il dit : « Je peins à partir d'une excitation poétique »²².

17 D. Widlöcher, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, Odile Jacob, 1996, pp. 134-174.

18 S. Freud, (1905), *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Gallimard, 1988, VII, p. 340.

19 J. Lacan, *L'angoisse, séminaire X*, Seuil, 2004, XIV, XV et G. Leff, *Portraits de femmes en analyste*, Epel, 2009, pp. 82-168.

20 S. Freud, (1910), « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », *OCF/P*, X, 2009 et J. Laplanche, *Problématiques III*, « La sublimation », Quadrige/PUF, 1980, pp. 72-115.

21 E. Gómez-Mango, « L'infans polyglotte », *Un muet dans la langue*, Tracés, Gallimard, 2009, pp. 232-233.

22 W. Lam, *Catalogue de l'exposition Musée des Beaux Arts de Nantes*, Fage, 2010.

*Séminaire des membres associés,
« EPF Recently Qualified Members Seminar »,
du 10 au 13 juin 2010.*

Hélène Do Ich et Marc Delorme

De retour de Varsovie où la Fédération Européenne de Psychanalyse accueillait, du 10 au 13 Juin 2010, le 28^{ème} Séminaire des membres associés, nous allons tenter de partager avec vous cette rencontre amicale et chaleureuse, qui a mis au travail des questions analytiques parfois déroutantes, mais essentielles pour l'avenir.

Le principe de ce séminaire annuel est que chaque société appartenant à la FEP propose à un ou deux analystes en fin de cursus de participer à cette rencontre centrée sur l'échange clinique entre collègues venus de tous les pays Européens, Israël et Russie compris.

Jonathan Sklar (Société britannique), Vice-président de L'EPF et Voytek Hambowski (Société polonaise), l'organisateur de ce colloque à Varsovie, introduisirent ces journées en alliant une grande simplicité à un solide humour, mettant chacun à l'aise en plaçant d'emblée ce séminaire sous le signe de l'échange et de la cordialité. La rencontre en anglais, entre des analystes venus de toute l'Europe, commençait avec cette légèreté qui n'exclut pas la profondeur.

Nous avons alors pris connaissance des groupes de 5 à 6 participants dont nous faisons partie. Chaque groupe qui restait inchangé pendant les deux jours et demi, portait le nom d'un analyste polonais : H. Deutsch, E. Sokolonicka, E. Bick, G. Bychowski et Yekels, comme un hommage de la jeune nouvelle société polonaise de psychanalyse à ses illustres ancêtres.

Une présentation clinique, brève histoire du patient et deux séances, était discutée pendant 1h30 par le groupe encadré d'un superviseur (*training analyst*). Les superviseurs, Laurence Kahn pour l'APF, changeaient de groupe à chaque nouveau cas clinique, permettant ainsi un brassage des styles, des accents, des modalités d'intervention et d'interprétation, de l'insistance mise sur tel ou tel point, ce qui donnait le sentiment d'une grande qualité d'échange et de liberté de penser.

L'anglais entraînait une écoute légèrement décalée, amenant à privilégier l'écoute mot à mot, heureusement soutenue par le texte écrit distribué à chacun. Paradoxalement, l'attention flottante était facilitée par la langue étrangère, la difficulté étant de parler en anglais et de garder un minimum de précision dans l'expression.

Dans les échanges informels, nous avons le soutien d'Irina Adomnicaï et Benoît Rodde, nos deux collègues de la SPP - nous n'appartenions pas au même groupe de travail - parfois nous avions le sentiment que la psychanalyse française se révélait dans sa différence avec les autres européens, nous étions un peu surpris de nous retrouver si proches, et contents aussi de ce partage chaleureux en terre étrangère.

De manière très schématique, deux courants de pensée semblent s'être dégagés de cette rencontre.

De notre côté, la référence à Freud reste fondamentale, pour nous la clinique s'appuie sur cette lecture revisitée par les traductions. Nous portons attention aux mots, mais les mots articulent le transfert avec l'histoire du patient et sa répétition, l'économie psychique, la sexualité infantile. L'angoisse quand elle surgit dans la cure fait partie du processus y compris quand elle survient chez l'analyste.

Pour de nombreux collègues européens, le contre-transfert semble davantage mis en mots pour entendre très subtilement les mouvements psychiques du patient et poursuivre le travail analytique, avec un souci marqué de ne pas trop angoisser le patient. La pratique s'appuie plus souvent sur les conceptions de Bion et de ses successeurs, avec une grande importance donnée au maternel et au narcissisme.

Ce qui nous a paru essentiel est d'une part le sentiment d'un très grand engagement analytique dans le suivi des patients présentés, dont certains souffraient de troubles particulièrement graves, et d'autre part les effets d'étrangeté et de surprise provoqués par le travail préparatoire du cas, associé à sa nécessaire

traduction. Ce double mouvement, assorti de l'effort de présentation en langue anglaise a eu pour nous des effets de compréhension nouvelle du cas que nous présentions, vraiment inattendus.

Par ailleurs la constitution d'une dynamique propre à l'intérieur même du groupe a suscité à la fois le désir et l'évidence de poursuivre l'expérience au-delà du séminaire pour l'élargir au futur congrès de la FEP prévu à Copenhague en 2011 où nous avons d'ores et déjà rendez-vous avec les collègues rencontrés.

Au fond cette rencontre a permis d'entendre une préoccupation commune, au-delà des différences de langue et de conceptualisation, celle de rendre compte du travail analytique et de ses effets. La nécessité de communiquer son expérience clinique et de partager la langue étrangère de nos collègues venus d'ailleurs nous a amenés à ouvrir et à renouveler notre regard clinique. C'est ainsi, nous a-t-il semblé dans ce moment un peu magique, que la psychanalyse peut se transmettre de part et d'autre.

Nous n'oublierons pas l'accueil délicieux de la Société psychanalytique polonaise, nous n'oublierons pas non plus Varsovie, sa jeunesse et son énergie. Parfois, aussi, nous repensons aux souffrances vécues dans cette ville aujourd'hui reconstruite, le film *Le pianiste* de Polanski nous revenait en mémoire.

Ainsi, nous avons eu la chance d'assister, avec toutes ces émotions contrastées, à l'un des concerts de la *Folle journée* Chopin : une jeune et talentueuse pianiste y jouait avec une grande application, mais quand la fougue l'emportait, elle trouvait un style superbe, plus vif et personnel. Elle nous évoquait ces rencontres entre analystes qui nous font entrevoir notre style, nos maladresses et notre fougue. Nous l'entendions cette fougue, cette vivacité d'esprit et de cœur, dans la vidéo qui a terminé le colloque, avec les témoignages si émouvants de Hanna Segal, Betty Joseph, Egle Laufer, Anne-Marie Sandler et d'autres. Elles nous transmettaient à travers ces paroles en images enregistrées par nos collègues britanniques, ce qu'elles avaient découvert et approfondi avec la psychanalyse.

Le devenir de la psychanalyse qu'elles évoquaient s'ouvre avec des lignes de force qui s'appuient sur le fond commun de la clinique et sur des différences qui peuvent devenir fécondes.

D'autres rencontres comme celle-ci, d'autres écrits, d'autres avancées cliniques viendront contribuer à habiter le travail solitaire avec nos patients, et poursuivre la dynamique analytique que nous avons partagée dans ces échanges entre analystes venus d'horizons différents.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Felipe VOTADORO
Vice-Présidents Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER – Nicole OURY
Secrétaire général Sylvie de LATTRE
Secrétaire scientifique Jean-Michel HIRT
Trésorier Pascale MICHON RAFFAITIN
Président sortant Laurence KAHN

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Jean-Michel HIRT
Lucile DURRMEYER
Anne-Marie DUFFAURT, Annie ROUX
Odile BOMBARDE, Marc DELORME

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité d'André BEETSCHEN, il est composé de
Odile BOMBARDE Dominique BLIN, Caroline GIROS ISRAËL, Laurence KAHN,
Bernard de LA GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est actuellement confiée à Nicole OURY,
Claude ARLÈS, Solange CARTON

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, Claude BARAZER
André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,
Bernard FAVAREL-GARRIGUES, François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO,
Michel GRIBINSKI, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN,
Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM
Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Marie MOSCOVICI
Raoul MOURY, Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND
Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET
Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire André BETSCHEN
Jacques ANDRÉ, André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Dominique CLERC,
Michel GRIBINSKI, Laurence KAHN, Danielle MARGUERITAT Dominique SUCHET,
Jean-Yves TAMET

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Florence MÉLÈSE
Membres ex officio Felipe VOTADORO, Jean-Michel HIRT
Membre représentant du Collège des titulaires Claude BARAZER
Christophe DEJOURS, Monique SELZ
Patricia ATTIGUI, Adèle DRIBEN, Bernard de LA GORCE

MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne 75341 Paris cedex07	01 45 48 37 54
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	37, rue Volta - 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 29 57 75
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	14, rue Pirandello - 75013 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Dominique BLIN	2, square du Croisic - 75015 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBURG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	50, bd Saint-Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique de KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSEWARD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10

Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

M E M B R E S H O N O R A I R E S

Mme Nicole BERRY- M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER

Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DAR COURT - Dr Colette DESTOMBES

Dr Bernard DUCASSE - Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Judith DUPONT

Dr Bernard JOLIVET - Mme Monique LAWDAY

Dr Elisabeth LEJEUNE - Dr Robert PUJOL

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE

24, place Dauphine, 75001 Paris

tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46

e-mail : lapf@wanadoo.fr

site internet : <http://associationpsychanalytiquedefrance.org>